3 1761 07958703 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pointetvirgule00clau

1795

11

POINT ET VIRGULE

OUVRAGES DE M. GUSTAVE CLAUDIN

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

PALSAMBLEU, 1 vol..... .... 50 c.

Sous presse

LE PETIT-FILS DU DOCTEUR PANGLOSS, 2 volumes.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

GUSTAVE CLAUDIN

POINT ET VIRGULE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1860

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE DE POINT ET VIRGULE

J'ai inscrit ce titre sur la couverture à défaut d'autre, et parce que mes devanciers avaient accaparé toutes les appellations qui pouvaient être données à une série de nouvelles éparses, réunies dans un même volume. On a déjà vu paraître : *Un diamant à douze facettes*, *un Salmis de nouvelles*, *le Décaméron*, *Six aventures*, *Contes et nouvelles sans prétention*, *les Vieilles lunes*, *les Contes d'hier et d'aujourd'hui*, *Tout*

ce qu'il vous plaira, et une foule d'autres volumes de ce genre dont les titres sont effacés de ma mémoire.

Il y a un public bon et indulgent qui rôde sans cesse à côté des librairies, guettant attentivement toutes les nouveautés qui poussent dans ces étalages qu'on pourrait appeler les serres chaudes de l'imagination. C'est sur ce public-là que je compte.

Il est composé en grande majorité de femmes, parce que notre grand'mère Ève a transmis à toutes ses filles le sentiment de la curiosité. Et puis, dans notre état social, il reste à la femme, bien plus qu'à l'homme, le temps nécessaire pour lire. La lecture est pour ces êtres charmants que nous délaissons une impérieuse nécessité. Les femmes restent au logis, et ne vont pas comme nous à la chasse, au cercle, et dans une foule d'autres endroits où nous ne croyons pas prudent de les conduire.

Aussi il faut les voir chaque jour accourir à la *Librairie Nouvelle* fureter dans les cases et dans les rayons, et feuilleter avec leurs jolies mains les volumes entortillés dans une bande de papier portant ces mots : VIENT DE PARAITRE. Les commis de la mai-

son sont dispensés de leur offrir le catalogue. Elles le connaissent par cœur. Elles savent à quelle édition en est arrivé *l'Amour* de M. Michelet, que *l'Ensorcelée* de M. Barbey d'Aurévilly contient 350 pages, et que *la Femme de vingt-cinq ans* du spirituel M. Xavier Aubryet est divisé en tout petits chapitres.

Il y en a parmi elles qui ont dévoré tous les romans édités depuis 1830. Toutes les péripéties imaginaires ont passé par leur cervelle, de la même façon qu'elles ont fait défiler sur les points culminants de leurs bonnets les rubans inventés par les fabricants de Saint-Étienne. Autrefois elles payaient un franc de location pour un ouvrage en quatre volumes; à présent, pour la même somme, elles peuvent acheter cet ouvrage, le lire, et le prêter ensuite à leurs amies.

La lecture des romans a le même attrait pour les femmes de toutes les classes. On lit dans les mansardes, comme dans les plus somptueuses demeures. Il y a encore des grisettes qui, après avoir travaillé toute la journée, passent une partie de la nuit à lire des romans. La Société des gens de lettres devra songer quelque jour à exprimer sa gratitude à ce

public indulgent et fidèle, qui accepte sans murmurer et sans critiquer toutes les énormités qu'on lui sert.

Les histoires réunies dans ce volume sont très-courtes, et destinées aux gens pressés.

On me pardonnera de défendre les données sur lesquelles elles ont été écrites. Je suis de l'école du cœur. Je crois que dans le roman les amoureux doivent être bien tendres, pleins d'illusions, et habiter au milieu d'horizons couleur de rose. Je crois aussi qu'il faut bannir du roman les problèmes posés par la misère et par toutes les infortunes de ce monde, dont la solution appartient de droit à l'Académie des sciences morales et politiques. Les bossus, les difformes, les pauvres, les gens en haillons ne sauraient jamais être mis en scène, parce qu'avant tout le roman doit charmer, et éviter surtout les digressions qui le font dégénérer en sermon, en réquisitoire, en considérant d'arrêt, ou en débat législatif. Le jour où les utopies des rêveurs seront devenues des institutions, et où la société aura été installée dans le paradis que ces messieurs prédisent, c'en sera fait du roman; parce qu'alors chacun pouvant

offrir à ses passions ce qu'elles souhaitent, il en résultera une félicité générale, un calme serein, qui feront taire les battements du cœur et les divagations de l'esprit. Et en attendant la venue de ce jour fortuné... etc., etc., etc...

Mais je m'aperçois un peu tard que je marche dans les plates-bandes de la métaphysique. Je m'arrête en demandant humblement pardon au lecteur d'avoir abordé un sujet aussi obscur, et à propos duquel les hommes se disputeront toujours.

POINT ET VIRGULE

ROMÉO II

Dans le salon d'un des magnifiques châteaux qui sont semés çà et là autour de la ville de Blois, se trouvaient réunis un monsieur et une dame approchant tous les deux de la cinquantaine. Ils se livraient au dialogue suivant :

— Ainsi, ma sœur, vous me dites que votre médecin a déclaré que votre fille Valentine pouvait sans inconvénient essuyer la présence de son cousin Mathieu ?

— Oui, mon frère, le moment est venu de mettre en présence ceux que nous projetons d'unir. Ils sont

prêts tous les deux à goûter le bonheur que nous leur souhaitons, grâce à mes précautions maternelles, qui vous ont fait tant de fois sourire ; Valentine et Mathieu seront des époux bien assortis.

— Je puis donc écrire à mon fils Mathieu d'accourir, et lever la défense qui lui est faite depuis cinq ans d'entrer dans la maison de son père...

— Et de sa tante, interrompit la dame, car nous sommes ici tous les deux chez nous.

— C'est vrai, ma sœur. Je vous quitte et je vais écrire à Mathieu.

Il importe, avant de poursuivre mon récit, de jeter un peu de lumière sur nos personnages.

L'un était M. Duprat, veuf depuis longtemps d'une femme qu'il avait beaucoup aimée, et dont il avait un fils unique appelé Mathieu. M. Duprat possédait cinquante mille livres de rente ; il passait dans le pays pour un parfait honnête homme. En politique il était conservateur, bien qu'il prisât son tabac dans une tabatière ornée d'un portrait du général Foy, et qu'il eût décoré son cabinet d'une gravure représentant le serment du Jeu de Paume. D'une élégance qui lui avait valu dans son printemps le titre de *dandy*, il en était arrivé à la redingote de castorine et aux souliers de daim noir.

La dame avec laquelle il causait était sa sœur, âgée comme lui d'environ cinquante ans, veuve de M. Ca-

simir, mort à la fleur de l'âge, et mère d'une belle et unique jeune fille appelée Valentine. Mme Casimir possédait une fortune égale à celle de son frère.

M. Duprat et Mme Casimir avaient, depuis plus de dix ans, renoncé à convoler en secondes noces, et cette résolution une fois prise, ils avaient formé deux autres projets, celui de vivre ensemble, et celui d'unir Mathieu à Valentine, lorsque le moment serait venu. Tout contribuait d'ailleurs à rendre ce mariage possible, puisque Mathieu n'avait que six ans de plus que sa cousine.

Mme Casimir avait sur toutes les choses de ce monde une manière de voir tout à fait particulière, qui la faisait murmurer sans cesse contre nos mœurs actuelles. Tout ce qui se passait autour d'elle lui faisait regretter le temps passé. La façon dont les mariages se concluent à présent la mettait dans des fureurs épouvantables, qui se terminaient toujours par cette phrase : « Certainement je veux bien que Mathieu épouse ma Valentine, mais à la condition qu'il briguera sa main comme une récompense, et que des soupirs bien tendres échappés de sa poitrine trahiront l'émotion de son cœur. »

Comme son frère était chargé de l'administration de sa solide fortune, elle pouvait se consacrer entièrement à sa fille, et méditer tout à son aise le programme de la félicité qu'elle rêvait pour cette chère

enfant. Une seule personne obtint la faveur d'être son confident pour cette sérieuse préparation : ce fut son médecin, le docteur Barbé, brave homme, vivant en dehors de toutes les Facultés et exerçant la médecine en vertu de problématiques diplômes ; mais, à défaut de grades académiques bien prouvés, il avait pour lui une longue expérience. C'était lui qui avait mis Valentine au monde ; il prétendait connaître par cœur le tempérament de cette intéressante sensitive, qu'il disait avoir sauvée deux fois, lors de sa coqueluche et lors de sa dentition. Mme Casimir était d'ailleurs parfaitement de son avis ; aussi, dans les moments d'épanchements, disait-elle à son médecin : « J'ai donné le jour à ma fille, mais c'est vous qui le lui avez conservé ! »

Or, Mme Casimir ayant fait part à M. Barbé du projet qu'elle avait formé de donner à Valentine son cousin Mathieu pour mari, lui demanda quels étaient l'ordre et la marche à suivre pour mener à bonne fin un acte aussi important.

M. Barbé, après mûre réflexion, lui avait prescrit de ne marier Valentine qu'à dix-huit ans révolus, afin de ne point devancer la nature et de ne pas détruire en herbe ces trésors qui, bien ménagés, doivent assurer pendant vingt ans au front qui les possède ce qu'il appelait, dans sa rhétorique de docteur, le sceptre de la beauté.

Il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette prescription, mais, par malheur, M. Barbé ne s'en était point tenu là ; il avait exigé que Mathieu cessât de voir sa cousine pendant les cinq années qui devaient précéder leur union, seul moyen, selon lui, pour qu'au jour du mariage les deux fiancés pussent être amoureux l'un de l'autre. Enfin, il avait prescrit, tout en maintenant l'isolement, qu'on parlât souvent à Valentine de son cousin, afin d'agir sur cette fibre délicate de la femme qui s'appelle la curiosité.

M. Barbé, pour prévenir les objections qu'un tel système aurait pu soulever, l'avait présenté ainsi à Mme Casimir :

— Si vous permettez à ces deux fiancés de jouer sans cesse ensemble, ils franchiront à leur insu la limite qui sépare l'enfance de la jeunesse, et il leur sera impossible de substituer la galanterie des amoureux au sans-façon des gamins. Mathieu ne verra dans Valentine qu'une petite fille qu'il tyrannise, et Valentine dans son cousin qu'un despote voulant faire marcher ses poupées au son du tambour. Le seul moyen de remédier à ces inconvénients, c'est l'absence. Or, Valentine devant se marier à dix-huit ans, il faut, dès qu'elle aura atteint sa treizième année, que Mathieu la quitte et s'en aille demander à Paris le complément de son éducation.

Ce plan, adopté sans appel par Mme Casimir, fut

soumis à M. Duprat ; il fallut l'accepter. Mathieu fut conduit à Paris : on lui recommanda d'être studieux, de lire les bons livres, de méditer les graves penseurs, et surtout de ne se gâter ni l'esprit ni le cœur par la lecture des romans. Après ce chapitre de morale auquel tous les pères attribuent la vertu de préserver leurs enfants des embûches du démon, Mathieu avait été installé à Paris, au premier étage d'un hôtel de la rue Christine.

Væ soli ! dit l'Écriture dans sa sagesse. C'était sans doute pour la plus grande gloire d'une fleur d'innocence que Mathieu se trouvait éloigné du foyer paternel ; mais ce sacrifice, quelque méritoire qu'il fût, ne le préserva pas du péril inhérent à sa situation. Passionné pour la lecture, il ne s'en alla point comme les autres dépenser l'activité de sa jeunesse au milieu des tumultes ; il s'abîma sur les livres, et découvrit dans leurs muets replis des sirènes bien autrement redoutables que celles qu'il eût pu rencontrer à la Chaumière ou à l'Opéra.

Lorsqu'il reçut, après cinq ans d'absence, cette lettre de son père qui l'engageait à venir le retrouver, il éprouva, en obéissant à cet ordre, plus d'étonnement que de joie. Il partit, parce qu'on le lui ordonnait ; mais, s'il avait consulté l'état de son esprit et de son cœur, il serait resté.

L'image de sa cousine, qu'il avait presque totale-

ment oubliée, ne pouvait, ainsi qu'on va le voir d'ailleurs, influer en aucune façon sur lui.

Il ne faudrait point croire que Mathieu fût un être insensible. Il était au contraire très-passionné, très-enthousiaste ; seulement son enthousiasme à lui pouvait être confondu avec l'indifférence. Un observateur seul aurait pu assigner une cause à son attitude étrange, et deviner par suite de quel vice de direction il en était arrivé à l'espèce de torpeur qui le dominait à ce point de ternir son regard, et d'étendre sur son extrême jeunesse un reflet de caducité.

Mathieu, vivant seul, n'avait confié à personne le secret de son esprit, et en allant chez son père, il se promettait bien de lui cacher ce secret plus hermétiquement encore qu'aux autres. L'état d'absorption dans lequel il était plongé était tel, qu'il ne se demandait plus depuis longtemps pourquoi on le tenait éloigné de son père et des siens, pas plus qu'il ne songeait à s'expliquer pourquoi on le relevait de l'exil. Il ne se plaignait pas d'ailleurs, et se trouvait très-heureux de vivre et de pouvoir se consacrer tout entier à une sorte de contemplation mystérieuse, source infinie pour lui de jouissances et de consolations.

Mais sous le toit paternel, où tout se mettait en fête pour le recevoir, on ne soupçonnait aucunement cette attitude étrange.

Mme Casimir, pour mettre le comble à l'éblouissement que Mathieu, selon elle, devait éprouver en contemplant sa cousine, avait paré Valentine comme une châsse. Une toilette combinée avec une habile couturière avait été faite exprès pour la circonstance. On avait opté pour une robe blanche, couleur de l'innocence ; on y avait ajouté quelques fleurs. Malgré cette extrême simplicité, Valentine était charmante. Il y avait tant de modestie dans sa tenue, tant de grâce dans son sourire, qu'on l'eût prise pour une strophe au printemps. Les boucles de ses beaux cheveux noirs séparés sur le front, et encadrant ses joues pâles à force d'être blanches, la faisaient ressembler à ces adorables figures que les poëtes inspirés nous font entrevoir dans les ballades.

Sa mère, en extase devant elle, la regardait avec une sorte de fierté qui semblait dire : « Mon cher neveu, Paris est bien grand, les femmes y sont bien élégantes, mais c'est en vain que vous y chercheriez quelque chose d'aussi parfait que ma fille. »

Valentine fut présentée à son oncle, M. Duprat, qui lui dit sans aucun préambule qu'il la trouvait accomplie.

— Vous comprenez, mon frère, lui disait Mme Casimir, que ma fille comblera certainement tous les vœux de votre fils. J'ai bien voulu consentir à condamner Mathieu à l'exil ; mais, en agissant ainsi, je

ne me proposais d'autre but que d'augmenter son bonheur. Voilà son trésor; je suis prête à le lui donner. Qu'il arrive, ce cher enfant, et je me jette dans ses bras !

M. Duprat, partageant l'enthousiasme de sa sœur, attendait Mathieu avec impatience, et expédiait à sa rencontre tous les messagers dont il pouvait disposer.

Plus heureux que ma sœur Anne, le troisième messager revint tout essoufflé annoncer que M. Mathieu était arrivé. Cinq minutes après, il pénétrait dans le salon, où les trois personnages l'attendaient sous les armes.

Mathieu, d'un air grave et solennel, se jeta dans les bras de son père et l'embrassa avec effusion. Ce fut ensuite le tour de sa tante, puis celui de sa cousine.

— Je suis heureux, leur dit-il, très-heureux de vous revoir.

Les jeunes gens de province qui reviennent de Paris portent d'ordinaire un cachet de coquetterie puisé au contact des élégances qu'on coudoie dans cette grande ville. Ils sont habillés selon la dernière mode, coiffés témérairement et très-initiés aux licences permises de la galanterie. Mathieu n'avait subi nulle métamorphose ; il était mal mis et comme perdu au milieu des herbes de la beauté du diable

de son printemps masculin. Ses cheveux et sa barbe étaient incultes, et sa taille égarée dans l'ampleur exagérée d'un paletot-sac. Ce n'était ni un jeune homme ni un amoureux ; il ressemblait bien plus à un séminariste grisé de théologie et repassant *la Somme de saint Thomas d'Aquin.*

Mme Casimir et M. Duprat le regardaient avec de grands yeux étonnés. Quant à Valentine, son étonnement n'était pas moins grand.

Tout d'abord, ils considérèrent cette étrange attitude comme le résultat des fatigues du voyage ; mais cette illusion ne fut plus permise le lendemain matin, lorsque Mathieu, venant se mettre à table pour déjeuner, apparut aussi gauche et aussi froid que la veille.

Mme Casimir, à bout de patience, éclata et pria son frère de questionner Mathieu sur son indifférence.

— Que signifie, lui dit M. Duprat, l'engourdissement dans lequel tu es plongé ? Est-ce que tu n'es pas heureux de nous revoir ?

— Si, mon père, je suis très-heureux de me retrouver auprès de vous.

— On ne le dirait pas, reprit Mme Casimir. Tu es d'une froideur glaciale qui me désole, et que n'ont pu tempérer les charmes de ta cousine. Est-ce que tu ne trouves pas Valentine assez belle ?

— Valentine est charmante !

— Je veux bien croire à la sincérité de tes paroles, dit M. Duprat, mais si tu trouves Valentine charmante, pourquoi ne la regardes-tu pas? Tu es avec elle d'une indifférence bien faite pour l'offenser.

Mathieu accepta ce reproche et ne répondit pas.

Son silence acheva d'exaspérer Mme Casimir. Elle saisit Valentine par la main et sortit avec elle, laissant le père et le fils en tête à tête.

M. Duprat, faisant appel à sa sagacité et à son tact de père de famille, essaya de laisser entendre à Mathieu le projet qu'il avait formé. Il disserta longtemps sur la beauté de Valentine, sur son éducation, sur son caractère et sur sa fortune, et, en guise de péroraison, il lui dit que, d'accord avec sa tante, il la lui destinait pour femme. Il avait compté là-dessus pour faire cesser le laconisme de Mathieu.

Mathieu l'écouta sans la moindre émotion, et pour toute réponse il dit à son père qu'il ne pouvait épouser sa cousine.

— Et pourquoi cela? dit M. Duprat.

— Parce que je ne l'aime pas, dit Mathieu, et parce que mon cœur appartient à une autre.

Malgré les injonctions les plus pressantes, M. Duprat ne put obtenir de son fils qu'il le fixât au sujet de la belle qui l'aveuglait à ce point de le laisser insensible aux charmes de sa cousine. Il fut obligé de

rompre l'entretien sans rien savoir. Son esprit, aux prises avec ce mystère, enfanta mille inquiétudes. Déjà il voyait son fils destiné à devenir la proie d'une de ces affections morales bien plus redoutables que les maladies du corps, en ce que contre celle-là on n'élève de médecins dans aucune Faculté. Les idées les plus bizarres lui passèrent par la tête. L'isolement trop absolu qu'on avait imposé à Mathieu pouvait être la cause et presque l'excuse de quelque attachement ridicule et nuisible qu'il lui serait peut-être impossible de briser, sans faire le désespoir de celui qu'il voulait sauver. Si on ajoute à cette inquiétude l'embarras qu'il éprouvait à instruire Mme Casimir de ce qu'il venait d'apprendre, on se fera une juste idée de sa situation.

Mme Casimir, ne le voyant pas revenir, vint au-devant de lui.

— Eh bien, qu'avez-vous à m'apprendre?

— Rien de satisfaisant.

— Mais enfin pourquoi Mathieu est-il plongé dans une pareille torpeur?

— Parce qu'il aime...

— Une autre fille que la mienne? Mais c'est impossible ; c'est injurieux, c'est inconvenant.

— C'est tout ce que vous voudrez, mais c'est comme cela.

— Eh bien, j'en prends mon parti. Appelez Ma-

thieu; je veux lui dire ce que j'ai sur la conscience.

Mathieu, toujours aussi calme qu'auparavant, apparut devant sa tante exaspérée. Ce contraste rappelait celui de la mer en fureur avec le rocher contre lequel ses vagues viennent se briser. Il essuya les éclairs de ses imprécations sans se départir du respect qu'il devait à un grand parent ; il écouta sans le moindre murmure la série des suppositions plus ou moins blessantes qui furent données pour cause à son indifférence, et il laissa sa tante lui reprocher, tant que cela lui fit plaisir, d'avoir prostitué son cœur à quelque indigne fille de marbre.

Lorsque son ardeur belliqueuse se fut un peu calmée, Mathieu se contenta de dire, pour sa justification, que le violent amour qu'il avait conçu ne le déshonorait pas. Malgré tous les efforts tentés, on ne put obtenir de lui aucune indication plus précise.

Afin de prévenir le retour d'une pareille scène, Mathieu pria son père de le laisser retourner à Paris. Il s'approcha de sa cousine avec une attitude toute respectueuse, et, après lui avoir baisé la main, il la pria de lui pardonner de ne la point aimer, promettant de lui expliquer plus tard la cause de sa conduite. En achevant ses excuses, il laissa tomber sur la main de sa cousine une grosse larme, comme l'amour quelquefois et le fanatisme toujours sont seuls capables d'en faire répandre.

Valentine, comme toutes les jeunes filles qui ont été soumises à une éducation trop sévère, ne comprit pas un seul mot de ce qui se passait. On lui avait vaguement dit que son cousin pouvait devenir son mari; mais ce n'était pour elle qu'un détail auquel son esprit accordait moins d'importance qu'à la belle toilette qu'elle avait mise ce jour-là. Elle ne fit aucun reproche au pauvre aveugle qui ne savait pas l'apprécier, et, clémente autant que le soleil de M. Lefranc de Pompignan, elle se contenta de jeter un beau sourire, en signe de pardon, sur son obscur blasphémateur.

Mathieu quitta la maison de son père presque furtivement et sans dire adieu à personne.

Mais Mme Casimir, qui dans les grandes occasions avait coutume de consulter son médecin, alla le trouver, et soumit à sa sagacité le phénomène d'indifférence auquel elle venait d'assister.

Lorsqu'ils ne comprennent rien à ce qu'on leur demande, les médecins feignent de n'éprouver aucune surprise. M. Barbé, après avoir écouté les longues fureurs de sa cliente, lui donna l'assurance que dans cinq jours il lui expliquerait la cause de la froideur de Mathieu, et qu'il pousserait la précision jusqu'à mettre à nu devant elle le cœur de ce jeune insensé.

Il suffisait pour cela d'écrire à un de ses vieux amis,

médecin à Paris, et très-versé dans les problèmes du cœur. Ce dernier s'appelait le docteur Pétrus.

M. Duprat et Mme Casimir donnèrent tout pouvoir au docteur Pétrus d'observer Mathieu, d'analyser la passion mystérieuse qui le rendait si rebelle à leurs projets de famille ; on lui délégua même toute autorité pour prescrire un régime ou pour infliger une punition.

A peine averti, le docteur Pétrus se mit en campagne. Comme il n'était pas connu de Mathieu, il lui fut, par cette raison, d'autant plus facile de le surprendre. Il se présenta chez lui, dans son domicile d'étudiant, situé dans l'hôtel de la rue Christine.

Il le trouva lisant un livre qui paraissait absorber toute son attention. Il ne se fit point connaître, et assigna pour but à sa visite un motif insignifiant. Il fit à Mathieu plusieurs questions assez vagues, auxquelles ce dernier répondit, sans soupçonner aucunement qu'il se trouvait en face de l'homme chargé de sonder les replis de son cœur.

Le docteur Pétrus, en sortant de cette première entrevue, écrivit à la famille une lettre ainsi conçue :

« J'ai vu le malade que vous m'avez confié. Je ne
» puis préciser encore la nature de sa maladie, mais
» je suis sur la trace de ce que je cherche.

» Mathieu lisait *Roméo et Juliette*. Ce symptôme est » grave!... Cependant je crois la guérison certaine. »

On devine d'avance que cette explication fut de l'hébreu pour Mme Casimir et pour M. Duprat. Quant au docteur, il affirma qu'il saisissait toute la portée de cette lettre.

Il importe, avant que d'aller plus loin dans ce récit, de dire quelques mots du docteur Pétrus. C'était un homme d'environ soixante ans. Il avait les yeux vifs, la bouche pincée et la tête chauve, à l'exception toutefois d'une zone de cheveux blancs qui l'encadraient en manière d'anneau de Saturne. Comme médecin, il négligeait les maladies du corps, et, depuis longues années, il ne traitait exclusivement que celles de l'esprit. Une académie de province lui avait décerné une couronne pour un long traité consacré au spleen et à la folie, dans lequel il avait eu l'audace d'assigner une forme et une place à l'âme dans le corps humain.

Dès le lendemain de sa première visite à Mathieu, le docteur Pétrus avait acquis la certitude que cet esprit malade avait coutume de s'en aller chaque jour à la bibliothèque de la rue Richelieu, et d'y lire sans cesse et toujours la pièce de Shakespeare intitulée *Roméo et Juliette*. Il se rendit lui-même à la bibliothèque, et, dans ce qu'on appelle la salle du *Zo-*

diaque, il découvrit, au milieu des esprits studieux penchés sur des livres, Mathieu qui, plus absorbé que tous ses voisins, dévorait *Roméo et Juliette*. Un employé de la bibliothèque certifia que, depuis plus de deux ans, Mathieu venait chaque jour s'installer à la table où il était assis, et lire ce même livre.

Il observa avec une grande attention les émotions que cette lecture faisait passer sur la figure de Mathieu, et, en peu d'instants, il fut fixé sur la véritable cause qui le portait à consacrer, pour ainsi dire, toute sa force vitale à cette méditation uniforme.

Le jour suivant, il revint à la bibliothèque, bien certain de retrouver Mathieu à la même place, et bien décidé, cette fois, à l'aborder et à commencer l'opération à l'aide de laquelle il devait le guérir.

— Jeune homme, dit-il à Mathieu en lui frappant doucement sur l'épaule, pourquoi lisez-vous toujours ce même livre?

Mathieu, comme réveillé en sursaut, resta un moment interdit, il jeta les yeux sur son interrupteur, puis les baissa et continua sa lecture.

Alors le docteur, insistant, le pria une seconde fois de lui dire pourquoi il lisait sans cesse *Roméo et Juliette*.

— Répondez-moi, je vous en prie, et songez que, si vous ne me dites pas la vérité, je la dirai pour

vous. Je sais tout ce qui se passe dans votre esprit et dans votre cœur.

— Vous êtes donc un sorcier, monsieur! reprit Mathieu.

— Peut-être bien; ce qui ne m'empêche pas d'être aussi votre ami, ainsi que vous ne tarderez pas à le reconnaître. Ne voyez en moi ni un importun, ni un indiscret qui se propose de divulguer et de profaner la pensée mystérieuse, l'attrait caché que vous trouvez dans un culte trop fervent pour une image insaisissable, dont l'influence sur vous est telle, qu'elle vous a fait tout oublier ici-bas.

Ces paroles, jetées sans préambule, impressionnèrent vivement Mathieu, qui ne pouvait s'expliquer comment il se faisait qu'un étranger pût être si bien initié à un secret qu'il ne croyait connu de personne.

— Mais comment avez-vous pu ravir mes secrets? dit-il au docteur; la conscience est un sanctuaire où il n'est pas permis d'entrer. Éloignez-vous, monsieur.

— *Vade retro, Satanas!* reprit ironiquement le docteur.

— Je ne dis pas cela, par la raison que je ne crois pas au diable, dit Mathieu.

— Vous avez peut-être tort. Le diable, ici, serait en force, ajouta le docteur; car j'aperçois Voltaire

et là tout près Montaigne... Mais laissons ces idées-là de côté, et revenons à vous. Je vous disais que j'étais votre ami, et que, loin de vouloir vous tourmenter, je venais au contraire vous apporter des encouragements et des consolations. Écoutez-moi un instant, et vous aurez bientôt la preuve de ma sincérité. A force de lire le livre qui est là, ouvert comme un gouffre sous vos yeux, vous êtes devenu la proie du vertige et vous vous êtes passionné fanatiquement pour Juliette. Cet amour insensé pour une ombre a eu la puissance de vous rendre insensible à tout ce qui vous entoure. Vous soupirez pour une vaine image et vous passez, sans les regarder, à côté des belles filles que vous rencontrez dans le monde. La fiction capricieuse d'un poëte règne despotiquement dans votre cœur, et vous inflige le supplice intolérable de rêver sans cesse un paradis dans lequel vous n'espérez pas pouvoir jamais entrer.

Mathieu se sentit troublé.

— Ne cherchez pas, reprit le docteur, à me cacher la vérité; je vous répète que je sais tout ce qui se passe dans votre cœur et dans votre esprit; vous n'êtes d'ailleurs pas le premier que je sois allé chercher dans le labyrinthe où vous êtes égaré, et où vous succomberiez si je ne vous tendais une main secourable. Ah! l'idéal est une belle chose, mais un ange seul a le droit de placer le sien dans le ciel. Je

vais vous dire comment cet amour insensé a surgi dans votre esprit. Lorsque la chaleur de vos vingt ans vous eut imposé le besoin d'aimer, vous avez établi une comparaison entre les femmes chantées par les poëtes et les filles habillées par les couturières; vous avez donné la préférence aux premières. C'est alors que, prenant en égale pitié la grisette des mansardes et les grandes dames des châteaux, vous vous êtes retiré dans un monde peuplé par le caprice des poëtes. A partir de ce moment, vous n'avez plus salué vos voisines, et vous avez éprouvé le besoin impérieux de vous trouver sans cesse en compagnie de la Marguerite de Faust, de la Charlotte de Werther, de la Clarisse de Lovelace, de la Juliette de Roméo, et de quelques autres fiertés. En face de toutes ces tentations, vous vous êtes pris pour le Grand Turc dans son sérail, et c'est à Juliette que vous avez jeté le mouchoir. Je vous félicite de ce choix, et je reconnais qu'il est plein de poésie. Vous avez cherché Juliette sur la terre, mais, hélas! c'est en vain que vos regards ont demandé aux femmes parmi lesquelles nous pouvons choisir les joues pâles, les cheveux noirs et les yeux vifs de votre idole. Déçu de ce côté, vous vous êtes retourné vers le livre de Shakespeare, qui seul était capable d'accuser avec netteté la silhouette de votre caprice. Ce livre n'offrait, il est vrai, à vos désirs qu'une ombre

fugitive; mais cette ombre était encore préférable au néant où vous retombiez dès que vous ne lisiez plus. L'habitude, venant au secours de la passion, vous a conduit à l'état misérable où vous êtes en ce moment. Osez nier que je ne viens pas de raconter avec exactitude le roman de votre cœur?

La trompette du jugement dernier se serait fait entendre pour Mathieu, qu'il n'aurait pas été plus troublé qu'il le fut par ce discours. Emporté par une sorte de force convulsive, il saisit la main du docteur et lui dit en frémissant :

— Vous êtes le diable! j'ai peur! Éloignez-vous, ne m'emmenez pas sur la montagne!

— Présomptueux, reprit le docteur, je ne suis pas le diable; mais cela ne m'empêchera pas de vous tenter, car apprenez que, si je veux bien y consentir, vous pourrez obtenir un rendez-vous de Juliette et vous trouver seul avec elle.

Il n'existe pas de mots pour peindre la joie et la béatitude qu'éprouva Mathieu en écoutant ces paroles. Il jeta sur le docteur de grands yeux remplis de surprise, d'étonnement et de doute. Après un instant de silence, il dit au docteur :

— Ne jouez pas avec ma passion; elle est insensée, j'en conviens, mais réelle, très-réelle. Plaignez-moi, monsieur, et, au lieu de vous divertir avec la fatalité qui m'accable, indiquez-moi plutôt le moyen de m'y

soustraire et de retrouver le calme d'esprit après lequel en vain j'aspire de toute la force de mon âme.

Mathieu avait prononcé ces paroles avec un ton modeste et suppliant qui eût impressionné le démon lui-même.

Le docteur en fut frappé. Ce ton lui fit comprendre à quel point le pauvre esprit malade dont il entreprenait la guérison était dominé par la passion bizarre qu'il avait conçue. Pour continuer sa tâche, il reprit ainsi :

— Je ne doute nullement de votre amour pour une ombre gracieuse; je le crois très-sincère et très-capable de vous rendre malheureux, et, je le répète, je vous offre le moyen de mettre un terme à vos souffrances. Ayez foi en moi, et je vous ferai voir Juliette.

— Mais cela est impossible, reprit Mathieu avec animation.

— Calmez-vous, jeune homme : je vous demande de faire acte de foi, et vous répondez à mon offre par un violent accès de doute. Nous ne pourrons jamais nous entendre. Soyez plus calme, et écoutez bien ce que je vais vous dire.

Mathieu se prit à sourire; il donna l'assurance au docteur qu'il était prêt à l'écouter avec une attention poussée jusqu'au recueillement.

— Oui, vous verrez Juliette cette nuit, à cette

place, si vous acceptez l'épreuve à laquelle je vais vous soumettre.

— Pour voir Juliette, j'oserai tenter tout ce que vous ordonnerez.

— Vous la verrez, dit le docteur, sans qu'il soit nécessaire de vous embarquer dans une expédition périlleuse. Vous viendrez cette nuit ici, à deux heures du matin. Tout d'abord, je dois vous prévenir du spectacle étrange qui se présentera à vos yeux. Une bibliothèque, c'est le cimetière des intelligences. Les cendres de tous les auteurs qui ont écrit les volumes placés sur ces rayons sont dispersées on ne sait où, mais leur esprit est resté là. Il voltige la nuit comme des feux follets sur la couverture de leurs œuvres, et prend la forme des personnages qu'ils ont rêvés. Allez devant les œuvres de Cervantes, et vous verrez don Quichotte et Sancho Pansa; allez devant les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, vous verrez la belle et tendre Virginie; enfin, passez devant Shakespeare, et vous verrez Juliette.

Ce nom fit tressaillir Mathieu. Transporté, hors de lui, il supplia le docteur de continuer.

— Oui, reprit le docteur, ceux auxquels Dieu a donné le génie ont le pouvoir de créer des êtres qui naissent au milieu des extases de leur esprit. Les brutes qui n'ont pas d'esprit s'adressent à leurs femmes pour arriver au même résultat. Les brutes

et leurs enfants vivent peu, et rentrent dans le néant sans laisser la moindre trace sur la terre. C'est ainsi que le moyen âge et les temps qui nous ont précédés ont été probablement émaillés d'honnêtes et obscurs épiciers qui se sont appelés M. Durand ou M. Ledoux. Ils ont existé, c'est vrai. Que reste-t-il d'eux? Rien, absolument rien. Mais les enfants créés par les hommes de génie sont immortels. Juliette, que vous aimez et que vous verrez, vivra toujours. Il en sera de même de Virginie, d'Esméralda, d'Armide et de tant d'autres. Leur origine explique leur immortalité. On dit, en parlant des anciens poëtes, qu'ils ont chanté; on devrait dire qu'ils ont créé. Ils flanquaient le personnage réel d'un personnage sorti tout entier de leur esprit, c'est l'un portant l'autre qu'ils sont parvenus jusqu'à nous. Que serait Numa Pompilius, que les Romains ont touché, sans Égérie que les Romains n'ont jamais vue?

Au milieu du silence de la nuit, alors que les portes de cette bibliothèque sont fermées et que les gens studieux sont partis, tous les personnages contenus dans les pages des livres s'échappent en flammes; ils courent en zigzag sur les couvertures, ils errent dans ces vastes salles comme les âmes dans le purgatoire. Pour arriver cette nuit jusqu'à Juliette, vous passerez à travers les rangs de cette cohorte. Il vous faudra marcher d'un pas ferme et assuré; si vous aviez peur,

si vous hésitiez, tout fuirait à votre approche, et Juliette, sourde à vos prières, se réfugierait au fond des pages de ce livre que vous avez lu et feuilleté si souvent, et où vous avez puisé ce bizarre et violent amour qui vous rend si malheureux. Je vais vous donner un talisman avec lequel vous pourrez pénétrer ici cette nuit, sans qu'aucun obstacle ni qu'aucun gardien puisse arrêter vos pas, ni vous troubler dans ce que j'appellerai votre pèlerinage vers l'idéal. Vous pourrez tout à votre aise contempler la silhouette charmante qui vous fait rêver tout éveillé, et qui a porté le trouble dans votre esprit à ce point de vous rendre insensible à la beauté de la jeune cousine qu'on vous destinait pour femme. Vous êtes passé devant elle sans daigner même la regarder; vous l'avez fuie, pour revenir tout entier au culte étrange d'une image inconnue !

— Ne me parlez pas de ma cousine, monsieur, reprit Mathieu. J'aime Juliette, je n'aimerai jamais qu'elle. Je crois à votre puissance et à vos promesses. Donnez-moi le talisman dont vous m'avez parlé, afin que, cette nuit, je puisse venir me prosterner à ses pieds, et trouver pendant quelques instants une trêve à mes souffrances. Je crois fermement, je le répète, à tout ce que vous m'avez dit, et je jure de faire scrupuleusement ce que vous m'avez prescrit; mais songez que, si vous m'avez trompé, j'en tirerai

vengeance, et que, malgré vos cheveux blancs, je vous demanderai raison d'avoir abusé de ma crédulité et de vous être fait un jouet de mon amour.

Le docteur tira de la poche de son habit une petite branche de rameau d'or qu'il remit à Mathieu.

— Ce soir, lorsque vous rentrerez chez vous, lui dit-il, vous respirerez cette fleur, et vous la placerez ensuite près du lit sur lequel vous vous étendrez pour dormir, en attendant qu'arrive l'heure de venir à la bibliothèque. Une fois entré dans la salle du Zodiaque, vous marcherez sans hésitation et sans peur, en tenant votre rameau à la main. Vous pourrez, chemin faisant, parler avec les personnages qui ne manqueront pas de vous regarder avec curiosité. Allez, et si vous aimez Juliette autant que vous le dites, vous aurez la force de supporter l'épreuve à laquelle vous voulez bien vous soumettre.

Ce dialogue étrange avait lieu entre le docteur Pétrus et Mathieu au milieu de la foule studieuse qui compose le public des bibliothèques, et tout près d'un étudiant aux longs cheveux qui lisait les Grands Hommes de Plutarque, et d'une petite dame occupée à rechercher dans l'histoire des costumes l'origine de la crinoline. Au moment où le docteur remettait à Mathieu son talisman, un garçon de salle, frappant sur la couverture d'un livre comme sur une cymbale, prévenait le public que l'heure de fermer la biblio-

thèque était sonnée. Les lecteurs se levèrent, firent des cornes à la page pour marquer l'endroit où ils en étaient restés, et se retirèrent.

Mathieu sortit également.

Le hasard l'emporta dans la rue; il marcha devant lui sans but, sans direction, ne s'apercevant pas qu'il marchait. La nuit était déjà venue lorsqu'il rentra chez lui.

Tout d'abord, il pensa que l'impatience à laquelle il était en proie l'empêcherait de dormir. Il n'en fut rien. Il se coucha et plaça près de lui le rameau qui devait le guider dans son étrange expédition; il respira plusieurs fois ce rameau, ainsi que le docteur le lui avait prescrit, et s'endormit.

A l'heure dite, il était debout. Il sortit, parcourut les rues désertes de Paris qui séparaient sa demeure de la bibliothèque, et arriva en peu de temps rue de Richelieu. Son émotion était très-grande, et, quelque invraisemblable que fût l'entreprise qu'il allait tenter, il ne concevait cependant aucun doute, et serrait convulsivement dans sa main son précieux rameau d'or.

En passant devant la guérite, il découvrit que le factionnaire dormait profondément à côté de son fusil. Cette première remarque l'encouragea beaucoup. Il s'approcha de la lourde et massive porte d'entrée, et la trouva ouverte et prête à le laisser passer. Il

entra sans faire de bruit. Il avait tant de fois parcouru ce chemin qu'il se dirigea sans dévier vers le corridor et l'escalier qui conduisent aux grandes salles de la bibliothèque.

A peine engagé dans ce corridor, dont les murs sont parsemés d'hiéroglyphes et d'inscriptions grecques et latines, il aperçut devant lui, non pas une ombre, mais une flamme ayant forme humaine; il marcha droit à elle, et reconnut une momie égyptienne.

La figure de cette momie était illuminée de tout l'éclat de la jeunesse; ses yeux étaient pleins d'expression et sa bouche toute souriante.

Mathieu, frappé de cette résurrection, demanda sans façon à la momie qui elle était.

Une petite voix bien douce lui répondit:

— Je suis une fille de la haute Égypte, que les cruels soldats de Sésostris ont massacrée et embaumée; mais les maladroits ont trop serré les bandelettes qui entourent ma poitrine et mes épaules. Voilà quatre mille ans que j'étouffe dans mon corset; délace-moi, je t'en supplie.

Mathieu, fléchi par cette prière, s'apprêtait à couper les bandelettes qui, depuis tant de siècles, jouaient sur les épaules de cette Égyptienne le rôle des Plombs de Venise; mais il ne put rendre le service qu'on lui demandait, par la raison que la momie

elle-même, se métamorphosant, était passée à l'état de feu follet voltigeant sur les hiéroglyphes du milieu desquels elle était sortie, comme ces traînées lumineuses qui se promènent sur les cendres noires d'une feuille de papier brûlé.

Il poursuivit son chemin, monta les degrés de l'escalier et entra dans la grande salle de lecture du premier étage. Un coup d'œil étrange s'offrit à ses yeux. Sur tous les volumes rangés autour de cette salle, il apercevait des lueurs brillantes, qu'on pourrait comparer à cette phosphorescence des vagues de la mer sous la latitude de l'équateur. Un esprit même illuminé ne saurait embrasser sans vertige un tel spectacle. Tous ces feux brillants formaient ensemble une sorte de voie lactée, une constellation où chaque grande intelligence apparaissait comme une étoile. C'était, si l'on veut, le fronton du Panthéon, avec sa cohorte de Génies prêts à se mettre en marche pour la cérémonie du jugement dernier.

Il y a des artistes dont le regard a eu l'audace d'embrasser un tel sujet et de le fixer sur une toile. Ils ont tous à leur insu peint la confusion de la tour de Babel, parce qu'ils s'imposaient une tâche au-dessus des forces de l'intelligence humaine. Et cependant, qui oserait nier qu'une bibliothèque ne renferme les éléments de ce gigantesque Pandémonium ? En vertu du cri sublime de la conscience,

qui faisait dire à Rousseau qu'il étouffait dans l'univers, l'homme peut puiser dans les cases de son cerveau une sorte de vague intuition, qui parfois le tente et le met aux prises avec le désir insensé de contempler face à face le grand soleil humain, que forment, groupés ensemble, tous les grands esprits qui, depuis des siècles, ont distillé la vérité et l'erreur dans ce grand livre dont la première page commence à *la Genèse*, et la dernière s'arrête au journal!

Ce sont là d'abstraites réflexions qu'il faut laisser de côté pour en revenir au héros modeste de cette histoire, c'est-à-dire à un pauvre et simple amoureux, accomplissant, si l'on veut, sa descente aux enfers, non pour voir, comme Enée, des guerriers illustres, mais pour chercher sa belle et lui demander ses sourires.

A peine entré dans la grande salle, Mathieu passa près de deux ombres assez tristes: c'étaient celles de l'auteur de *l'Art d'aimer* et de l'auteur de *l'Art de mettre sa cravate*. Gentil-Bernard lui demanda si les femmes se laissaient toujours fléchir par les moyens qu'il avait indiqués. Mathieu lui répondit qu'on trouvait ses préceptes aussi mauvais que ses vers, et que, généralement en amour, la pratique persistait à ne tenir aucun compte des conseils de la théorie. Cette critique sévère fit sourire l'auteur de *l'Art de mettre sa cravate*. « Pour fléchir une cruelle, dit-il à Gentil-

Bernard, il y a un moyen bien plus infaillible que vos conseils. Il faut aller trouver le serpent et lui demander du fruit défendu. Ce reptile, bien mieux que vous, a découvert le secret de la tentation. Il en savait plus dans deux anneaux de son corps, que vous dans tous les chants de vos poëmes. » Gentil-Bernard, indigné de cette attaque, répondit que la nullité de *l'Art de mettre sa cravate* avait fait inventer les cols de satin noir. La dispute promettant de durer longtemps, Mathieu s'éloigna et rencontra tout aussitôt Mme de Sévigné.

— Oh ! jeune homme, lui dit-elle, je suis charmée de vous voir ; vous pouvez me rendre un grand service. J'ai commis quelque part dans ma correspondance une hérésie que je voudrais bien faire disparaître. J'ai osé dire que Racine passerait comme le café ; s'il est vrai que l'un et l'autre ne sont point passés, faites effacer de mes œuvres cette fausse prédiction.

La docte marquise, le grand bas-bleu en était là, lorsqu'une ombre drapée dans une tunique intervint brusquement.

Cette ombre était celle de Sapho, la dixième muse.

— Ne tiens aucun compte, dit-elle, de la recommandation que vient de te faire la Sévigné. S'il fallait effacer de sa volumineuse correspondance les ridicules

et les erreurs que des aveugles s'obstinent à prendre pour des chefs-d'œuvre, de ses innombrables lettres il ne resterait pas un simple *post-scriptum*. Au point de vue de l'esprit et du bon goût, le récit de la mort de Vatel et les dissertations sur la grossesse de Mme de Grignan sont des énormités bien plus fortes que la négation de Racine et du café. Laissons se dissiper peu à peu la fausse réputation faite aux épîtres de cette femme bavarde; et quant à toi, si jamais tu te maries, n'épouse pas une femme de lettres, ou bien le sort de *monsieur de Sévigné* t'attend.

La dispute en resta là. Mathieu poursuivit son chemin et bientôt s'arrêta devant deux ombres formant ensemble un groupe très-gracieux : c'étaient celles de la reine Cléopâtre et du cardinal de Retz. Cléopâtre s'était emparée de ce certain poignard que le cardinal portait en guise de bréviaire, pour le placer dans la moite vallée de sa gorgerette.

—Si les armuriers d'Alexandrie, disait-elle, avaient su fabriquer une arme aussi gracieuse, c'eût été avec sa pointe, et non avec le dard d'un aspic, que je me fusse donné la mort. Poignardez-moi, mon cher cardinal, afin que je puisse comparer si ce genre de trépas est moins douloureux que celui qu'il m'a fallu endurer.

Le cardinal de Retz refusait de céder au caprice de la reine, n'osant point aller prendre le poignard dans

le tentateur endroit où il était placé, et ne voulant pas, disait-il, s'exposer à la fureur de César.

A côté de la reine Cléopâtre, Mathieu aperçut Bélisaire qui vint lui demander pourquoi les marchands de gravures persistaient à le représenter comme un mendiant exclu du bureau de bienfaisance.

— J'ai fait la guerre, disait son ombre, on m'a accordé les Invalides, et je suis allé mourir dans un magnifique château. Rappelez donc ces détails vrais aux marchands de gravures, et, si d'honnêtes bourgeois persistent encore à m'acheter, priez-les de ne plus me suspendre dans leur salle à manger au-dessus de leur cave à liqueur.

Mais voici venir don Quichotte, plus maigre et plus gesticulant que jamais.

— Pourquoi Cervantes m'a-t-il voué au ridicule ? pourquoi a-t-il plaisanté tous mes enthousiasmes ? Les libraires, en répandant à profusion les aventures du chevalier de la Triste Figure, ont tué, non-seulement la chevalerie, mais la galanterie. C'est depuis qu'ils ont lu ce livre abominable que les hommes sont devenus trop familiers avec les femmes. Ils ont cessé de leur offrir la main et de les mériter à force d'amour, et ils ont préféré les embrasser sur les joues et leur demander une grosse dot. Si j'ai pris des moulins à vent pour des châteaux, c'est là un tort moins grand que de prendre, comme à présent, les

châteaux pour des moulins à vent. J'ai placé Maritorne sur le piédestal d'une grande dame : hélas! que de grandes dames vous avez placées au-dessous des cuisinières!

Comme l'ombre de don Quichotte paraissait disposée à parler longtemps encore, Mathieu ne jugea point convenable de l'écouter davantage. Il s'éloigna, désireux d'ailleurs de se soustraire aux personnages qu'il avait jusqu'à présent rencontrés et qui le jetaient dans un ordre d'idées tout à fait contraire au genre d'émotions qu'il était venu chercher dans cet endroit. Il marcha rapidement sans regarder les autres ombres près desquelles il passa.

Il ne se rendait pas parfaitement compte des scènes étranges auxquelles il assistait. De toutes les vagues suppositions inventées par son esprit, la plus vraisemblable était qu'il parcourait un musée de peintures, et que les personnages des tableaux, descendus de leur cadre, conversaient avec lui. C'eût été là un spectacle très-attrayant pour un curieux, mais pour un amoureux fanatique tel que lui, ce n'était qu'une corvée, qu'un défi jeté à son impatience. Il était venu pour voir Juliette et pour s'emparadiser à l'aspect de sa beauté ; tout ce qui n'était pas elle était indigne de fixer son attention.

Enfin, après une course pénible à travers une cohorte de personnages, Mathieu sentit, aux battements

de son cœur, qu'il approchait de l'endroit où devait apparaître à ses yeux l'image de sa bien-aimée. Il se trouvait en face du rayon où, depuis deux ans, il avait coutume d'aller prendre le volume qu'il avait dévoré tant de fois.

Il importe, pour bien comprendre la scène qui va se passer, d'entrer dans quelques détails descriptifs. On sait que, dans les spacieuses et vastes salles de la bibliothèque, c'est à l'aide d'escaliers portatifs en forme d'échelle qu'on atteint les volumes des rayons les plus élevés ; cet escalier permet d'arriver jusqu'à la galerie qui règne près du plafond.

Mathieu, s'étant avisé de lever les yeux, aperçut une jeune fille voilée qui descendait les degrés de l'échelle, dans l'attitude de *la Dame blanche* errant sur les tourelles du manoir d'Avenel. Cette vue le fit tressaillir jusqu'au fond de son âme. Il lui sembla que cette apparition répandait autour d'elle des flots de parfum, comme autrefois Vénus lorsqu'elle daignait apparaître au pieux Énée pour soutenir son courage vacillant. Malgré ses promesses, malgré son talisman qu'il serrait convulsivement entre ses mains, il ne put dissimuler l'émotion profonde qu'il ressentait.

Transporté, hors de lui, Mathieu tomba aux genoux de cette apparition et tendit vers elle ses bras suppliants.

— Juliette, s'écria-t-il, permets-moi de te serrer dans mes bras ; ne refuse pas cette faveur au pauvre infortuné qui, depuis deux ans qu'il souffre le martyre, croit l'avoir méritée.

— Je suis bien en effet la Juliette de tes désirs ; mais, dussé-je passer pour une cruelle à tes yeux, je te défends de me toucher. Si tu avais cette audace, je disparaîtrais. Écoute-moi, et profite de la leçon que je vais te donner : j'apprécie tout ce que vaut ton culte insensé, et je l'apprécie d'autant plus que pour toi je suis l'inconnu ; tu m'aimes parce qu'un poëte t'a dit que j'étais belle ; tu as accepté ses illusions avec l'aveuglement d'un amoureux, et sans trop te rendre compte si la fiction qu'on offrait à tes rêves était bien au-dessus de la réalité dont est peuplé le monde. Tu as fait de moi ton idéal, c'est-à-dire cette terre promise que les poëtes et les artistes ont besoin d'avoir devant eux, et à laquelle ils ne touchent pas plus que Moïse. Qui sait, lorsque ce voile qui couvre mon visage va tomber, si tu m'aimeras encore, et si la somme des charmes que je possède pourra suffire à tes grands enthousiasmes ?

— Oh ! fais-le tomber, ce voile ! ne prolonge pas plus longtemps mon impatience et mon anxiété ! au nom de tout ce que j'ai déjà souffert, ne refuse pas à mes yeux le ravissement qui les attend !

— Tes yeux doivent se résigner à attendre encore

un peu, et si je leur inflige cette rigueur, c'est afin de les punir de leur aveuglement. Tu es, j'en conviens, la victime d'un trop violent amour pour l'idéal; je veux te guérir de ce travers, et te prouver que la plupart de ces perfections, qu'en poésie et que dans les arts les académies ont à dessein placées dans les nuages, ne sont méconnues dans les rues où elles passent, que parce que des esprits faux ont prétendu dogmatiquement qu'elles n'y pouvaient passer. L'idéal n'est qu'un mirage. En vain des règles sévères prétendent qu'elles seules peuvent le faire comprendre et le définir. Les artistes et les poètes ajoutent trop foi à cette imposture, qui a quelquefois consolé, mais le plus souvent découragé ces pauvres êtres mal organisés, traînant péniblement sur la terre une sorte de nostalgie de la patrie céleste, qu'ils rendent responsable de leur impuissance. Mon langage doit te surprendre : tu croyais, j'en suis sûre, que, pendant un tête-à-tête avec moi, tu pourrais me couvrir de caresses et de baisers, et te consoler ainsi de tes longues continences. Hélas ! je ne suis pas la femme avec laquelle on peut agir ainsi ; tu me sauras gré plus tard de t'avoir refusé l'extase et de t'avoir, ce qui valait mieux, fait présent d'une guérison radicale. En amour, l'idéal pour tout le monde, c'est la femme qu'on aime. Pourquoi es-tu venu gratuitement te soustraire au bénéfice de cet avantage ? Je

vais te le dire. C'est parce qu'en allant chercher une idole incertaine au fond des livres, tu as négligé les idoles palpables qui s'agitaient auprès de toi.

Tu as cru les poëtes sur parole. Hélas! combien sont fausses les idées que tous ces esprits malades se font de la beauté ! Ils ne savent donc pas, ces pauvres aveugles, que la beauté, à propos de laquelle ils font tant de bruit, n'a été pour la nature qu'un détail auquel elle a prêté fort peu d'attention : la nature ne s'est pas donné la peine d'imaginer plus de quarante physionomies charmantes ; ces quarante physionomies, depuis le jour de la création du monde, sont accordées à des filles qui en font un bon ou un mauvais usage ; elles en jouissent de dix-sept à trente ans ; à cet âge, la nature reprend ce qu'elle a donné, et le met en réserve jusqu'à ce que la fantaisie lui prenne d'en faire présent à une autre fille de la terre, qui n'en fera, elle-même, usage que de dix-sept à trente ans. Ainsi, en ce qui me concerne, moi, Juliette, ces perfections que Shakespeare m'attribuait comme une sorte d'apanage refusé à toutes celles qui avaient vécu avant moi, ou qui devaient vivre après, ne m'ont nullement appartenu en propre. Elles avaient été déjà portées deux fois, avant de m'avoir été confiées. Roméo ne s'est jamais douté qu'Esther, la femme d'Assuérus, qui s'évanouissait si bien, et qu'une petite Romaine appelée Symphronia, fille

d'un simple sénateur dont l'histoire n'a jamais parlé, avaient avant moi possédé tous les attraits qui lui ont fait tourner la tête, et qu'il supposait avoir été inventés tout exprès pour moi. Les poëtes et les amoureux qui croient à leurs exagérations, sont vraiment d'une suffisance adorable, de penser que la nature se donnera la peine d'inventer tout exprès une perle, une rose, pour servir de motifs à leurs images et à leurs soupirs. Les roses de ce matin, comme les vierges d'aujourd'hui, sont les roses et les vierges d'autrefois. Si un amoureux tient à aimer ce qui n'a jamais été aimé avant lui, il devrait demander à sa maîtresse une garantie plus sérieuse que sa jeunesse, et pour être, d'ailleurs, sûr de son fait, il aurait fallu qu'il naquît dès le premier âge du monde, et qu'il épousât, soit Vénus à sa sortie de l'onde, soit Mlle Ève, le jour où sa mère cessa d'habiter le paradis terrestre. S'il n'en était pas ainsi, nous serions toutes immaculées. Les hommes ne sauraient exiger que nous fussions d'une origine plus pure et plus éthérée, puisque, dans l'aveuglement de leur passion, ils persistent toujours à prendre la copie pour l'original. Je n'ai pas besoin de te recommander de croire fermement ce que je viens de te dire, car je vais opérer en toi une révolution qui ne saurait laisser aucun doute dans ton esprit. Il me suffira de lever mon voile pour qu'une femme de-

vant laquelle tu es resté indifférent devienne pour toi le comble de l'idéal !

La jeune fille laissa voir son visage.

Mathieu, la regardant, reconnut sa cousine, qu'on lui destinait pour femme.

Il tomba la face contre terre en s'écriant :

— Valentine ! Valentine !

. . . . . .

. . . . . .

Et le lendemain de cette même nuit Mathieu se réveilla, vers neuf heures du matin, dans son lit, à l'hôtel *Christine*.

La première personne qu'il vit fut le docteur Pétrus.

— Avez-vous bien dormi, mon cher amoureux ? dit ironiquement le docteur.

Mathieu ne sut que répondre ; bien qu'éveillé, il y avait encore du songe dans son esprit. Il s'aperçut que sa lampe brûlait.

— Est-ce que vous avez travaillé cette nuit ? demanda le docteur.

Mathieu ne répondit pas davantage.

— Cette feuille de papier, toute couverte de notes informes, contient sans doute le résumé de vos méditations ? Qu'avez-vous écrit là-dessus ?

Le docteur, s'étant emparé de la feuille de papier, lut ce qui suit :

« Entrevue avec une momie; j'ai causé avec Gentil-Bernard, avec don Quichotte; j'ai vu Mme de Sévigné, Sapho, Bélisaire, le cardinal de Retz et la reine Cléopâtre ; enfin, je l'ai vu, cette Juliette de Shakespeare, elle est presque aussi jolie que ma cousine ! »

— Pouvez-vous m'expliquer ce que signifient ces phrases entrecoupées ? Êtes-vous somnambule ?

— Je ne sais ce que je suis, reprit Mathieu, mais il me semble que je sors d'un sommeil factice, comme celui que donne l'opium. On dirait que j'ai dormi dans une atmosphère chargée de parfums de fleurs.

— C'est peut-être ce rameau d'or, placé là tout près de votre lit, qui vous a fait mal ? Aimez-vous toujours Juliette ?

— Non, reprit Mathieu d'un air sombre et préoccupé. J'aime ma cousine, et je pars à l'instant me jeter à ses pieds et implorer son pardon !

— O amour! dit le docteur, voilà comment tu viens ! tu t'en vas de même! . . . . . .
. . . . . .

Un mois après, Mathieu épousait sa cousine Valentine.

Valentine consentit à l'aimer beaucoup, et pour toute vengeance se contenta de l'appeler *Roméo II*.

L'ODYSSÉE D'UN FLANEUR

I

UNE GRAND'MESSE A SAINT-ROCH

Par une matinée brumeuse du mois de janvier, vers onze heures du matin, un jeune homme d'une extrême distinction passait rue de Richelieu. Son but était d'aller à l'hôtel Meurice embrasser un de ses amis, nouvellement arrivé des Antilles. Un fataliste dirait qu'il était écrit qu'il ne devait pas embrasser son ami ce jour-là, parce qu'en effet il ne l'embrassa point; mais moi, qui ne suis point fataliste, je me contenterai de raconter les choses sans en chercher les causes. Le brouillard s'épaississant peu à peu, se

transforma bientôt en pluie, et fit pousser sur les trottoirs des myriades de champignons verts et bleus qu'on appelle des parapluies. René (c'était le nom du jeune homme distingué) avait une horreur profonde pour les parapluies, et n'en possédait pas; mais comme il avait une égale horreur pour la pluie, il lui fallut se décider à prendre une voiture ou à se réfugier dans un passage.

Il s'aperçut en cet instant qu'il n'était plus rue de Richelieu, mais bien dans cet étroit passage, en partie couvert, sur lequel s'appuie la tour de l'église Saint-Roch; et sans que la réflexion eût la moindre part à sa détermination, il entra dans l'église par une porte latérale près de laquelle il se trouvait.

L'église Saint-Roch est, comme on le sait, bâtie entre le passage en question, la rue Saint-Honoré et la rue Saint-Roch. C'est là une de ces fautes administratives qui, convertissant la maison de Dieu en une espèce de passage, introduisent dans le temple du Seigneur une foule de passants indiscrets, qui viennent troubler, dans leurs prières, ceux que la piété amène au pied des autels. René, s'apercevant qu'il était à Saint-Roch, comprit tout de suite qu'en traversant l'église il abrégeait son chemin.

C'était un dimanche matin. On célébrait la grand'-messe. En entrant, il se découvrit; un vieillard armé d'un goupillon lui offrit de l'eau bénite, précaution

que lui, mouillé de la pluie du ciel, trouvait peut-être superflue. Néanmoins il toucha du doigt le goupillon, fit avec respect le signe du chrétien, après quoi il erra quelques instants dans la galerie qui entoure la nef. D'abord, il jeta les yeux sur les tableaux et les bas-reliefs qui garnissent les parois de l'église, puis s'arrêta machinalement en face d'une épitaphe latine. C'était celle du maréchal de Belle-Isle. Ce nom de Belle-Isle vint l'arracher du saint lieu où il se trouvait pour le reporter, par la pensée, au Théâtre-Français, où il avait vu jouer la veille *Mademoiselle de Belle-Isle*, sans doute fille, ou tout au moins parente de l'illustre défunt dont il visitait la dépouille mortelle. Près de là, il aperçut un faisceau de lumières formé par des cierges qui brûlaient sur un candélabre de fer. Une bonne vieille femme, certainement bisaïeule, était la vestale qui gardait ce feu sacré. Pour l'instant, elle recevait d'un fidèle le prix des cierges qu'il avait fait brûler. Cet acte de naïve croyance accompli dans la paroisse la plus mondaine du sceptique Paris, souleva dans l'esprit de René les pensées les plus étranges, et, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, lui fit aussitôt concevoir le désir de faire brûler un cierge. Ce désir subit lui parut d'autant plus inexplicable qu'il ne formait alors aucun souhait.

— Ma foi, se dit-il à part lui, les Romains sacrifiaient

aux dieux ignorés; moi, je puis bien, à leur exemple, sacrifier aux souhaits inconnus.

Il s'approcha de la vieille femme, et l'interrompant dans sa fervente prière :

— Je veux, lui dit-il, faire brûler un cierge. Combien vous devrai-je pour cela?

— Si monsieur n'en fait brûler qu'un seul, ce sera trente sous.

— Les voici, dit René.

La bonne femme encaissa son argent et ajouta un cierge à ceux qui brûlaient sur son candélabre.

Après quoi René s'éloigna.

Mais son embarras devint extrême, lorsque, passant près d'un pilier, il aperçut trois jeunes pénitentes qui avaient attentivement observé ce qu'il venait de faire, et qui paraissaient s'en préoccuper beaucoup. René était un peu de l'école voltairienne : insulter Dieu était, à son avis, une prouesse bien plus faite pour fléchir le cœur d'une belle qu'un acte de dévotion comme celui qu'il venait d'accomplir. Ce stupide préjugé avait un tel empire sur son esprit, que bientôt son embarras se convertit en honte. Il passa tête baissée devant les trois curieuses, et alla se cacher dans l'angle d'un autre pilier. Là, dès qu'il se vit à l'abri de ce triple regard, il se sentit à l'aise, et rougit alors, non de honte, mais du rôle de niais qu'il avait consenti à jouer si complaisamment. Puis en-

fin, reprenant le dessus, il voulut, sans plus tarder, reconquérir sa dignité compromise. Il retourna sur ses pas et vint se placer fièrement en face des trois pénitentes.

En ce moment, un prédicateur était en chaire, jetant aux échos de l'église les foudres de sa parole.

En voyant apparaître René, les trois jeunes femmes paraissaient avoir perdu toute leur assurance. Au lieu de le fixer comme elles l'avaient fait quelques instants auparavant, toutes trois, au contraire, se servaient de leurs livres de prières comme d'un éventail pour se dérober à la curiosité de l'inconnu arrêté devant elles. Était-ce pour se recueillir et se pénétrer davantage de l'austère langage du prédicateur? ou bien pour empêcher René d'user de son droit de représailles? c'est ce que nous ignorons encore. Néanmoins, en dépit de toutes leurs précautions, René parvint à les soumettre à un minutieux examen.

La vue de ces trois femmes le jeta bientôt dans la plus grande perplexité. Chacune réunissait en elle tant de perfections, qu'il fut tout d'abord ébloui.

L'une, enveloppée dans un immense cachemire qui pendait jusqu'à terre, feuilletait avec ses petites mains gantées un livre d'heures doré sur tranche et relié en velours blanc; elle portait une robe de satin bleu bordée de fourrure, et, par-dessous, un de ces jupons aristocratiques qui ne vont jamais à pied dans

les rues. Elle levait religieusement ses regards vers le ciel, et trouvait moyen par là de donner à ses yeux bleus une expression de majesté et de distinction qui trahissait la grande dame.

Voilà pour la première ; passons à la seconde.

Celle-là était une grande fille de vingt ans, aux cheveux noirs, au regard aventureux et fier ; elle rappelait ces nymphes, dont parlent les anciens poëtes, qui faisaient quelquefois la grâce aux mortels de descendre sur la terre, mais qui disparaissaient tout à coup dans un nuage quand les regards des hommes commençaient à les importuner. C'était un peu le type de Madeleine ; elle semblait venir à l'église pour soigner son crédit au ciel et promettre à Dieu un repentir qu'elle n'offrait pas encore.

Oh ! quant à la troisième, elle ne portait ni cachemire ni fourrure ; ce n'était ni une marquise ni une courtisane. Non ! c'était une belle jeune fille de dix-huit ans, qui n'avait d'autre parure que sa jeunesse et sa fraîcheur. Que de grâce dans ses cheveux ondulés et blonds ! Comme ses yeux scintillaient dans leur orbite humide ! En la voyant si jeune, si chaste et si pure, on était tenté de croire que c'était la Vierge elle-même qui avait un instant quitté son autel pour venir se joindre à la foule et prier Dieu comme une simple mortelle.

Comme elles étaient belles dans leur humilité !

Quel spectacle délicieux et terrible à la fois que celui de ces regards destinés au ciel et ravis à la terre!

René, immobile, ne savait pas distinguer si c'étaient des femmes ou des anges, et craignait qu'après la messe, au lieu de se diriger vers les portes, elles ne s'envolassent vers les voûtes. Revenu de sa première surprise, il supplia Dieu de mettre fin au désordre de sa tête, et de lui accorder ce calme d'esprit que tous ceux qui souffrent viennent chercher dans son temple; puis, comprenant enfin qu'une église est un lieu sacré où les passions doivent se taire, il fit tous ses efforts pour chasser les mille pensées mondaines que la vue de cette pléiade avait fait naître en lui, et se faire pardonner le regard plein de convoitise et de concupiscence qu'il avait jeté sur son prochain. Les arguments se pressèrent en foule dans son esprit pour l'absoudre de ce péché. Elles sont l'ouvrage de Dieu, se dit-il, et c'est honorer Dieu que d'admirer son ouvrage.

Lorsque la messe fut terminée, René alla se placer sur les marches de l'église qui descendent rue Saint-Honoré. Bientôt il vit sortir celles qu'il attendait. L'extase recommença pour lui. Mais, hélas! elle fut de courte durée. L'une d'elles monta dans une calèche armoriée, en disant au cocher: A l'hôtel!

— C'est une comtesse, se dit René.

La seconde sauta légèrement dans un petit coupé.

— Celle-là, c'est une lorette.

Quant à la troisième, elle tendit modestement son parapluie, et disparut à l'angle de la rue Saint-Roch.

— Oh! pour celle-là, se dit René, c'est une grisette.

Quant à lui, la triple attraction à laquelle il se trouvait soumis pour l'instant le rendit immobile comme l'âne de Buridan.

La pluie qui tombait à torrents lui fit enfin quitter la place.

René oublia d'aller à l'hôtel Meurice, et rentra chez lui pour changer de vêtements.

II

DIALOGUE VIF ET EMBROUILLÉ

L'image du charmant trio de Saint-Roch resta profondément gravée dans l'esprit de René, et le soumit bientôt à des tortures toutes nouvelles pour lui. Ces tortures se devinent. Il se demandait s'il pourrait, avec un seul cœur, suffire à trois amours, ou s'il ne devait pas, comme le berger Pâris avec les trois déesses, opter en faveur de l'un d'eux. La ques-

tion, ainsi posée, il l'examina sous toutes ses faces, et alla chercher la solution de ce problème éminemment sentimental jusque dans les replis glacés du syllogisme. Sa conclusion fut celle-ci : Comme pour n'en aimer qu'une seule il fallait en oublier deux, il résolut de les aimer toutes les trois.

René n'était ni un don Juan ni un Faublas. C'était un de ces jeunes gens comme il s'en trouve tant à Paris, qui taxent de coquettes et de légères les femmes qu'ils n'ont pu fléchir, et qui, par discrétion toujours, ne s'expliquent jamais sur leurs bonnes fortunes. Du reste, bien élevé, digne enfin d'être pris au sérieux.

Le jour même, sans plus tarder, il se mit à la recherche de ses trois inconnues.

Le cierge qu'il avait fait brûler à Saint-Roch lui avait procuré une amie dans la place. Il retourna à l'église à l'heure des vêpres, pensant peut-être retrouver les mêmes fidèles qu'à la messe. Son attente fut déçue. Il ne retrouva que la vieille femme près de son candélabre. Il lui demanda si elle ne connaissait pas les trois pénitentes qui, le matin même, avaient occupé trois chaises qu'il désigna.

La vieille femme lui donna, à cet égard, une explication qui fut sans profit pour lui. Elle lui apprit que les fidèles assistant aux offices divins apparte-

naient à deux catégories : les habitués connus de la fabrique, qui avaient leurs places dans une enceinte séparée, puis les passants qui occupaient les chaises banales placées dans les galeries, et dont on ignorait le nom.

René, se rappelant que Jésus avait dit à saint Pierre : « Il y a des places distinctes dans la maison de mon père, » se garda bien de critiquer une mesure administrative en harmonie si parfaite avec l'Ecriture sainte.

Pour terminer son entretien avec la vieille femme, et se la rendre propice pour le cas où il aurait, par la suite, besoin d'elle, il fit brûler un second cierge, au même prix que le premier ; puis il sortit de l'église plein de foi dans l'avenir.

Il se livra, pendant les jours suivants, aux recherches les plus actives, aux explorations les plus fatigantes. Il ne croisait pas une voiture sans en sonder la profondeur, il ne passait pas devant une croisée ouverte sans attendre qu'on vînt la fermer. Le but de ses recherches était d'autant plus vague, qu'il s'étendait à Paris tout entier ; car si l'usage parque les comtesses dans le faubourg Saint-Germain, et les lorettes dans le quartier Breda, ce principe n'a rien d'absolu, et l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses* est là pour consacrer de nombreuses exceptions. Quant à des grisettes, il y en a partout. Elles dis-

putent aux hirondelles les combles de tous les quartiers.

Aussi, pénétré de cette vérité, marchait-il devant lui au hasard, sans but et sans direction, comme un navigateur privé d'étoiles et de boussole, concevant les idées les plus bizarres, se berçant des plus folles espérances, entrant fièrement dans un hôtel en rêvant à une grisette, ou frappant à un sixième en demandant une comtesse ; visitant avec soin les spectacles, les guinguettes, les bals publics, les restaurants à la mode, les établissements de bain, les bureaux d'omnibus, les embarcadères de chemin de fer, enfin marchant, marchant toujours comme le Juif errant, et succombant le soir de fatigue et d'impatience.

Ce manége dura plusieurs jours. Il serait bien retourné à Saint-Roch, mais il jugea que des femmes qui n'assistaient pas à vêpres le dimanche ne devaient pas aller à la messe dans la semaine.

Le samedi fut pour lui un jour de fête : d'abord parce que c'était la veille du dimanche, et qu'il comptait retrouver à l'église celles qu'un malin génie semblait soustraire à ses recherches, et puis parce que le soir même il y avait bal à l'Opéra, et que l'une d'elles, si ce n'est toutes les trois, devaient, selon ses prévisions, venir à ce bal. René avait assez l'expérience du monde pour apprécier d'avance combien il

serait avantageux pour lui de rencontrer ses trois inconnues au bal masqué, ce terrain si glissant pour la femme. Il pensait, avec raison, que dans nos mœurs le masque n'est qu'un piége tendu par le plaisir à la vertu, qui oblige toute femme jolie à ressaisir avec son cœur le tribut d'hommages dû à ses attraits cachés, et dont elle ne fait jamais remise.

Si donc le hasard les amenait à l'Opéra, au lieu de fuir à son approche, comme elles n'eussent pas manqué de le faire dans la rue, elles devaient infailliblement venir à sa rencontre, et user à son profit du droit superbe conquis en entrant.

Le bal, ce soir-là, était resplendissant. Strauss avait déchaîné sa musique infernale, et avec son bâton, qu'on aurait pris pour le trident de Neptune, réglait le flux et le reflux de la mer orageuse qui bouillonnait à ses pieds, menaçant de le porter en triomphe. La poussière que les trépignements des danseurs soulevaient en nuage jetait sur la lumière des lustres une sorte d'obscurité qui déroutait les yeux. Les assistants pratiquaient entre eux la fraternité carnavalesque. Des pierrots placés au paradis accostaient des laitières exécutant la pastourelle. Des Turcs orientalement couchés sur les banquettes du parterre envoyaient des baisers à des dominos roses, gardés à vue dans une loge de face, et recevaient en échange du sucre de pomme et des pistaches au cho-

colat. Une bergère des Alpes prodiguait son plus doux sourire, son œillade la plus assassine à un garde municipal, pour obtenir la faveur de conserver sa houlette pastorale qu'on voulait reléguer au bureau des cannes et des parapluies. Entre les portes du foyer, c'était un autre spectacle : c'était là que se débitaient ces compliments musqués, ces fadaises mythologiques pillés dans le catalogue de Legouvé ou de M. de Florian. Les puissances étrangères y étaient toutes représentées, et par les protestations faites de part et d'autre l'équilibre européen paraissait plus stable que jamais. L'Angleterre et la Russie étaient aux pieds de la France, désireuses de resserrer avec elle les liens de l'entente cordiale. La France faisait encore des siennes, et étalait aux yeux de ses rivales ces manières de grand seigneur qu'elle conserva toujours.

Après une lutte assez violente, René parvint à entrer dans le foyer, domaine exclusif des dominos et des habits noirs. Il le traversa deux fois dans sa longueur, escarmouchant avec des femmes qui le connaissaient sans doute, mais incapables de piquer sa curiosité dans l'état présent de son esprit. Avec ce découragement qui s'empare si vite des amoureux, déjà René sentait s'évanouir toute l'espérance qu'il avait fondée sur l'Opéra, lorsque, près de l'horloge, qu'il regardait machinalement, il fut abordé par un

domino blanc, qui vint sans façon lui demander son bras.

— Mon beau cavalier, lui dit alors le domino, la première heure de dimanche te trouve à l'Opéra ; à la onzième, tu seras à Saint-Roch comme dimanche dernier.

René comprit tout de suite qu'il se trouvait en face d'une de ses trois pénitentes, mais en face de laquelle ? Puis, songeant combien le langage qu'il fallait tenir à l'une devait différer de celui qu'il importait de tenir à l'autre, il se mit sur ses gardes, et prit pour devise la prudence, convaincu que sa charmante interlocutrice ne tarderait pas à se trahir elle-même.

— En effet, mon enfant, j'étais à Saint-Roch dimanche dernier. On y rencontre de si jolies femmes que je me propose d'y retourner.

— Pour les attendre à la porte, les voir disparaître à droite et à gauche, et rester là immobile comme une statue.

— Tu me railles, méchante, et tu sembles oublier que je te tiens en mon pouvoir. A l'église, arrêté par la sainteté du lieu, j'ai dû m'en tenir à la contemplation ; dans la rue, les convenances ont comprimé l'élan de ma curiosité, mais ici j'ai des droits immenses, et si tu voulais fuir je courrais après toi.

— Tout cela ne m'effraye pas, et je te suppose trop

bien élevé pour vouloir, même à l'Opéra, faire quelque chose qui me contrarierait. Mais revenons au but. Il y avait à Saint-Roch trois femmes, à laquelle crois-tu parler en cet instant ?

— J'avouerai naïvement que je ne m'en doute point, et, pour me mettre à l'abri de toute fausse interprétation, j'ajouterai que je n'entends point dire par là qu'un masque et un domino suffisent pour combler toutes les différences sociales qui existent entre les trois femmes de Saint-Roch dans lesquelles j'ai parfaitement reconnu une comtesse, une lorette et une grisette. Mon explication peut être à la fois un compliment ou une impertinence. Si tu es comtesse, c'est un compliment; si tu es lorette ou grisette, c'est une impertinence. J'aurais pu, en émettant l'opinion contraire, mettre de mon côté deux chances favorables ; mais avant tout je suis franc, et je persiste à dire que la comtesse, la lorette et la grisette sont charmantes dans leur position respective, mais que la comtesse ferait une lorette insipide, la grisette une comtesse ridicule, et la lorette une grisette révoltante.

En cet instant, le domino parut éprouver une sorte de mouvement convulsif, qui lui fit serrer davantage le bras de René.

— Et s'il te fallait choisir entre ces trois femmes, à laquelle donnerais-tu la préférence ?

— Tu m'adresses là une question fort embarrassante et à laquelle je ne saurais vraiment répondre.

— Cela m'étonne, car tu m'as déjà vanté ta franchise.

C'est vrai, mais en intrigue amoureuse, c'est une qualité que je mets ordinairement de côté ; cependant avec toi, je veux bien continuer d'en faire usage. Je les aime toutes les trois également.

— Présomptueux ! tu ignores donc qu'il ne faut pas courir après trois lièvres à la fois. Ce qui est vrai à l'égard des lièvres, l'est au moins autant à l'égard des femmes. Ainsi, dimanche, quand des chevaux fougueux emportaient mes superbes rivales, pourquoi ne m'as-tu pas suivie, moi qui n'avais pour fuir que mes deux jambes que voilà? ajouta-t-elle en faisant voir ses petits pieds de satin.

— C'est vrai, ma belle, j'ai été bien maladroit et bien coupable, et voilà près de huit jours que j'expie dans des tourments affreux la sottise que j'ai faite, dit René, qui croyait, à partir de ce moment-là, parler à la grisette, car je te suppose aussi bonne que belle ; et si j'étais allé frapper à ton humble demeure, tu m'y aurais accordé une place, tandis que la grande dame ou la courtisane m'eussent fait jeter brutalement à la porte par quelque laquais insolent. Oh ! pardon...

En cet instant le domino blanc tressaillit encore :

René crut que c'était d'amour, tandis que c'était de rage. Le maladroit parlait à la comtesse.

— Il faut que je te quitte, ma mère me cherche sans doute.

Puis le domino disparut aussi brusquement qu'il était arrivé jusque-là.

— Ah ! j'étais bien sûr, se dit René, que mes petits anges viendraient à l'Opéra ; et tout à coup il fut arraché de ce soliloque par un domino rose.

— Je ne croyais pas que ceux qui font brûler des cierges foulassent jamais une terre aussi profane que le foyer de l'Opéra.

—Ah! se dit René, ma seconde pénitente. Je quitte la grisette, tâchons de découvrir avec laquelle des deux autres je me trouve aux prises.

— A la rigueur, ma belle, je pourrais, avant que de te répondre, t'adresser la même question ; mais je préfère agrandir le cercle de la conversation. L'espérance de te rencontrer ici a un peu contribué à m'y faire venir, et tu dois le comprendre, car si tu trouves le moyen d'être aussi impudique à l'Opéra que tu parais pieuse à Saint-Roch, c'est un spectacle dont je ne voudrais pas me priver.

— Ceci est passablement insolent, et je n'en attendais pas moins de ta part. Tu portes sur ta personne l'empreinte de la distinction, et tu le sais, de la distinction à l'impertinence, la différence est si peu

sensible qu'il faudrait le regard de l'aigle pour la discerner. Au surplus, rassure-toi, je serai bonne fille, et si je viens à ta rencontre, c'est moins dans le but de te tourmenter, que de savoir par moi-même si tu m'as comprise.

— Je devine ta pensée. Il y avait à Saint-Roch trois femmes également jolies, tu me cherches pour savoir laquelle je préfère.

— Eh bien! oui, je ne m'en défends pas.

— La question est délicate; vous étiez si belles toutes les trois.

— Oh! j'imagine que tu as su juger chacune selon son mérite. La beauté est un don vulgaire que Dieu prodigue à la mansarde comme au palais ; ce qui fait qu'il ne suffit pas qu'une femme soit jolie pour qu'elle soit enviable. S'il en était ainsi, nous aurions toutes la même valeur, et je n'entends pas plus accepter l'égalité du domino que la rivalité à Saint-Roch.

— Il y a du vrai dans tes paroles. Cependant, dussent mes réponses t'indisposer contre moi, je dirai qu'il en est un peu des femmes comme des médailles. Le visage pour les unes, l'effigie pour les autres, en déterminent seuls la valeur. Le reste n'est que d'un intérêt secondaire.

— Oh! les hommes! dit le domino avec rage, dès qu'on les approche, ils perdent tout leur prestige. A

Saint-Roch, sous l'empire de ma première illusion, il me semblait que j'étais la seule qui fixât ton attention. Je croyais follement que loin de redouter le voisinage de ses compagnes, la grande dame effaçant, par les rayons de sa splendeur, le faux éclat de l'une et l'obscurité de l'autre, serait jugée selon son mérite. Je me suis trompée, et j'apprends, aux dépens de mon amour-propre, que tu as su amoindrir mon mérite autant que je m'étais plu à augmenter le tien.

— Oh ! pardon, comtesse, dit René, aie pitié de moi, tu lèves le bandeau qui m'aveuglait. Je ne t'ai pas méconnue un seul instant, et crois bien que si j'avais pu suivre tes chevaux fringants, je serais allé m'installer dans ton hôtel en dépit de ton mari que je déteste, et de tes laquais que j'aurais gorgés d'or.

Le domino tressaillit de tous ses membres. René crut que c'était de joie. C'était encore de rage. Le maladroit parlait à la lorette.

Elle se dégagea de ses bras avec la souplesse d'un serpent, et se perdit dans la foule.

— La malheureuse ! se dit René, elle est subjugée, et s'en va chercher son salut dans la fuite.

Fatigué par cette seconde épreuve, aussi rude que la première, René cherchait un siége vacant pour prendre un peu de repos et méditer tranquillement

sur son double triomphe : un fauteuil le reçut à bras ouverts, et bientôt il entama un second soliloque.

— Si je rencontre ma troisième passion, mon rôle sera bien plus facile. Grâce à la marche algébrique de mes triples amours, je sors enfin de l'inconnu pour entrer dans le domaine du connu. La grisette et la comtesse ont bien pu se jouer de moi, exploiter mon embarras à leur profit, me poser des questions insidieuses pour s'en faire plus tard des armes contre moi ; mais quant à la troisième, si je la rencontre, il me suffira, pour toucher son cœur, de déchirer un peu ses rivales.

Il est probable que son esprit, naturellement actif, aurait continué fort longtemps à enfanter des raisonnements de cette force-là, si un domino bleu comme l'azur du ciel ne fût pas venu l'arracher presque aussitôt de son siége ; celui-là paraissait avoir pris plus de précautions que les autres pour rendre toute reconnaissance impossible. Ses bras étaient perdus dans des flots de satin. Un immense capuchon, retombant sur son masque, ne laissait point passer un cheveu.

— Peine inutile, se dit René.

— Eh bien ! mon beau croyant, le ciel a-t-il daigné exaucer tes vœux, et le cierge de Saint-Roch a-t-il fait entrevoir les limites de la terre promise ?

— Mon cierge fait des miracles pour l'instant, et au lieu, comme Moïse, de me faire courir après la terre promise, il fait venir la terre promise à moi, dit René en saisissant le domino par la taille.

— Oui, mais avant que d'en prendre possession, dit le domino en se dégageant, je voudrais savoir jusqu'à quel point ce compliment s'adresse à moi ; car enfin, je n'étais pas seule à Saint-Roch ; il y avait près de moi deux rivales qui ont peut-être pu me devancer. Aujourd'hui, la concurrence est telle, qu'elle se pratique même en amour.

— Plus de doute, se dit René, c'est la lorette qui se plaint des empiétements faits sur le domaine de la galanterie.

Rassure-toi, ma belle, j'ai su faire à chacune sa part.

— Mais ce n'est pas me répondre, et si tu veux dire par là que tu ne m'as accordé que le tiers de ton cœur, cela ne peut me suffire. Je suis comme le lion : il me le faut tout entier.

— Voyez-vous l'ambitieuse qui redoutait ses rivales. Mais je ne te ferai pas languir plus longtemps. Je me considérerais comme indigne de porter des manchettes si j'avais pu hésiter un seul instant entre les trois femmes de Saint-Roch. Soupirer pour une

comtesse, probablement flanquée, comme toutes les autres, d'un mari jaloux et de petits chiens insupportables. Fi donc ! Quant à la grisette, dispense-moi d'en tenir compte. La grisette est une illusion de M. Paul de Kock à laquelle je ne crois pas, qui habite les mansardes où je ne grimpe jamais, et le bois de Romainville, que je ne puis souffrir. Toi seule, ma belle Phrynée, as su me plaire. Ton cœur est désormais la place où je veux vivre, et je demande une installation prochaine.

Il est inutile d'expliquer, pourquoi cet aveu fit fuir le domino bleu, sans en demander davantage.

Se voyant seul, pour la troisième fois, René voulut sortir du foyer où la circulation était plus libre. L'aspect du bal était complétement changé. Les fleurs, fanées sur leur tige, semblaient pleurer leur fraîcheur passée. Les bougies, perdues dans la poussière, étaient bouffies comme les étoiles par un temps de brouillard. Des masques, exténués de fatigue, essayaient, mais en vain, de ranimer le vertige de la danse. Quelques dominos fanés circulaient comme des spectres dans le foyer désert, espérant trouver, avant le lever de l'aurore, ce que Diogène cherchait en plein jour. Cette agonie de la fête, où la joie rend son dernier soupir, l'orchestre sa dernière note, le danseur son dernier coup de pied, le masque sa dernière sottise, la bougie sa dernière lueur, formé

pour ainsi dire le tableau vivant de l'humanité déchue.

III

COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS

René rentra chez lui le cœur plein d'espérance, et tout à fait fier du succès qu'il croyait avoir obtenu à l'Opéra. Avoir su persuader à chacun de ces trois cœurs, jaloux et rivaux, qu'il le préférait aux deux autres et qu'il ne soupirait que pour lui, passait à ses yeux pour un coup de maître à la Bassompierre ou à la Richelieu. Le lendemain, il devait, à Saint-Roch, retrouver le fil de cette intrigue, qui lui promettait tant de bonheur. Il s'endormit sur un lit d'illusions.

Mais tandis qu'il dormait du sommeil du juste, les trois cœurs qu'il avait offensés cherchaient dans la veille la vengeance réclamée par leur mérite méconnu.

..... Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis.....

Les mêmes traits suffiront pour peindre l'indignation qui soulevait, à cette heure avancée, le cœur de la comtesse dans son hôtel, celui de la lorette dans son mobilier de palissandre, et celui de la grisette dans sa mansarde. Chacune à l'Opéra avait abordé René avide d'hommages, et l'avait quitté comblée d'humiliation.

Si René avait été maladroit en les prenant l'une pour l'autre, elles, de leur côté, n'étaient point exemptes de reproche. S'en aller furtivement à l'Opéra, ensevelies sous un masque et un domino, plaider le faux dans le but de savoir le vrai, était une de ces démarches imprudentes qui pouvaient excuser jusqu'à un certain point l'affront qui leur avait été fait. Mais tel est l'aveuglement de la femme par rapport à sa beauté, qu'elle la croit infaillible comme l'évidence. Elle voit tous les jours la splendeur du soleil effacée par les nuages, et n'admet pas qu'il existe ici-bas de voiles assez épais pour dérober à notre faible vue les éclairs de ses yeux ou le sourire de ses lèvres.

En ce monde, si la récompense ne suit pas immédiatement le bienfait, en revanche le châtiment est toujours près de la faute. Comme châtiment, le ciel avait allumé dans ces trois cœurs féminins le désir implacable de se venger. René, qui jusqu'alors aurait pu fléchir un de ces cœurs en lui sacrifiant les deux

autres, ou même les fléchir tous les trois avec un peu d'adresse, n'avait plus rien à espérer ; la partie était perdue pour lui : ces cœurs venaient de passer de l'amour à la haine. Si, par un don que le ciel nous a refusé, nous pouvions, nous autres hommes, deviner les révolutions imperceptibles qui s'opèrent dans le cœur de la femme, l'amour n'admettrait pas plus de cœur rebelle que la stratégie n'admet de citadelles imprenables.

A peine réparés des fatigues de la nuit, les trois dominos, redevenus pénitentes, occupaient à Saint-Roch les mêmes places que le dimanche précédent. Leur attitude, vis-à-vis l'une de l'autre, avait subi une légère modification. De temps en temps elles se lançaient un certain coup d'œil estimatif, qui n'était certes pas la traduction très-fidèle de celui que l'Évangile prescrit pour son prochain. Bien qu'elles ne se connussent pas et ne se fussent point rencontrées depuis le dimanche précédent, en revanche, elles avaient souvent pensé l'une à l'autre. Quant à la solidarité qui devait succéder plus tard à la cordiale envie qu'elles se vouaient pour l'instant, elles ne pouvaient la soupçonner encore.

René apparut bientôt. Le trouble qu'il ressentit en voyant pieusement agenouillées devant Dieu celles qui, quelques heures auparavant, s'étaient pendues si nonchalamment à son bras, serait impossible à dé-

crire. Si l'humilité et le recueillement qu'elles affectaient en récitant leurs prières pouvaient en imposer à la foule, pour lui, qui connaissait la noirceur de leur âme, ce n'était qu'une coupable imposture réclamant toute la colère de Dieu. Cette pensée le fit frémir pour elles. Puis, songeant qu'il était la proie que se disputaient ces amours-propres féminins, et que Dieu pourrait peut-être lui demander compte de leur salut compromis, il sentit tout à coup sa conscience mal à l'aise. Il considéra sa présence comme une profanation; alors cédant à ses scrupules, et comprenant que c'était mal à lui de venir chercher jusque dans un temple la suite d'une intrigue de bal masqué, il sortit de l'église, l'âme pleine de terreur. Il gagna le péristyle et résolut, en attendant la fin de la messe, de combiner ses batteries de façon à suivre la trace de ses trois colombes. Il reconnut, parmi les équipages stationnant dans la rue, la calèche de la comtesse et le coupé de la lorette. Quant à la troisième colombe, elle n'avait pas plus d'équipage que la semaine précédente. Il désigna les deux voitures à deux hommes qui l'attendaient, et leur confia la mission difficile d'arriver à connaître le nom et la demeure des dévotes qu'elles avaient amenées à la messe.

Bientôt il vit sortir la comtesse, puis la lorette. Il affecta de ne pas les regarder. La voiture de la com-

tesse gagna la rue de Rivoli : celle de la lorette descendit la rue Saint-Honoré.

— Allez, mes toutes belles, se dit René, et dans une heure au plus, moi qui suis là immobile, je saurai où est placé votre nid.

La grisette sortit peu de temps après. René ne la quitta point des yeux.

Nous n'entrerons pas dans le moindre détail sur la tâche qu'il s'imposait. Qui de nous n'a pas cédé une fois en sa vie au plaisir de suivre dans le dédale parisien un de ces frais visages à la tournure gracieuse qu'on rencontre parfois dans la foule comme une fleur au milieu des buissons de ronces ? Une plume poétique, dans un chapitre intitulé : « Des inconvénients de suivre une jolie femme le soir dans la rue, » a traité à fond ce sujet. Bien qu'il s'agisse dans ce chapitre des inconvénients au lieu des profits, et du Paris de Louis XI, quelque peu différent du nôtre, nous persistons néanmoins à y renvoyer.

Une heure après, René rentrait chez lui suffoqué par la joie. La grisette qu'il avait suivie s'appelait Mlle Léontine, couturière, et demeurait rue Taibout. Il était passé cinquante fois devant sa porte sans que le moindre pressentiment l'eût averti. Ses deux limiers l'attendaient.

La dame à la calèche s'appelait Mme la comtesse Pulchérie, et habitait un hôtel de la rue Saint-Domi-

nique. La dame au petit coupé habitait rue de Provence, et se nommait Mlle Angèle.

René prit une pièce d'or que ses deux limiers se partagèrent. Il leur recommanda de ne parler à personne de la façon dont ils l'avaient gagnée.

Mais ce qu'il n'apprit pas, c'est que la comtesse se servit de l'agent par lequel il l'avait fait suivre pour connaître le nom et l'adresse de lui René et de Mlle Angèle.

Il les connaissait donc, ces trois Euménides, qui depuis huit jours faisaient le tourment de sa vie ! Il pouvait se venger des traits perfides qu'à l'exemple des Parthes elles lui avaient décochés en fuyant à son approche, et commencer les hostilités. Mais quel fut son étonnement, lorsque se demandant quel serait celui de ces trois cœurs qu'il entamerait le premier, il ne put pas se répondre. L'horizon, jusqu'alors si clair et si net, se hérissa bientôt de difficultés imprévues dont il cherchait en vain la solution ; et comme un joueur d'échecs embarrassé de ses pièces, il hésita d'abord, puis ensuite ne vit plus que confusion et désordre sur l'échiquier de ses amours.

Il faut laisser René dans sa critique situation et retourner à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, où se déployait une activité égale à sa lenteur.

La comtesse Pulchérie, avec ce tact infini qui ne manque jamais à la femme toutes les fois que son

honneur est en jeu, avait tout de suite pénétré les intentions de René, et songeait déjà à combattre un ennemi peu redoutable, mais susceptible de le devenir. A part cette précaution, dictée par la prudence, il y avait pour elle un autre but à atteindre. Deux mots suffiront pour expliquer sa conduite et la mettre à l'abri des soupçons injurieux qui pourraient planer sur elle.

A tous les charmes de sa personne, la comtesse Pulchérie ajoutait un esprit supérieur, un grand amour du plaisir et une vertu à toute épreuve. Ne donnant pas une approbation complète aux mille contradictions du monde, elle voulait tirer tout le profit possible du métier fatigant de femme vertueuse, et précisément à cause de ses principes, dont rien n'aurait pu l'affranchir, elle n'hésitait pas à s'engager dans une intrigue qui, tout en mettant les apparences contre elle, ne pouvait nullement souiller la blancheur de sa réputation. Une telle conduite s'explique parfaitement. La femme, par cela seul qu'elle est vertueuse, ne cesse pas d'être femme, c'est-à-dire friande de ces mille petits triomphes qui s'obtiennent sans exiger aucun sacrifice de l'honneur, triomphes puérils si l'on veut, mais auxquels la femme vertueuse tient autant que la femme légère, parce que chez l'une comme chez l'autre l'amour-propre est égal.

Sans avoir songé un seul instant à devenir la maîtresse de René, elle n'avait cependant reculé devant aucun de ces petits mouvements d'innocente coquetterie pour écraser ses rivales ; et précisément parce qu'elle avait échoué dans sa tentative voulait-elle se venger. Mais comprenant que les limites étroites de la vertu comprimaient par trop l'essor de son indignation et la privaient d'une partie de ses moyens, elle était bien décidée à faire alliance avec les puissances secondaires. Voilà pourquoi la comtesse avait demandé l'adresse de Mlle Angèle. L'absence de M. le comte, qui chassait pour l'instant le loup dans la Bretagne, secondait parfaitement ses vues, et lui procurait cette sorte de liberté dont une femme a si souvent besoin.

Une heure après, la comtesse Pulchérie allait voir Mlle Angèle dans son appartement de la rue de Provence.

IV

LE TRAITÉ DE LA TRIPLE ALLIANCE

La comtesse n'avait jusqu'alors rencontré nos modernes Phrynés qu'au spectacle et à la promenade,

et ne les connaissait que par le mal qu'elle en avait entendu dire par ceux-là précisément qui les ont faites ce qu'elles sont. Cela explique l'émotion qu'elle éprouvait en allant frapper à la porte de Mlle Angèle.

En entrant, elle fit passer sa carte qui énonçait ses noms et qualités, et attendit dans un boudoir qui valait presque celui de son hôtel. A la vue de toutes les jolies choses qui garnissaient ce boudoir et qui rappelaient sans doute autant de gages d'amour, elle se prit à sourire ; puis, pensant qu'à Paris on pouvait compter par centaines des endroits aussi coquets et aussi tentateurs, elle entrevit, peut-être pour la première fois, toute l'étendue du mérite des époux qui ne violent pas la foi conjugale. Sa pensée alla même plus loin. Oubliant un instant qu'elle était comtesse, pour se supposer comte, elle se vit tout à coup exposée à une de ces tentations puissantes auxquelles la nature humaine ne sait pas résister.

En lisant sur la carte : Comtesse Pulchérie, Angèle devint radieuse et tout d'abord ne put soupçonner ce qui lui valait un tel honneur. Son étonnement s'accrut encore, lorsque sa camériste lui assura que c'était réellement une comtesse qui venait lui faire visite. Après quelques attouchements aux boucles de ses cheveux et aux plis de ses jupes, elle gagna son boudoir.

En la voyant entrer, la comtesse, avec une cour-

toisie, apanage exclusif des grandes dames, s'inclina humblement, comme si elle se fût trouvée en face d'une duchesse ou d'une ambassadrice.

Angèle, de son côté, fit appel à son plus gracieux sourire.

— Mademoiselle, dit alors la comtesse, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, et si vous ajoutez à ce premier embarras l'étrangeté du motif qui m'amène, vous comprendrez tout ce qu'il y a de faux dans ma position.

— Madame, reprit Angèle, j'ignore en effet le motif qui vous amène, mais ce que je sais déjà, c'est que j'ai l'honneur de parler à une femme supérieure que son esprit place au-dessus des préjugés vulgaires. En voyant une belle comtesse comme vous chez une pauvre courtisane comme moi, cela rappelle vraiment Jésus chez le publicain.

— Je n'accepte pas ce compliment, qui n'est point mérité. Du reste, si le monde place entre nous des barrières infranchissables, nous allons prier Dieu dans le même temple, et à l'église il n'y a ni comtesse ni courtisane, mais deux femmes qui réclament la miséricorde de Dieu, dont elles ont sans doute un égal besoin.

Cet assaut de politesse, établi entre deux puissances certainement faites pour se haïr, fut réellement sincère. L'une oubliant sa noblesse, l'autre sa galanterie,

se tendirent cordialement la main. Elles touchaient à une de ces situations de la vie qui, ramenant les êtres à l'égalité primitive, inspirant au cœur les mêmes sentiments, à l'esprit les mêmes pensées, rendent pour ainsi dire la parole inutile. Déjà Angèle pénétrait l'intention de la comtesse.

— En effet, madame, reprit Angèle, ce matin, pour la seconde fois, je me suis trouvée près de vous à Saint-Roch, et, comme vous, j'ai été distraite dans mes prières par un jeune fat entré à l'église par désœuvrement.

— Un fat, c'est le mot, dit la comtesse, auquel je n'aurais pas daigné faire attention, s'il n'avait pas mis le comble à l'importunité. La première fois, il s'est contenté de me dévorer des yeux, mais ce matin, il a eu l'audace de me faire suivre.

— Il paraît qu'il professe pour moi la même admiration que pour vous, car, ce matin, il m'a fait également suivre. Je trouve ce procédé fort impertinent et fort maladroit ; si les hommages de ce jeune homme ne se fussent adressés qu'à moi, peut-être eussé-je été indulgente pour lui ; mais, puisqu'il encense plusieurs dieux à la fois, il me trouvera impitoyable. Pardon, madame la comtesse, de parler devant vous avec autant de franchise.

— J'aurais, en tout cas, reprit la comtesse souriante, été impitoyable pour lui, ce qui ne m'empêche

pas de regretter autant que vous une préférence dont je me croyais digne.

Angèle reprit après un instant de silence :

— Je suis femme, madame, et, à ce titre, permettez-moi pour un instant de me mettre en parallèle avec vous. La vertu n'a rien à faire dans la question, l'amour propre seul est en jeu, et pour l'instant nos deux amours-propres également froissés aspirent à la vengeance. Eh bien ! puisque nous avons su mettre toute rivalité de côté, formons ensemble un pacte qui nous donnera satisfaction complète.

— J'y consens, interrompit la comtesse, et c'est précisément pour cela que je suis venue vous trouver. Ce désir est si fort, si irrésistible chez moi, qu'il m'a donné le courage de fouler aux pieds les convenances de l'étiquette que j'outrage affreusement.

— Affreusement, j'en conviens, si vos rivales du faubourg Saint-Germain l'apprenaient un jour ; mais nous ferons en sorte de leur soustraire cette page de votre vie. Quant à la vengeance, j'accepte celle que vous me proposez. Permettez-moi seulement d'ajouter un mot, que je crois utile au succès de notre cause. Il vous faut encore faire un petit sacrifice d'amour-propre, devant lequel vous ne reculerez certainement pas. Près de nous, à l'église, se trouvait une grisette, rien que cela, j'en conviens, sans cachemire et sans dentelles, mais qui possède des couleurs et des yeux

qui valent certainement les nôtres. Mon avis est de prévenir cette jeune fille, que je connais par hasard ; avec un peu d'adresse, nous en ferons notre alliée. Voulez-vous que je la fasse venir, elle travaille chez ma couturière ?

— Très-volontiers, dit la comtesse, et je promets de joindre tous mes efforts aux vôtres pour lui faire accepter la complicité.

Un message partit aussitôt pour la rue Taitbout.

Angèle, avec une nonchalance vraiment digne de la rue Saint-Dominique, agita un cordon de sonnette, et dit à un petit groom verni et galonné comme un carrosse de la cour :

— Ma porte est consignée. Je n'y suis pour personne, excepté pour ma couturière que j'attends.

Puis se tournant vers la comtesse :

— De cette façon-là, aucun importun ne viendra nous déranger dans notre conciliabule.

La grisette ne tarda pas à venir.

C'était toujours la belle jeune fille aux cheveux ondulés. Elle entra sans trop se troubler. Sa profession de couturière la mettait en contact assez fréquent avec les dames de haut parage, mais dès qu'elle reconnut les deux dames de Saint-Roch, son petit amour-propre féminin semblait lui annoncer que, pour l'instant, on demandait la jolie fille et non la

couturière. Pour la première fois peut-être, elle avait la conscience de sa propre valeur.

— Approchez, mademoiselle, dit la comtesse avec bienveillance ; vous pouvez nous rendre un grand service. Nous n'avons pas hésité à vous le demander.

Léontine baissa les yeux et ne répondit pas.

Angèle, avec une rare perfidie, se chargea de lui expliquer pourquoi on l'avait appelée. Elle rappela leur présence à Saint-Roch, et enfin le curieux qui les avait observées de si près.

— Je sais, dit alors Léontine, de qui vous voulez parler. Ce monsieur est d'une ténacité vraiment inquiétante. Ce matin, il m'a suivie au sortir de la messe, et s'est permis d'adresser à mon concierge des questions compromettantes pour ma réputation.

Angèle et la comtesse se regardèrent consternées, sans doute parce que René les avait fait suivre par des butors, tandis qu'il avait fait l'honneur à la grisette de la suivre en personne. Cela forma un nouveau chef d'accusation.

— Oui, madame, reprit Léontine, ce monsieur m'a suivie ; mais il ne m'aime pas.

— Et comment le savez-vous ? dit Angèle.

— Léontine devint plus rouge ; puis, après un instant de silence, elle ajouta :

— Nous autres pauvres filles sans gardien, sans conseil, nous bravons tous les écueils de ce monde ;

je suis bien coupable, je le sais, mais enfin je veux bien avouer que je suis allée hier au bal masqué de l'Opéra. J'ai rencontré ce jeune homme qui m'avait regardée, ou plutôt qui nous avait regardées toutes les trois à l'église. Je me suis donné le plaisir de l'intriguer, et, par ses réponses, j'ai acquis la certitude qu'il ne m'aimait pas.

— Rassurez-vous, mon enfant, dit la comtesse, aller à l'Opéra, ce n'est pas un crime. J'y suis allée hier au soir, précisément dans le but d'intriguer M. René, car c'est le nom de ce jeune homme.

— Eh bien! interrompit Angèle, confidence pour confidence; j'étais aussi hier à l'Opéra, et M. René, me prenant pour vous, madame la comtesse, m'a fait une charmante déclaration pleine d'impertinence pour moi.

— N'y ajoutez pas foi, madame, dit Léontine, car M. René, à moi, m'a dit mille impertinences sur les comtesses et sur les grisettes. Aussi, je ne le croirai jamais.

— Et vous ferez très-bien, ajouta la comtesse, quoiqu'il m'ait débité de bien jolies choses sur les grisettes.

Ceci porta le dernier coup au pauvre René. Chacune fut alors édifiée sur la foi qu'il fallait ajouter à ses paroles, et sur la perfidie de ses intentions. La comtesse exploita fort habilement la situation, et bat-

tant, comme dit le proverbe, le fer tandis qu'il était chaud, parvint sans peine à soulever chez ses rivales une indignation égale à la sienne.

Puis s'adressant à la grisette :

— Vous persistez, mademoiselle Léontine, dans votre désir de vengeance ?

— Oui, madame, plus que jamais. Tromper une pauvre fille comme moi, c'est horrible, et puis M. René m'a dit que la grisette était une illusion à laquelle il ne croyait pas. Ce mot-là, je ne l'oublierai jamais.

— Eh bien ! dit alors la comtesse avec la dignité d'un président qui fait le résumé des débats, formons un pacte ensemble, que nous pouvons appeler le traité de la triple alliance, et donnons une bonne leçon à ce présomptueux séducteur. Sans rappeler ni les contradictions de son langage, ni les faussetés de ses appréciations, je me rappelle parfaitement qu'il m'a dit à l'Opéra, avec une suffisance aréopagique : « La comtesse ferait une lorette insipide, la grisette une comtesse ridicule, et la lorette une grisette révoltante. » Prouvons-lui qu'il s'est trompé, et pour cela changeons de rôle : grisette, deviens comtesse ; comtesse, deviens lorette ; et toi lorette, fais-toi grisette ; accordons-lui un rendez-vous, soyons pour lui impitoyables, cruelles comme des tigresses d'Hyr-

canie ; de cette façon nous vengeons nos amours-propres de femmes audacieusement outragées, sans nous rendre coupables, et nous apprenons à M. René qu'il ne faut pas courir après trois cœurs à la fois.

Les paroles de la comtesse furent couvertes d'applaudissements ; l'auditoire reconnut qu'elle avait parfaitement traduit sa pensée.

Séance tenante, on prépara, pour René, trois lettres indiquant, pour le lendemain, un triple rendez-vous : chez la comtesse, à onze heures ; chez la lorette, à une heure ; chez la grisette, à quatre heures.

En se retirant, la comtesse dit à la grisette :

— Je vous confie mon honneur, sachez le conserver pur et sans tache.

De son côté, Léontine disait à Angèle :

— Je vous livre ma candeur et ma modestie, ménagez-les, je vous en conjure.

— Quant à vous, madame la comtesse, dit Angèle, je remets ma vertu entre vos mains, abusez-en tant que vous voudrez.

V

UN POSTE PÉRILLEUX

Après une série innombrable de tergiversations qui avaient duré toute la journée, René était à la fin parvenu à classer par ordre d'attaque les trois cœurs dont il était épris. La comtesse devait être sa première victime. La lettre par laquelle il lui demandait un rendez-vous était prête à partir. Inutile de parler de la circonspection qu'il avait apportée à la confection de cette épître embarrassante. Il eût été chargé de répondre à un discours de la couronne, qu'il n'aurait pas pesé avec plus de soin les phrases, les mots, les points et les virgules.

Il achevait ce pénible travail, lorsque son domestique lui remit trois lettres. Si on devine d'où venaient ces trois lettres, René l'ignorait encore. Il procéda à l'ouverture de ce courrier avec d'autant plus d'empressement qu'il lui sembla reconnaître des écritures féminines.

On laisse à penser la joie qu'il ressentit après avoir

achevé sa lecture. Transporté, hors de lui, tout d'abord il se crut endormi et aux prises avec quelque beau songe qui allait s'évanouir ; mais se levant avec violence, passant ses mains sur ses yeux, il reconnut qu'il ne dormait pas, et que le bonheur qui le faisait tressaillir était bien une réalité. Dans le premier élan de son délire, il attribua cet étourdissant succès à l'adresse par lui déployée à l'Opéra. Il reprit ses trois lettres et les couvrit de baisers, en songeant aux jolies petites mains tremblantes qui avaient couru à la place où il posait ses lèvres. Bientôt, il les sut par cœur, et les réduisant, pour ainsi dire, à leur plus simple expression, il s'aperçut que la comtesse demandait un entretien, la lorette une explication, la grisette une justification. Il fit plus, il rapprocha ces trois mots, espérant, par cette confrontation, saisir la pensée intime qui avait dicté ce langage, et apprécier dès à présent le profit qu'il fallait en attendre.

Malheureusement, il ne sut point pénétrer ce mystère, et ces trois rendez-vous si galamment offerts, précisément par celles auxquelles il se disposait à les demander humblement, égarèrent son esprit dans le champ des conjectures. Il s'arrêta à cette idée, que le hasard qui s'était plu à grouper ces trois femmes à Saint-Roch, pour les offrir en même temps à ses yeux, pouvait bien avoir fait naître simultanément en elles la fantaisie de lui écrire. La poste aux lettres avait recueilli

ces pensées écloses çà et là, et les lui adressait par l'organe d'un facteur. C'est ainsi qu'il ne soupçonna pas un seul instant qu'elles émanassent de la même source. Ce qu'il ne put comprendre, c'est comment ses trois cruelles étaient parvenues à connaître son adresse.

Bien d'autres à sa place eussent partagé son aveuglement. Un des plus beaux priviléges de la femme est de nous tromper toutes les fois qu'elle le veut. Un couplet trivial, connu de tout le monde, et presque digne de Molière, donne à cette vérité l'évidence de l'axiome. C'est peut-être le seul principe ici-bas qui soit sans exception.

Le lendemain, à onze heures, René se présentait à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et demandait la comtesse Pulchérie. Tout lui fit présumer qu'il était attendu, car aussitôt un domestique le fit entrer dans un boudoir où se trouvait la comtesse.

Malgré la recommandation qu'il s'était faite, et le courage dont il avait fait provision, il éprouvait un certain embarras en songeant à la scène qui allait se passer.

La comtesse, au moment où il fut introduit, était assise près d'une petite table, et griffonnait nonchalamment sur une feuille de papier.

Quel fut son étonnement, lorsque, jetant les yeux sur elle, il reconnut la grisette de la rue Taitbout,

qui avait, en effet, échangé sa robe d'indienne contre du satin, mais qui avait conservé ses belles joues roses et ses cheveux ondulés et blonds. Du reste, rien de plus frais, de plus joli, de plus charmant que cette comtesse improvisée. Son maintien était si fier, sa pose si majestueuse, ses mouvements si libres et si gracieux, que l'esprit se refusait à voir là une usurpation.

René, interdit et immobile, laissa inachevés révérences et compliments.

Tout à coup, par un de ces caprices inexplicables de l'esprit qui nous font aveugles ou clairvoyants, lui qui, jusque-là, avait été aveugle, sortit enfin de son erreur. Un éclair traversa son esprit, et sa pensée, rapide comme la foudre, déchirant le voile obscur qui l'enveloppait, pénétra bientôt jusque dans les moindres replis du complot tramé contre lui. La substitution de la grisette à la comtesse fut la clef de l'énigme. Il comprit qu'on l'attirait dans un piége, mais que, par un retour subit sur lui-même, il n'était pas impossible de déjouer l'embûche de ses adversaires. Il fallait, pour cela, trouver le moyen de fléchir celle qu'il trouvait sur la brèche.

— Qu'avez-vous, dit la comtesse, qui feignait de ne pas voir de son trouble. Votre contenance est tellement extraordinaire, qu'on croirait vraiment que je vous fais peur.

— Oh ! ce n'est pas ce sentiment-là que j'éprouve, mais un autre bien plus étrange.

— Expliquez-vous.

— Cela me paraît si difficile, que tout d'abord il me faut vous demander pardon du singulier langage que je vais tenir. Pour l'instant, j'éprouve comme une sorte d'hallucination qui me fait douter même de l'évidence. Je suis près d'une femme qui se fait appeler la comtesse Pulchérie, mais que moi je nomme tout autrement.

— J'excuse votre erreur, et je vous demande la permission de ne la point partager, répondit la comtesse avec assez d'assurance. Puis, continua-t-elle, je vous ai prié de venir expliquer votre étrange conduite.

— Parlez, madame, je suis prêt à répondre à toutes les questions que vous me ferez l'honneur de m'adresser ; je promets de le faire avec toute la sincérité que vous êtes en droit d'exiger. Ce désir est même si grand chez moi, que je vous propose d'aborder tout de suite les points qu'il s'agit d'éclaircir. Nous avons des torts respectifs.

— Je connais les vôtres, mais j'ignore absolument les miens, interrompit la comtesse.

— Voulez-vous me permettre de les rappeler ?

— Je fais plus que de le permettre, je l'exige.

— Eh bien ! soit. Par votre lettre que j'ai là, vous

me demandez de m'expliquer sur l'assiduité que je mets à m'occuper de votre personne. Je reconnais, en effet, être allé hier à Saint-Roch, dans l'espérance de vous y rencontrer. Je reconnais encore vous avoir fait suivre. Voilà, j'imagine, mes seuls torts. Je passe aux vôtres. A mon tour, je vous demanderai pourquoi à l'Opéra vous êtes venue à ma rencontre me torturer l'esprit et me forcer de dire des choses que je ne pensais pas.

— C'est vrai, au bal je suis allée volontairement à vous, mais j'usais par là d'un droit vulgaire, et qui ne vous autorisait pas à venir le lendemain à l'église compromettre mon salut.

— J'usais par là d'un droit de représailles, et je voulais aussi vous faire expier, plus tard, dans l'autre monde, tout ce que vous m'avez fait souffrir dans celui-ci.

— Mais dans quel but, après tout, m'avez-vous fait suivre ? dit la comtesse avec impatience, et comme une femme qui se sent battue.

— Ce but, vous le devinez. J'ajouterai que je n'appartiens pas à la police. Du reste, vous m'avez fait également suivre, puisque vous connaissez mon adresse.

— J'en conviens; mais moi, en vous faisant suivre, j'avais un but légitime ; au besoin, je pourrais vous le dire.

— Ne me le dites pas, madame, reprit René tendrement, car s'il différait du mien, je serais le plus malheureux des hommes.

La comtesse baissa les yeux et ne répondit pas. Ce silence fut éloquent. L'assurance qu'elle avait eue jusqu'alors sembla l'abandonner. René, au contraire, était plus calme ; alors jugeant le moment favorable à l'apparition de la vérité, il lui dit avec feu :

— A la fin il tombe, ce bandeau qui m'aveuglait. Pardon de l'avoir conservé si longtemps. Grisette à Saint-Roch, comtesse ici, je ne sais quoi à l'Opéra, mais charmante partout, écoutez-moi, je vous en conjure! Vous êtes liée par quelque pacte perfide avec deux autres femmes, qui pour l'instant se servent de vous comme d'un instrument de vengeance. Redoutant la puissance de vos charmes, elles ont fait alliance avec vous, croyant échapper par là à l'affront qui les attend. Je conçois une pareille tactique, car votre figure n'est certes pas faite pour les rassurer, et je ne puis vraiment imaginer rien de plus ingrat pour elles que l'espérance d'en pouvoir médire. Rappelez-vous ce regard d'envie qu'elles jetaient sur vous à l'église. Comme elles ont dû souffrir lorsque vous examinant pour chercher des défauts que vous n'avez pas, elles ont rencontré les mille perfections que Dieu s'est plu à vous donner! C'est alors que, redoutant une rivale si puissante, et pour en

finir avec celle qui les humiliait, elles l'ont attirée dans un piége, attifée d'un costume de comtesse qui vous va à ravir, le tout dans le fol espoir que l'éclat de cet hôtel et le poids d'un diadème que vous n'avez jamais porté vous perdraient à mes yeux. Mais, vaines espérances, il me suffit d'un coup d'œil pour découvrir ce grossier artifice et reconnaître la jeune fille sous les haillons de la comtesse.

Ces paroles foudroyèrent Léontine, et à partir de cet instant elle ne se sentit plus la force de soutenir qu'elle fût comtesse. Elle se débattit sur son fauteuil comme pour se débarrasser des atours mensongers de sa toilette; son embarras la rendait encore plus charmante, et puis, grâce aux paroles de René, elle ne professait plus la même opinion à l'égard de ses alliées. Ce qui, jusqu'alors, avait passé à ses yeux pour la sincérité, n'était plus, de leur part, qu'une indigne perfidie.

— J'ai pu, reprit René, commettre à l'Opéra certaines maladresses qui me valent, sans doute, la mystification qu'on espérait m'infliger; pardonnez-moi, je vous prie, une faute que tout autre eût commise à ma place, et rappelez-vous qu'hier, au sortir de la messe, je vous ai suivie en personne. N'est-ce pas là une preuve irrécusable de la préférence que je vous ai toujours accordée, ajouta-t-il en jetant sur Léontine le plus passionné des regards.

Elle détourna la tête comme pour cacher son embarras.

— Pourquoi ne pas me regarder en face?

— Je ne le puis, reprit-elle. Ce que veut dire votre regard, je le devine, et si je ne vous regarde pas, c'est dans la crainte que le mien ne vous en dise autant.

En achevant ces mots, elle rougit.

Sa position, en effet, était critique. A part l'émotion de voir René si près d'elle, sa conscience protestait contre cette flagrante violation du traité de la triple alliance. Que diraient ses rivales? Fort heureusement, elle entrevoyait déjà dans René un puissant auxiliaire qui saurait au besoin la défendre. Ce qu'elle aurait voulu par-dessus tout, c'eût été d'être hors de l'hôtel, quoique par un sentiment de défiance inhérent à l'amour, elle n'avait pas encore une entière foi dans les protestations de René. Elle s'imaginait que, redevenue grisette et rentrée dans sa mansarde, il ne lui adresserait plus les douces paroles d'amour qu'elle venait d'entendre, et qu'à sa tendresse succéderaient peut-être la froideur et l'indifférence. Et puis, dans cette même journée, René n'avait-il pas un rendez-vous avec la comtesse, puis avec la lorette, et n'irait-il pas formuler à leurs pieds les mêmes serments? Toutes ces idées, se choquant

à la fois dans cette jeune tête, la faisaient mourir d'impatience.

René s'approcha d'elle et la supplia de lui raconter, de la façon la plus circonstanciée, son alliance avec ses deux rivales; puis comme pour l'engager à la franchise, il mit sous ses yeux les trois lettres qu'il avait reçues.

Léontine se dispensa de les lire, et lui raconta tout ce qui avait été médité contre lui.

— Et pourquoi, dit René avez-vous accepté la complicité?

— Dispensez-moi de répondre à cette question.

— Je serais désolé de vous contrarier; cependant je voudrais bien le savoir. Mon insistance sur ce point ne saurait vous déplaire, puisqu'elle a pour but de connaître comment une idée perfide a pu naître dans votre esprit.

— Vous le voulez absolument. Eh bien! j'ai voulu me venger, parce qu'à l'Opéra vous m'aviez dit que la grisette était une illusion.

— C'était à vous que je parlais! Oh! pardon! pardon! m'en voulez-vous encore?

— Non, plus du tout, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous n'irez pas aux deux autres rendez-vous. Ce n'est pas, je pense, être trop exigeante, car si vous alliez trouver une lorette et une grisette

aussi faibles que moi, comment feriez-vous pour me rester fidèle ?

Léontine était ravissante en exprimant cette pensée. Il y avait tant d'éclat dans ses yeux, de si vives couleurs sur ses joues, un sourire si pur sur ses lèvres, qu'il eût été impossible de songer à l'infidélité.

Son objection était sérieuse. René crut un instant ne pas pouvoir y répondre ; cependant il tenta de lui persuader qu'il importait à son honneur d'aller à ces rendez-vous.

— Après votre amour, dit-il, la chose la plus précieuse pour moi c'est la vengeance. C'est assez vous dire que je m'arrangerai de façon à laisser vertueuses celles qui m'attendent. Je pouvais choisir entre un hôtel somptueux, un boudoir tentateur et une modeste mansarde. Mon choix est fait, et rien au monde ne saurait le changer, ajouta-t-il en serrant la main de Léontine.

Ce contact la fit frémir ; cette fois ce fut réellement d'amour.

Après un instant de silence, elle leva ses grands yeux bleus sur René, et lui dit à voix basse et résignée :

— Allez ! je crois en vous comme en Dieu.

VI

UNE COMTESSE PRISE AU PIÉGE

René, sortant de l'hôtel, consulta sa montre; elle marquait une heure moins un quart, c'est-à-dire qu'il lui restait à peine le temps de franchir la distance qui le séparait de la rue de Provence. Les événements se succédaient pour lui avec tant de rapidité, que sa pensée ne pouvait les suivre. Il frémissait en songeant qu'il fallait qu'il trouvât encore en lui la force d'assister, dans cette même journée, à deux rendez-vous qui promettaient d'être, sinon tendres, du moins fort orageux. Au milieu de l'anarchie de ses passions, il sentait son amour naissant pour Léontine se dresser en dictateur et décréter la proscription des affections rivales qui, depuis dix jours, se disputaient l'empire de son cœur. Malgré tous ses efforts pour combiner, chemin faisant, la tournure qu'il donnerait à son entretien avec la comtesse qui l'attendait sous l'enveloppe d'une lorette, il atteignit la rue de Provence sans s'être arrêté à aucun système.

Il ne voulut pas reculer, semblable en cela à certains grands orateurs, qui tirent toutes leurs inspirations du marbre de la tribune.

La comtesse l'attendait de pied ferme.

Si Léontine avait éprouvé un certain plaisir à jouer accidentellement le rôle de comtesse, la comtesse, de son côté, n'en éprouvait pas un moins grand à profiter d'une occasion qui lui permettait, sans le moindre sacrifice, de donner à tous les charmes de sa personne ce degré de puissance et de tentation que ne comporte pas le programme de la femme vertueuse. Se sentir un instant affranchie des lois tyranniques de la pudeur, qui a décidé arbitrairement la portion d'épaule qu'une femme peut montrer sans rougir, dépasser un peu ses mesquines limites, et accorder les hommages du jour à quelque signe délicieux qui vaut mieux qu'un diamant, mais enfoui jusque-là sous un odieux fichu ; au lieu d'une sévère bottine, chausser son pied d'une merveilleuse pantoufle orientale, brodée dans le harem par le caprice d'une femme esclave ; remplacer le vulgaire bandeau par de soyeux repentirs à la Charlotte Corday, combiner capricieusement les charmes de la toilette avec ceux du négligé, en un mot se faire belle pour un autre que son mari, quelle est la femme du monde qui n'a pas, une fois en sa vie, envié cet innocent plaisir ?

Soyez franche, belle dame, et convenez que plus d'une fois vous en avez voulu à la lorette splendide qui a comme vous des diamants et des cachemires, des tapis et des chevaux fringants, des loges à l'Opéra et des laquais brodés, et qui fait votre salon désert quand il lui plaît de convier ceux qui l'animent à une de ces folles nuits de vin, de jeu et de gais propos. Soyez franche, je vous en conjure. On ne déroge point par la pensée, et l'aveu que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, porte avec lui pardon de la faute.

Ces considérations avaient fortement influé à décider la comtesse Pulchérie à revêtir le costume périlleux de la lorette. Éblouir René et ne lui rien accorder, telle avait été son intention.

Impossible à une femme de se faire plus séduisante.

Sa toilette était cependant d'une extrême simplicité. Elle portait une sorte de peignoir blanc, qui laissait à découvert ses bras de marbre. Ses cheveux tombaient en cascades sur ses joues. Ses petits pieds, chaussés de pantoufles jaunes, s'agitaient sur un carreau de cachemire, comme pour réclamer la part d'hommages à laquelle ils avaient droit. Elle n'avait rien ménagé pour rendre l'illusion complète. Elle humectait de ses lèvres roses un cigare presque aussi noir que ses cheveux, qui l'obligeait de passer à

tout instant sur sa bouche un mouchoir bariolé de broderies autant qu'une rosace de cathédrale. A la voir renversée sur son fauteuil, elle rappelait l'attitude gracieuse et paresseuse de la chatte. Il semblait qu'elle voulût se venger par ce moment d'impudeur de l'austère contrainte de toute sa vie.

René s'approcha d'elle sans paraître trop remarquer les perfections étalées sous ses yeux. L'amour pur et suave de Léontine le rendait indifférent pour tout ce qui n'était pas elle ; aussi aborda-t-il cette sirène avec une froideur qui rappelait celle du philosophe grec devant Laïs.

La comtesse, qui avait compté sur un éblouissement, ne s'expliqua point cette indifférence. Elle se l'expliqua encore bien moins quand elle entendit le langage de René.

— Vraiment, madame, lui dit-il, vous êtes aussi bonne que belle, et jusqu'à présent du moins, je n'ai pas mérité la faveur que vous m'accordez pour l'instant.

— Mais de quelle faveur voulez-vous parler ?

— Dispensez-moi de répondre. Quelle serait le mortel qui n'envierait pas mon sort ? Je quitte mes amis ; il n'a été question que de vous. Par discrétion, je n'ai pas dit en me retirant que je venais me prosterner à vos pieds. Mais si l'un d'eux allait passer par la rue de Provence, et reconnaître ma voiture,

qui stationne à la porte, jugez vous-même quel serait son dépit, en songeant que, tandis qu'il est là dans la rue sale et froide, je suis, moi, dans un délicieux tête-à-tête avec une charmante et adorable femme, que je tiens en mon pouvoir, et qui, à la fin, se décide à m'accorder le juste dédommagement réclamé par les persécutions de mille sortes qu'il lui a plu de me faire endurer. Pardonnez, Angèle, au trouble qui m'agite, et accordez-moi un baiser, rien qu'un baiser, ajouta-t-il en se rapprochant si près d'elle, qu'il put compter les battements de son cœur.

La comtesse, qui ne s'attendait pas à une demande aussi brusque, parut fort embarrassée et perdit bientôt toute son assurance. En effet, comment résister aux instances d'un amant aussi passionné? Invoquer les convenances, la pudeur, la vertu? Mais n'était-elle pas dans le boudoir d'une lorette, c'est-à-dire dans un lieu où toutes ces belles raisons n'ont aucune valeur? Et puis, se retrancher derrière un tel rempart, n'était-ce pas donner le droit à son adversaire de devenir plus pressant? Une autre pensée la faisait encore frémir. René jouait son rôle avec tant de naturel, qu'elle ne pouvait vraiment distinguer si son erreur était réelle ou feinte.

A tout hasard, elle se leva et se mit à circuler. René la suivit, et, s'approchant d'elle, il lui fit bientôt une ceinture avec son bras.

Révoltée par cette seconde tentative, elle se dégagea brusquement, et lui dit d'un air courroucé :

— Je vous supposais bien élevé, monsieur, et je ne pensais pas voir tomber sitôt le prestige que je m'étais plu à vous accorder. Vous êtes ici à peine depuis cinq minutes, et vous avez déjà trouvé le moyen de dépasser les bornes de toutes les convenances.

— Non, madame, reprit René, et la façon plus que libre dont j'ai agi envers vous n'est, de ma part, qu'une ruse à l'aide de laquelle je savais bien remettre à sa place une femme qui s'est plu à changer un instant sa bonne renommée contre une ceinture dorée.

La comtesse, interdite, jeta sur René un regard suppliant.

— J'aurais pu, continua René, mieux exploiter la situation, prolonger l'erreur, faire pécher la comtesse sous le couvert de la lorette, ravir certains larcins qu'il aurait été fort difficile de refuser; je pouvais tout cela, je ne l'ai pas voulu. A présent, madame doutez-vous encore de mon savoir-vivre?

— Oh non! je suis battue, j'en conviens, et je me suis prise au piége que je vous avais tendu.

— Par votre faute, madame, et il me suffira de peu de mots pour le prouver. Le stratagème des trois rendez-vous était passablement machiavélique, convenez-en; il pouvait me perdre de ridicule, si vous

aviez mieux su combiner vos batteries? Ainsi, au lieu de me mettre d'abord aux prises avec une candide grisette, sans malice et sans perfidie, il fallait me décocher une adversaire plus redoutable. Qu'est-il arrivé? c'est que ce matin, dans votre hôtel, seul avec Mlle Léontine, je suis parvenu sans beaucoup de peine à subjuguer sa raison et à la détacher de votre cause. Par elle, j'ai appris jusqu'au dernier mot de ce conciliabule où vous aviez préparé la mystification qui devait vous venger toutes les trois de mon erreur à l'Opéra. Mais si, au lieu de Mlle Léontine, j'avais d'abord rencontré Mlle Angèle la vraie, mon triomphe eût été plus difficile.

— Allons, je le vois, dit la comtesse, Léontine a manqué d'assurance; elle a mal joué son rôle.

— Ah! comtesse, soyez indulgente! Un début est chose fort difficile; vous-même, à l'instant, est-ce que le rôle de lorette, que vous jouez également pour la première fois, ne vous paraissait pas fort embarrassant dans le tête-à-tête?

La comtesse ne put rétorquer cet argument.

— Du reste, madame, Léontine n'a pas à se plaindre. C'est à elle qu'on a fait la plus belle part. Le rôle qu'elle a joué aujourd'hui flattera toujours son amour-propre. Quant au vôtre, qu'à votre plus grande gloire vous avez joué avec une maladresse que je suis prêt à constater, nous ferons tout ce qu'il fau-

dra pour en effacer la trace ; vous l'oublierez, et tout sera dit.

— De quelles traces parlez-vous? dit la comtesse étonnée.

— Elles sont nombreuses. D'abord votre première visite à Mlle Angèle, les confidences que vous lui avez faites, la lettre que vous m'avez écrite. Savez-vous bien que tous ces faits-là, groupés avec un peu d'art suffiraient, et que de reste, pour perdre la réputation d'une femme, ou tout au moins pour la faire soupçonner ?

— Le jugement du monde m'importe fort peu, dit la comtesse. Je ne reconnais qu'un seul tribunal, ma conscience ; et ma conscience dira que la comtesse Pulchérie a peut-être été légère, mais qu'elle n'a pas été coupable. La vertu, à mon avis, ne sert qu'à braver fièrement les apparences. Quant aux soupçons, je les dédaigne. Je ne suis pas si chatouilleuse que la femme de César.

La comtesse semblait avoir retrouvé toute sa dignité. Sous les oripeaux de la courtisane, on voyait reparaître la grande dame, avec son front majestueux qui n'avait pas à rougir. René le sentit si bien, qu'il ajouta presque aussitôt :

— Il me reste, madame, à vous demander pardon de mes premières paroles. Elles s'adressaient, vous n'en doutez plus, à ce boudoir et à votre costume,

nullement à votre personne. A votre exemple, j'avais mis un instant de côté le respect dont je suis pénétré pour vous, afin d'échapper sans ridicule au piége que vous m'aviez tendu. Ce qui s'est passé entre nous, je l'oublie, je vous en donne ma parole d'honneur. Voici la lettre que vous m'avez écrite; elle n'est pas sortie de mes mains, et je l'anéantis devant vous. Je ne suis jamais allé à votre hôtel, vous n'êtes jamais venue ici, et si plus tard on mettait tout cela en doute, comptez sur moi pour convaincre ceux qui voudraient penser le contraire. Puis, quand vous songerez au curieux de Saint-Roch, pardonnez-lui sa maladresse.

— Je ferai mieux que cela, dit la comtesse, je n'oublierai jamais sa loyauté.

Le lendemain, la comtesse Pulchérie partait pour la Bretagne, chasser le loup avec son mari.

VII

UN QUART D'HEURE TROP TARD

En quittant la marquise, René, sans songer à son troisième rendez-vous, rentra chez lui pour se plon-

ger dans les profondeurs de la méditation. Depuis le matin, il s'était opéré en lui une de ces révolutions morales plus que suffisantes pour épuiser les forces humaines et rendre ce besoin nécessaire. Les trois femmes qui lui tournaient la tête se trouvaient réduites à une seule, Léontine! Les charmes nouveaux qu'il avait découverts en elle ne lui permettaient plus l'hésitation.

La marquise était disparue pour toujours. Quant à Angèle, en n'allant pas la trouver, il pouvait faire valoir cette façon d'agir auprès de Léontine comme un sacrifice certainement digne de le rehausser à ses yeux. Il résolut donc de ne pas sortir.

René trouvait son choix plein de poésie et se faisait à lui-même force compliments; mais attendre jusqu'au lendemain pour revoir Léontine, c'était là une rigueur qu'il ne pardonnait pas au ciel. La crainte de rencontrer Angèle dans la mansarde de la rue Taitbout fut seule capable de comprimer l'élan de sa fougueuse impatience.

En effet, pendant ce temps-là, Angèle était en possession de la mansarde, et attendait qu'il plût à René de venir lui peindre sa flamme. Si elle eut la douleur de l'attendre et de ne le point voir venir, elle puisa là une bonne leçon qu'elle, promit de ne point oublier. Cet échange momentané de ses robes de brocard contre de l'indienne, de ces étagères encom-

brées de colifichets du luxe, contre le mobilier plus que modeste de Léontine, lui donnèrent fort à penser. Oubliant un instant qu'elle était à cette place par une abdication volontaire, et supposant, au contraire, que le destin avait été assez perfide envers elle pour la réduire à cet état obscur et misérable, elle composa bientôt dans sa tête un admirable chapitre sur la fragilité des choses humaines. Cette impression fut si forte, qu'elle attendit René deux grandes heures sans formuler le moindre murmure. L'atmosphère de la mansarde, l'humble costume de la grisette eurent la puissance de la maintenir dans la modération. Ce ne fut qu'à son retour chez elle que sa nature violente reprenant superbement le dessus, la fit éclater en imprécations contre lui. Après avoir bien réfléchi, elle écrivit l'épître suivante, qui devait être son dernier rapport avec lui :

« Monsieur,

» Vous êtes un impertinent. Je n'ai pas besoin d'en » dire davantage pour me faire comprendre.

» Je pars pour l'Italie avec un Anglais qui veut faire » un voyage sentimental. Vous ne me reverrez plus. »

Cette lecture, comme on le pense bien, au lieu

d'irriter René, vint au contraire augmenter sa joie. Décidé qu'il était à aimer Léontine sans partage, son plus vif désir était de se débarrasser d'Angèle, ce qu'il avait considéré comme une difficulté sérieuse; mais cette lettre dissipait toutes ses craintes, et à partir de cet instant, rien ne s'opposait plus à ce qu'il s'occupât exclusivement de Léontine.

Pour comprendre le calme et la béatitude de son âme, il faut se rappeler que, depuis la première rencontre à Saint-Roch, René avait été successivement la proie de l'incertitude, du mystère et de l'irrésolution; que ses nuits et ses jours s'étaient écoulés dans l'attente et la recherche. Il touchait donc à un moment de transition délicieuse, qui lui permettait de donner un libre essor à toute sa joie. Il y avait là, certes, plus de bonheur qu'il n'en faut pour rendre fou un tête quelque peu jeune et exaltée.

A l'heure convenue, René arrivait fièrement, pour la première fois, dans la mansarde de la rue Taitbout.

Léontine l'y attendait. Elle avait su, à force de soins, donner à sa modeste demeure un aspect de coquetterie qu'une amoureuse a seule le talent de trouver quand il s'agit de recevoir celui qu'elle aime. L'unique pièce qui composait son appartement tenait à la fois du boudoir, du salon, de la chambre à coucher et de la cuisine; mais il y avait tant d'har-

monie dans ce désordre, tant de variétés dans les mille objets entassés dans si peu d'espace, que ce spectacle n'avait rien de choquant. Une tête de Christ en plâtre formait le principal ornement de la cheminée. Ce Christ paraissait l'objet d'un culte fervent et empressé. Il était attifé de rubans de toutes nuances, et à la couronne d'épines de ses sacrificateurs, Léontine avait substitué une guirlande de pâquerettes blanches cueillies par elle dans une de ses excursions. De chaque côté, se trouvaient des vases de porcelaine surchargés de fleurs. Sur une table assez longue, des morceaux d'étoffes de soie amoncelés attendaient pour devenir robes qu'il plût aux jolis doigts de Léontine de prendre son aiguille et ses ciseaux. La fenêtre ouverte laissait entrer un beau rayon de soleil, qui, après s'être un instant perdu sur la cime de quelques rosiers fleuris placés sur le toit, venait tomber sur l'âtre de la cheminée où flamboyaient avec gaieté quelques petits morceaux de bois.

Léontine, sans pitié pour les belles couleurs répandues sur ses joues, était placée près de la fenêtre, et recevait en face les baisers brûlants du soleil.

En voyant apparaître René, son émotion fut telle, qu'elle resta clouée sur sa chaise, sans pouvoir faire un pas pour aller à sa rencontre. Il se passait en elle quelque chose d'indéfinissable qui tenait à la fois du

songe et de l'extase. Ne touchait-elle pas, en effet, au paroxysme du triomphe? Tout ce que René lui avait dit à l'hôtel était donc sincère, il l'aimait plus que ses rivales, puisqu'il venait se prosterner à ses pieds!

La foi entière qu'elle pouvait désormais placer en lui la rendait encore plus belle; son regard surtout gagnait à cette conviction. Des yeux qui croient sont plus beaux que des yeux qui doutent.

Quant à René, le trouble qui l'agitait n'était pas moins grand. En réalité, il était dans une mansarde, près d'une pauvre grisette; mais, grâce aux transports de son âme et au délire de ses sens, il touchait au comble du ravissement, et succombait de plaisir à la vue de ce spectacle qui offrait à la fois à ses yeux les trois plus belles choses de la création : une jeune fille, du soleil et des roses!

Léontine se tenait immobile et silencieuse. René, de son côté, ne savait comment commencer l'entretien; mais le voisinage de la grisette avait tant de charme pour lui, qu'il ne faisait aucun effort pour sortir de cet état.

Enhardie par le maintien respectueux et tendre de celui qu'elle avait laissé pénétrer jusqu'à elle, Léontine lui dit à la fin à voix basse :

— Je ne suis plus brillante comme hier à l'hôtel de la rue Saint-Dominique; il n'y a plus de comtesse

devant vous, mais une pauvre fille à laquelle l'amour que vous lui jurez fera perdre la tête. Vous m'aimez donc réellement ?

Pour toute réponse, René serra davantage la petite main dont il s'était emparé.

— Je vous crois, reprit-elle, à présent que vous êtes là ; mais hier, quand vous m'avez quittée pour aller à deux autres rendez-vous, j'ai pleuré. Il me semblait que les deux femmes qui vous attendaient parviendraient à me perdre dans votre esprit.

— Je ne suis allé qu'à un seul de ces rendez-vous.

— Vraiment ! dit Léontine étonnée et souriante.

— Je suis allé trouver la comtesse, rue de Provence, mais je me suis dispensé de venir ici.

— De sorte que vous pénétrez dans mon réduit pour la première fois ? dit Léontine en baissant les yeux.

— Pour la première fois.

— Ah ! c'est bien de n'y être pas venu. Je vois que vous m'aimez sincèrement, et si je pouvais obtenir la preuve que vous ne reverrez jamais ni la comtesse ni Mlle Angèle, oh ! alors, je serais trop heureuse ; car, voyez-vous, elles me font peur ; avec elles, je le sens, la lutte est impossible.

— Vos rivales ont quitté Paris, reprit René, et je ne courrai pas après elles. Ensuite, pour vous ras-

surer, rétablissons les choses telles qu'elles se sont passées. La comtesse et Mlle Angèle étaient fort avides de se voir rendre les hommages que je vous adresse; mais quant à moi, je n'ai jamais songé qu'à vous seule. Quant à leur luxe que vous redoutez et à votre simplicité contre laquelle vous murmurez sans cesse, je ne tiens aucun compte de ces différences, et je vous trouve plus belle là, près de votre fenêtre, avec votre robe de toile, que la comtesse dans son hôtel, avec ses plus brillantes parures.

Léontine écoutait René avec une attention toute particulière; et comme si ses dernières paroles eussent dissipé toutes ses craintes, elle cessa de le questionner.

Un tête-à-tête au sixième étage avec une jeune fille d'une extrême beauté, voilà des motifs plus que suffisants pour que l'esprit se mette à l'œuvre et commence l'oraison funèbre de sa vertu.

René passa près de Léontine une grande partie de la journée, sans obtenir le moindre sacrifice. Par une contradiction inexplicable, il se sentait plein de désirs, puis quand il s'agissait de les formuler, la force l'abandonnait; le geste et la parole expiraient dans une commune langueur. Bien qu'il fût à ses côtés, qu'il pressât ses mains dans les siennes, que la brise promenât ses cheveux d'or sur ses joues enflammées, une puissance invisible se chargea de la conserver

pure en dépit de la situation. Si bien que cette scène d'amour put s'accomplir tout entière sous les yeux du Christ sans porter atteinte à son chaste regard.

Lorsqu'il fallut partir, René ne put trouver la force de se lever qu'après que Léontine lui eut accordé la faveur de revenir le lendemain à la même heure.

Après qu'il se fut éloigné, Léontine alla s'agenouiller devant le Christ; et, dans un recueillement qui tenait de la sainte plutôt que de la femme, elle remercia le ciel de l'avoir faite assez forte pour résister à la tentation.

L'amour est un sentiment d'une étrange nature. Sa physiologie est inépuisable. Il y a des siècles qu'il est en butte aux dissertations des poëtes, des romanciers et des philosophes; et malgré les volumes qu'il a tirés de l'esprit humain, c'est peut-être encore le sujet le plus neuf à traiter. Loin de nous la pensée de tenter de le définir. Sans dire, comme Faublas, qu'en fait d'amour les philosophes radotent et que les romanciers seuls ont raison, nous avouerons en toute humilité qu'il n'est pour nous qu'un insondable mystère, qui semble se faire un malin plaisir de torturer la raison, la logique, la vérité et la vraisemblance. En effet, il suggère parfois au cœur de la femme de ces résolutions imprévues que rien ne peut expliquer. Le fait une fois accompli, l'esprit s'en empare pour prouver tout ce qu'il veut.

Mais pourquoi cette vague digression? Que peut-il y avoir de commun entre les amours d'une grisette et ces obscures pensées? Est-ce là une précaution oratoire sur laquelle nous comptons pour jeter quelque vraisemblance sur le dénoûment de notre intrigue, et ne point arriver trop brusquement à la fin?

— Peut-être.

Certes, en quittant Léontine et devant la revoir le lendemain, René emportait avec lui des trésors d'espérance, et aurait dû se croire bien heureux. Il n'en fut rien. Ce rempart imperceptible, qu'il n'avait pas osé franchir, lui donna fort à penser. La nuit à peine arrivée, il s'endormit profondément et ne se réveilla que fort tard; mais au lieu de ce bien-être que procure un sommeil paisible, il se sentit brisé comme après une nuit d'orgie. Alors, passant ses mains sur ses yeux pour dissiper le bandeau qui l'aveuglait, il se rappela soudain, jusqu'aux moindres détails, un rêve qu'il avait fait durant la nuit. Voici quel était ce rêve : Léontine lui était apparue telle qu'il l'avait vue la première fois à l'église Saint-Roch. Elle l'avait regardé avec une indifférence inexplicable. Lui, de son côté, s'était consumé en efforts impuissants pour quêter d'abord un sourire de ses lèvres, puis pour franchir la distance qui le séparait d'elle. Après quelques instants d'une pareille anxiété, il avait vu Léontine perdre peu à peu sa forme humaine, s'élever

vers la voûte de l'église, et bientôt disparaître comme ces nuages d'abord transparents, qui s'anéantissent dans l'air, sans laisser la moindre trace.

Il y a dans le souvenir d'un rêve quelque chose de vague et de puissant à la fois, qui agit sur nous bien plus que la réalité. Sans se l'expliquer, René considéra ce songe comme une sorte d'avertissement d'un malheur prochain, et malgré tous les efforts qu'il fit pour chasser cette étrange persuasion, il ne put se soustraire à la douloureuse influence qu'elle exerça sur lui. Par hasard, jetant les yeux sur la pendule, il s'aperçut, avec étonnement, que l'heure de son rendez-vous avec Léontine était arrivée.

En toute hâte, il sortit, et peu d'instants après, il frappait à la mansarde de la rue Taitbout.

Léontine n'y était plus!

Une vieille femme, dans laquelle il reconnut aussitôt la brûleuse de cierges de Saint-Roch, vint lui ouvrir.

— Vous demandez, lui dit-elle, ma petite-fille Léontine? Elle a quitté Paris; vous ne la reverrez jamais. Puis, continua-t-elle, voici quelques mots qu'elle m'a chargée de vous remettre.

René s'empressa de lire:

« Je vous aimerai toujours.

» En vous fuyant, je me prépare des regrets éter-

» nels que j'aurai la force de supporter, mais j'évite » des remords qui m'auraient fait mourir.

» Adieu pour toujours!

» LÉONTINE. »

Des larmes abondantes s'échappèrent des yeux de René.

Remis de son premier trouble, il courut à l'hôtel Meurice, demander à l'amitié de le consoler des tourments de l'amour.

UNE

CONVALESCENCE A L'HOPITAL

La femme a été donnée à l'homme pour l'empêcher de faire de trop grandes choses.

I

C'était au milieu d'un bal.

La valse finissait, les dames agitaient leur éventail. Près de l'embrasure d'une porte se trouvait un jeune homme élégant, mis comme on le sera demain, qui joignait à cet inappréciable avantage celui de ne faire que d'arriver. Il sondait du regard tous les coins du salon, pour découvrir la maîtresse de la maison, et s'empresser de déposer à ses pieds l'hommage de ses respects.

Tout près de lui se trouvaient deux autres élégants, dont la figure paraissait altérée par la fatigue.

L'un disait à l'autre :

— Décidément c'est une coquette, une perfide ; celui qui a discerné, dans la coquetterie de la femme, tout le parfum d'une fleur et tout le poison d'un serpent, a proclamé une immense vérité.

— Que ne te venges-tu ? reprit l'autre aussitôt.

— On ne se venge pas d'une femme. Il faut accepter ses rigueurs avec résignation ; aussi je courbe la tête, et je prévois d'avance que mon souvenir sera jeté dès ce soir par la fenêtre, absolument comme les branches de jasmin de son bouquet.

Ce mot de jasmin permit à Rodolphe (c'était le nom du dernier arrivé) de distinguer, parmi toutes ses compagnes, la dame dont il était question.

— Ah ! se dit-il à part lui, voilà donc la coquette dont il faut se méfier !

Il continua de chercher la maîtresse de la maison, et bientôt l'aperçut à quelques pas devant lui. Il s'approcha d'elle, et, dans la plus gracieuse des révérences, lui fit compliment des splendeurs de la soirée.

— Vous allez valser, monsieur Rodolphe, j'y compte, j'ai même déjà disposé de vous.

— Vous avez bien fait, madame, répondit froidement Rodolphe.

— Oh ! rassurez-vous, reprit-elle, et quittez cet air sombre. Je vous ai réservé une tâche attrayante. N'allez pas croire surtout que je veuille vous prier

de faire valser ce qu'on appelle des numéros ; je ne me permettrais pas de prélever sur un beau cavalier comme vous un impôt aussi tyrannique. Pour ces dames-là, je loue des danseurs. Rassurez-vous, je le répète, vous ne valserez qu'avec les plus jolies femmes.

— Il y en a tant dans votre salon, madame, que ce serait une tâche assez téméraire que d'entreprendre de valser avec elles toutes.

— Eh bien ! vous choisirez parmi ce que j'appelle mes incomparables. Que dites-vous de cette petite dame avec cette forêt de jasmin ?

— Je la trouve ravissante. Est-elle mariée ou veuve ?

— Elle est mariée. Son mari a soixante ans, mais c'est le marquis de Pontanges.

— Oh! alors, je vais l'inviter.

La marquise pour l'instant se brûlait les lèvres avec une tasse de chocolat. Rodolphe voulait d'abord attendre qu'elle eût fini de boire, pour lui adresser son invitation, mais le chocolat était si chaud, et la marquise buvait si lentement qu'il n'eut pas cette patience.

— Madame veut-elle me faire l'honneur de m'accorder la première valse? dit-il en s'inclinant.

A quoi la marquise répondit :

— Volontiers, monsieur, la première.

Puis, en achevant ce dernier mot, elle étendit le

bras et pria Rodolphe de la débarrasser de sa tasse de chocolat.

Rodolphe, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre la tasse, cherchait en vain un domestique, et comme il n'en apercevait point, il se dirigea vers le buffet. Chemin faisant, son esprit conçut une idée bizarre. La marquise qui avait entamé le chocolat avait les lèvres si roses, la tasse qui contenait ce breuvage était d'une origine si japonaise, la foule qu'il fendait avec peine mettait son adresse à une telle épreuve, qu'il lui prit la fantaisie de boire le restant du chocolat. Lorsqu'il parvint au buffet, la tasse était vide!

En voyant Rodolphe s'approcher, la marquise se dépouilla de la pelisse qu'elle avait jetée sur ses épaules.

Elle parcourut deux fois, en valsant, la longueur du salon, après quoi elle pria Rodolphe de s'arrêter.

— Nous valsons peut-être trop vite?

— Non, monsieur, reprit-elle, mais il est tard, je suis fatiguée, et je préfère marcher un peu appuyée sur votre bras. — Et puis, ajouta-t-elle, le parquet est si glissant, qu'avec mes souliers de satin je ne puis pas conserver l'équilibre.

La marquise, en faisant cette dernière réflexion, avait eu soin de relever un peu le bas de sa robe.

— En effet, madame, reprit Rodolphe, ce parquet est comme un miroir.

Il n'en pensait pas un mot, pas plus que la marquise, qui saisissait ce prétexte pour montrer son petit pied d'Andalouse.

Rodolphe reprit presque aussitôt :

— J'aime beaucoup la valse, mais je préfère la conversation, surtout ainsi, en tête-à-tête, isolés au milieu de la foule et débarrassés des sots, des importuns et des curieux, qu'on trouve partout en majorité.

— En effet, monsieur, et pour l'instant nous sommes tout à la fois dans la foule et dans l'isolement. Bien des gens y placent l'impunité ; vous, par exemple.

— Moi, madame ! reprit Rodolphe avec surprise.

— Oui, monsieur, et vous savez bien ce que je veux dire.

— J'avoue naïvement, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous comprendre ; l'impunité est si peu mon fait, que là, près de vous, je n'use même pas des priviléges qu'en dépit du droit conjugal la valse accorde à tout cavalier.

— A mon tour, monsieur, je ne vous comprends plus.

— Je pourrais, dit Rodolphe, vous prendre par la

taille, tandis que, voyez, je vous donne simplement le bras.

— Ah ! c'est vrai, je suis votre débitrice, je ne nie pas ma dette, et payez-vous, monsieur; mais revenons à mon point de départ. Je disais qu'il est de ces natures audacieuses qui n'hésitent pas à livrer à la foule d'un salon des pensées ou des intentions qu'elles devraient enfouir au fond de leur cœur, et qui cèdent aux plus légers caprices de leur esprit, sans daigner calculer quelles peuvent en être les conséquences. Ainsi, tout à l'heure, au-dessous de ce lustre, vous avez osé boire le chocolat qui restait dans ma tasse !

Rodolphe perdit un peu contenance. La marquise reprit aussitôt :

— C'est un enfantillage, je le comprends ainsi, auquel je n'attache pas d'importance, et que je vous pardonne, mais en vous le reprochant j'avais mon but. Je voulais par là vous prouver que l'impunité n'est pas dans la foule, ainsi que vous le prétendez.

— Merci de votre bonne leçon, madame, j'espère qu'elle me profitera ; et si, à l'avenir, le ciel me protége assez pour me permettre de boire dans votre verre, je le ferai de façon que personne ne me voie.

La chaleur de l'explication avait empêché Rodolphe de remarquer que la valse était terminée. Qui

sait combien de temps aurait encore duré ce doux oubli de la terre, si le marquis, décavé à la bouillote, ne fût pas venu, comme un nouvel Orphée et avec plus de succès que l'ancien, arracher sa femme à ce séjour infernal?

La marquise quitta Rodolphe en daignant toutefois le gratifier d'un regard qu'on pouvait interpréter de mille manières.

Rodolphe partit peu de temps après.

Les paroles prononcées auprès de lui, à son entrée dans le salon, revinrent à son esprit.

— Oui, se dit-il, il y a bien dans la coquetterie d'une femme tout le parfum d'une fleur et tout le poison d'un serpent. Mais si le maladroit qui a dit cela n'a su trouver que le poison du serpent, je saurai bien moi, ravir le parfum de la fleur.

II

Rodolphe emportait avec lui une forte dose d'insomnie. Avant de dormir, il avait à résoudre un problème, ou plutôt une énigme.

A quoi voulait en venir cette marquise? Que pen-

sait-elle réellement au fond du cœur de sa façon d'agir avec le chocolat? La leçon qu'elle lui avait faite peignait-elle réellement son indignation ou cachait-elle le symptôme d'une grande passion ?

Rodolphe, en même temps qu'il était jeune et riche, ne manquait pas de fatuité. S'il était susceptible de beaucoup aimer, il n'était point d'un caractère à supporter, même de la plus belle des marquises, une leçon comme celle-là. Il en était donc réduit à se demander quel rôle il avait à jouer, et s'il fallait aimer ou haïr. Il résolut de revoir la marquise, de sonder ses intentions, de l'adorer si elle lui pardonnait, mais de se venger si elle lui tenait rigueur.

La marquise, de son côté, n'était pas plus calme ; son amour-propre de femme éprouvait un si vif chatouillement à se rappeler l'imprudence de Rodolphe! Si les préjugés du monde s'opposent à ce qu'une femme communique à son admirateur tout ce qu'elle a lu dans son regard ou dans son geste, cet empêchement, loin d'être favorable à la vertu, conspire au contraire perfidement contre elle ; mais c'est là une situation qui se rencontre à tout instant dans la vie. Le monde a fait de la franchise une qualité, et par une contradiction inexplicable, il nous impose presque toujours la dissimulation.

La marquise, en faisant cette leçon à Rodolphe, sa-

vait bien ainsi l'attacher à son char ; à partir de cet instant elle devint rêveuse.

Rodolphe, de son côté, devint triste.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'ils se rencontrassent, bien que toutes leurs démarches tendissent à ce but. Enfin, par un beau jour de printemps, Rodolphe, se promenant aux Champs-Élysées, aperçut la marquise. En cet instant, elle se servait de son ombrelle comme d'un bouclier, afin de se soustraire au baiser brûlant du soleil. Qu'elle était belle ainsi ! Rodolphe en extase, se demandait, elle existant, ce que pouvait créer le printemps ; hyperbole assez forte, il faut en convenir, mais pardonnable à un amoureux qui, après une si longue absence, voyait enfin apparaître devant lui l'ange qu'il croyait remonté vers le ciel. Rodolphe, transporté, touchait à un de ces instants précieux de la vie qui durent une seconde, mais qui valent dix ans, que l'amour appelle extase, la poétique inspiration, et que le vulgaire, qui ne sent pas, ignore toute sa vie.

La marquise, à la vue de Rodolphe, ne put se défendre d'une visible émotion. Soit qu'elle ne se sentît pas la force de bien dissimuler, soit que la conversation fût terminée, elle gagna sa voiture en disant, aux personnes avec lesquelles elle parlait :

— Je vais à Bade, avec mon mari ; nous devons y passer le mois de juin tout entier.

— Eh bien! se dit Rodolphe, demain nous irons à la préfecture, demander un passe-port pour le grand-duché de Bade.

III

La mode, cette reine inconstante du monde, a depuis quelques années mis en faveur les eaux et les bains de mer. Impossible aujourd'hui à toute personne quelque peu née de rester à Paris pendant l'été. Il faut, à toute force, prendre son vol et aller s'abattre sur une des mille places de l'Europe, où il a plu à la création de faire jaillir des ondes bienfaisantes, qui sont, au dire des docteurs, infaillibles contre les maladies auxquelles les facultés n'entendent rien.

Cette récente découverte de la médecine a complétement modifié le public des eaux. Autrefois, c'était là qu'il fallait aller, pour voir ces superbes collections de vieux militaires entamés par la mitraille, de goutteux et d'estropiés, mais aujourd'hui quelle différence! Les baigneurs et les baigneuses se recrutent

parmi ce qu'il y a de plus beau et de plus jeune dans les diverses capitales du monde civilisé.

Plusieurs points de l'Europe se disputent l'honneur d'attirer à eux les célébrités. La presse fait des réclames pour Bade, Vichy, Cotterts, Bagnères, Wiesbaden, Ems... Entre le programme des spectacles et le cours de la rente, on trouve la liste exacte de tous les princes, ducs, comtes, barons, chanteurs, danseuses, qui se trouvent, ou qui sont attendus là où vous voulez aller.

Bade, entre tous, jouit d'une grande renommée. Ouvrez un dictionnaire géographique, ce livre vous dira, avec sa stérilité habituelle, que Bade est une petite ville de cinq mille âmes, sans monuments et sans souvenirs; mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'on y trouve des jardins délicieux propres à la rêverie, des eaux qui reposent des fatigues de l'hiver, une *roulette* et un *trente et quarante* qui procurent les plus vives émotions.

Or, Rodolphe, attiré par la marquise, arrivait à Bade vers les premiers jours de juin. Il s'installait à l'hôtel d'Angleterre et courait au salon des jeux, désireux qu'il était de voir en philosophe observateur le spectacle de cette grande immoralité.

Mais avant de le laisser entrer dans ce salon, il importe de formuler ici une réserve touchant ce que les déclamateurs ont jusqu'ici débité contre les jeux,

afin de réduire à ses justes proportions ce monstre de l'Apocalypse avec lequel on a tant de fois essayé de nous effrayer.

On se fait du jeu une très-fausse idée, parce qu'on le juge d'après ce que n'ont jamais manqué d'en dire les mauvais livres et les mélodrames. Il en est de cette passion comme des nuits de Venise et du pont des Soupirs; on ne la connaît que d'après les hyperboles de *monsieur Prudhomme*, ou d'après des descriptions dans le genre de celle-ci, que nous esquissons tout exprès pour en faire ressortir la niaiserie.

En entrant, le visiteur fut tout d'abord ébloui. L'aspect du salon principal avait quelque chose de vraiment infernal. C'était un milieu de lumières, d'or et de fleurs, dans lequel les assistants venaient fondre leur existence et chercher des émotions plutôt terribles qu'agréables. Des femmes de tout âge courtisaient sans pudeur le hasard, pour obtenir ses faveurs. Toutes, attentives aux culbutes des cartes, rappelaient par leurs grimaces horribles les sibylles anciennes consommant un sacrifice. Quelques vieillards usés par la débauche semblaient être les rois de cette fête, et se réchauffaient à la lueur de ce spectacle, comme ces serpents engourdis par le froid, qu'on réveille par une chaleur factice. Il croyait assister à une de ces fêtes impies de Ninive ou de Babylone, où toutes les passions humaines semblaient s'être donné rendez-

vous pour s'étaler dans toute leur laideur, et promenait ses regards inquiets sur les murailles, croyant voir apparaître la main invisible venant tracer ces trois mots magiques usurpés par les chroniqueurs de *l'Indépendance belge*.

Ce qui précède est déjà fort joli ; mais ce n'est pas tout, il est encore un détail qui manque à ce tableau. Le voici :

Dans un coin du salon, une belle jeune fille, bien jeune encore pour être rencontrée en pareil lieu, pleurait, non parce qu'elle avait perdu, mais parce qu'elle n'avait plus rien à perdre, lorsque, passant près d'une glace qui reflétait son image, elle vit briller à son cou un collier de perles. Aussitôt ses larmes cessent de couler, le désespoir fait place à l'espérance, elle arrache le collier, l'échange contre de l'or et retourne jouer.

Voilà généralement comment il était passé dans l'usage de parler du jeu et des coupables qui s'y abandonnaient. On croyait à ces sortes de descriptions, qui produisaient des effets admirables dans les mélodrames de l'Ambigu et de la Gaîté. Mais depuis que des milliers de touristes s'en vont à Bade, et peuvent juger par eux-mêmes comment les choses se passent, la passion du jeu a perdu ses proportions babyloniennes ; jamais on n'a pu découvrir autour des tables, ni ces vieillards usés par la débauche,

ni ces sorcières affamées d'or, vendant leur âme à Satan[1].

Rodolphe traversa les salles de jeu, sans qu'il lui en coûtât autre chose que quelques florins jetés sur le double zéro, qui, persistant à ne pas sortir, le fit entrer dans le salon de conversation.

IV

Le salon de la conversation offre à celui qui le visite pour la première fois un spectacle très-original. On y rencontre tous les peuples mêlés et confondus. Les Anglaises y apportent leur gravité et leurs cheveux blonds, les Italiennes, leur sourire sans pareil, les Espagnoles leur fierté, les Françaises leurs grâces. Les diverses langues qu'on y parle frappent l'oreille d'un bruit confus qui rappelle l'étonnement et l'em-

1. L'établissement de Bade est dirigé par un homme du monde d'une courtoisie et d'un tact incomparables, qui pour éloigner des jeux les étrangers arrivés dans la ville, a imaginé une fête qui dure pendant toute la saison, sans la moindre interruption. La promenade, la chasse, la pêche, le manége, l'escrime, le concert, le théâtre, le bal, absorbent tous les instants. Au milieu de tous ces agréments, le jeu est perdu, et pour la majorité des baigneurs, il n'existe pas.

barras que durent éprouver les hommes lorsqu'il plut à Dieu d'accomplir le miracle de la confusion des langues.

Une musique délicieuse invite à la danse. Les hommes jouent entre eux au whist ou aux échecs. A la somme engagée, il faut ajouter la dose d'amour-propre. Il y a tel diplomate anglais ou russe qui donnerait volontiers dix fois l'enjeu pour battre aux échecs le grand d'Espagne ou le banquier français qui ose se mesurer avec lui.

Il en résulte pour les dames une excessive liberté. La jalousie conclut avec l'ardeur au jeu une sorte de trêve, pendant laquelle les intrigues se nouent, se poursuivent et se compliquent. Tel joueur d'échecs qui combine un coup, oublie nécessairement sa femme qu'un bel inconnu nouvellement arrivé des bords du Tage, de la Seine ou de la Neva, lance dans le tourbillon de la valse.

Le wisth n'est pas moins tyrannique. Un mari ne peut en même temps surveiller sa femme et compter cinquante deux cartes. Si son œil vigilant veut surveiller le quadrille, il en résulte qu'il coupe les cartes affranchies, et qu'à la douleur de perdre, il lui faut joindre les malédictions de son partner.

Rodolphe avait à peine franchi le seuil de la porte, que déjà la marquise s'offrait à ses regards. Le cortége d'admirateurs qui bourdonnait à ses côtés la dé-

signait comme reine de la fête. Un jeune Hongrois, venu à Bade pour hâter la guérison d'une blessure reçue sur le champ de bataille, figurait au premier rang. Nouveau Phœbus, il comptait sur son élégant costume pour fixer l'attention de la marquise; mais il ne put, malgré tous ses soins, triompher de sa froideur.

Rodolphe ne conçut aucun souci de l'ardeur de ce rival, et s'empressa de demander une valse.

Elle lui fut très-gracieusement accordée.

La conversation, ainsi qu'on le pense bien, ne manqua point d'animation.

Rodolphe aborda franchement le terrain :

— Je n'ai pas oublié, madame, la leçon que vous m'avez faite à Paris. Plus je la médite, et plus je la trouve méritée. Je reconnais, avec vous, qu'il n'y a pas dans le cœur de replis assez profonds pour enfouir l'intention coupable que ma maladresse pouvait livrer à la foule; mais rassurez-vous, madame, cette intention n'a pas été comprise et l'amour extrême que j'ai pour vous est resté un mystère. Si je suis coupable, je n'ai pas de complice. Souvent, bien souvent, j'ai soupiré votre nom, mais si bas qu'aucun écho n'a pu le répéter.

— Assurément, je suis touchée par tant de discrétion, mais quel est votre but en la rehaussant si fort à mes yeux? Est-ce une manière adroite de me per-

suader que vous êtes d'un mérite supérieur à celui des autres importuns qui se présentent?

— Peut-être bien, madame; nous vivons dans un siècle où la galanterie est si rare, les hommes agissent d'une façon si malséante, que vraiment ceux qui se souviennent de l'urbanité proverbiale de nos pères méritent quelques égards. Autrefois, on savait aimer. La femme était une puissance. Elle portait une couronne, s'asseyait sur un trône, et se savait entourée d'admirateurs dévoués prêts à mourir pour elle; mais aujourd'hui, le vent des révolutions a soufflé sur elle et emporté sa puissance. La femme n'est plus qu'un jouet qu'on possède sans plaisir et qu'on perd sans douleur. Le mariage a cessé d'être un sacrement, et n'est plus qu'un contrat réglé presque toujours sous l'influence du plus vil des sentiments: l'intérêt.

— A merveille, monsieur, je vois où vous voulez en venir. Vous me rappelez poliment que mon mari a soixante ans, tandis que vous n'en avez que vingt-cinq. Sur ce point-là vous avez l'avantage; mais cet avantage, est-il de bon goût de l'invoquer? N'est-il pas commun à tous les hommes, et avez-vous le droit d'en être fier? Vous m'aimez; qu'y puis-je? Répondez.

— Mon embarras est grand. La question est tellement catégorique, qu'appellerais-je à mon se-

cours toutes les périphrases, je ne pourrais y parvenir. Je n'accuse pas la langue d'impuissance, et j'aime mieux croire que vous me faites entrer dans la sphère des choses qui se sentent, mais qui ne se disent pas. Et par sphère, j'entends une région tellement au-dessus de la terre. qu'il faut, comme vous, participer de la nature des anges pour y convier celui que votre regard a fasciné. Oui, je vous aime, j'ai le courage de l'avouer, et je suis là flottant entre l'espoir de la clémence et la crainte du châtiment.

L'accent tendre et résolu tout à la fois avec lequel Rodolphe avait prononcé cette déclaration (il faut bien appeler les choses par leur nom), était bien fait pour embarrasser la marquise, mais cette fois encore, la fin de la valse la dispensa de répondre.

Rodolphe était enfin parvenu à toucher la fibre sensible de son âme. La marquise devint rêveuse; elle qui jusqu'alors avait trouvé les nuits trop courtes, fit prévenir son mari qu'il était une heure du matin, et qu'elle était fatiguée.

M. le marquis de Pontanges était installé à une table d'échecs. Il avait pour adversaire un jeune Moldave d'une force supérieure. Des paris insensés étaient engagés de part et d'autre.

L'ambassadeur envoyé par la marquise auprès de son mari le trouva engagé dans une combinaison

stratégique. Chacun défendait son amour-propre et son argent. Un fou que le marquis venait de perdre par mégarde était la cause du débat. Le moment était donc peu favorable pour obtenir qu'on suspendît la partie. Que lui importait le sommeil de la marquise? L'essentiel était de réparer au plus vite sa faute.

— Monsieur le marquis, répétait pour la quatrième fois l'envoyé de sa femme, madame est fatiguée et désire se retirer.

— Oh! dites à madame que je ne puis, quant à présent, quitter le jeu; priez-la de m'attendre une heure.

La marquise ne voulut point attendre et partit furieuse, laissant son mari aux échecs.

Rodolphe, immobile, avait tout observé, tout entendu. Il suivit des yeux la marquise, et, à peine avait-elle franchi le seuil de la porte, qu'il se disait tout bas :

— Ah! monsieur le marquis, vous sacrifiez votre femme à un fou, imprudent! Faites le roi mat tant que vous voudrez, moi, je fais échec à la reine.

Cela dit, il sortit.

Un quart d'heure après, drapé dans un manteau comme Almaviva, il était en faction sous les fenêtres de l'hôtel habité par la marquise.

Bientôt, sur le balcon d'une fenêtre éclairée par la

lueur d'une bougie, Rodolphe aperçut une ombre gracieuse.

C'était la marquise.

Une sorte de cape de satin posée sur sa tête écrasait les fleurs placées dans ses cheveux. La lumière blafarde de la lune répandait sur ses joues cette sorte de pâleur que les créoles seules conservent pendant le jour.

Rodolphe n'osait parler.

Mais la marquise, se penchant sur le balcon, lui dit avec une surprise pleine de naturel :

— Quoi ! monsieur, vous êtes là ! que venez-vous faire ?

— Ah ! pardon madame, pardon pour ma témérité. Voyez en moi un fou d'une espèce différente de celui que monsieur votre mari a perdu sur son échiquier.

— Je comprends votre pensée, mais retirez-vous. Je veux, avant de me coucher, respirer un peu d'air frais, et si vous résistiez à ma prière, je fermerais ma fenêtre.

Par le silence de la nuit les bruits les plus légers s'entendent de fort loin. Une sylphide, quelque aérienne qu'on la suppose, serait elle-même trahie, ne fût-ce que par le frôlement de sa robe de gaze ou l'agitation de ses ailes. Rodolphe, attentif, reconnut bientôt le Hongrois du bal qui venait, à n'en pas-

douter, soupirer comme lui sous le balcon de la marquise.

— Que faites-vous dans la rue à cette heure? s'écria le Hongrois d'une façon quelque peu impertinente.

— Je vous trouve fort curieux, reprit Rodolphe; passez au large, je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Vous venez ici compromettre une noble dame que j'ai prise sous ma protection, ajouta le Hongrois, et vous me rendrez raison de cette privauté.

— Tout de suite, dit Rodolphe, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que nous nous battrons avant le jour et sans témoins. Le duel est défendu dans le duché de Bade; par ce moyen nous ne compromettrons que nous.

Après ce colloque, Rodolphe et le Hongrois s'éloignèrent.

V

Le lendemain, ou plutôt quelques heures après la scène du balcon, des ouvriers sortant de la ville pour

se rendre à leurs travaux, aperçurent un corps étendu sans mouvement sur le revers d'un fossé. La finesse de son linge, l'élégance des habits, les pièces d'or échappées d'une des poches du gilet, indiquèrent que c'était là le cadavre de quelque gentilhomme.

L'un des ouvriers se pencha sur le corps et remarqua qu'il était encore chaud. Il plaça son oreille sur le cœur et constata qu'il battait faiblement. Les ouvriers ramassèrent les pièces d'or égarées, les remirent religieusement dans les poches du gilet, puis aussitôt, improvisèrent une sorte de litière, sur laquelle ils placèrent le blessé et le transportèrent dans un couvent situé à l'extrémité de la verte allée de Leichteinstal.

Ce blessé c'était Rodolphe.

Un médecin fut appelé. Il découvrit une large blessure à la cuisse. Le sang qui s'était échappé avec violence, avait produit un évanouissement, mais la blessure n'était pas mortelle. Le pansement à peine achevé, Rodolphe ouvrait les yeux.

Son excessive faiblesse avait déterminé le délire.

Le médecin ordonna à la jeune sœur de charité placée près de lui, de ne pas quitter son malade, et surtout de le réduire non-seulement au repos, mais encore à l'immobilité, afin de hâter la guérison.

Rodolphe, dans son délire, n'articulait qu'un seul

mot, *Isabelle* (c'était le nom de la marquise); sans cesse il répétait ce nom.

La sœur de charité consigna cette remarque et eut bien soin d'en informer le médecin.

Grâce aux bons soins dont il était entouré, Rodolphe recouvra bientôt l'entier usage de ses sens.

Au réveil de son intelligence, il fut frappé de stupéfaction. Comment peindre sa surprise, lorsque promenant ses regards çà et là dans la chambre, il découvrit près de lui une jeune religieuse austèrement belle, et priant Dieu avec ferveur de guérir bien vite le beau jeune homme confié à ses soins. Rodolphe sentit tous les souvenirs du passé se réveiller à la fois; il se rappela sa vie dissolue, les plaisirs du monde, la coquetterie de la marquise, et comparant tout cela à la mission sublime de la modeste fille qui seule veillait au chevet de son lit, il comprit bien, pour la première fois, la grandeur de sa mission. Cette impression fut d'autant plus profonde qu'elle sillonnait un cerveau creusé par le délire et la souffrance.

La première parole que dicta sa raison fut un remercîment pour la jeune sœur; mais esclave des devoirs et brisée aux dures règles de son ordre, la religieuse lui fit doucement comprendre qu'il ne lui devait aucune reconnaissance.

Un matin, Rodolphe pria la religieuse de lui dire son nom.

— Je m'apqelle Marthe.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans.

— Et depuis quand êtes vous ici?

— Depuis un an.

— Et pourquoi êtes-vous religieuse?

— Je l'ai voulu, et j'ai juré devant Dieu.

— Vos vœux sont éternels?

— Oui éternels, reprit sœur Marthe en souriant.

Rodolphe observait avec attention la physionomie de la religieuse. Elle lui répondait avec une telle ingénuité, avec une telle franchise, qu'il prit son langage pour celui d'un enfant qui répète une leçon apprise par cœur. Sa conviction fut que sœur Marthe, en s'engageant par des vœux éternels, avait imprudemment joué avec sa destinée, et que l'hypocrisie des autres avait abusé de sa candeur. Et puis, disons-le tout de suite, sœur Marthe était belle, et, aux yeux de Rodolphe, sa reclusion et ses vœux passaient tout simplement pour un vol fait à la société. Diderot et toutes ses foudres lui firent froncer le sourcil.

Au bout de quelques jours, Rodolphe ne souffrait plus, mais le médecin lui défendait de sortir, rigueur qui devait encore durer plusieurs semaines. Son impatience devint extrême; elle se transformait souvent en fureur. Quand il s'emportait par trop, sœur Marthe intervenait avec sa douceur habituelle, et

l'ascendant qu'elle avait pris sur lui était si grand, qu'il tenait du miracle. Une fois, entre autres, elle lui fit la lecture d'un chapitre de saint Augustin sur la patience. Rodolphe l'entendit sans murmurer.

Sœur Marthe n'avait pas toujours recours aux mêmes moyens; quand son blessé montrait par trop d'impatience, elle lui disait :

— Le jour où de braves ouvriers vous ont apporté ici, vous étiez bien plus raisonnable, vous faisiez tout ce que je voulais; mais aujourd'hui ce n'est plus cela, je suis forcée de vous gronder.

— Oh! pardon! à l'avenir, je serai sage.

— A la bonne heure! sage comme le jour où vous appeliez sans cesse *Isabelle*. C'est sans doute le nom d'une sœur que vous aimez beaucoup? ajouta naïvement la religieuse.

— Oui, précisément, dit Rodolphe, Isabelle c'est le nom de ma sœur.

— Elle n'est pas à Bade?...

— Non, dit Rodolphe avec hésitation.

— Mais qu'êtes-vous venu faire ici?

— J'ai accompagné aux eaux un de mes amis et sa femme.

— Alors, reprit Marthe, ils doivent être inquiets de votre absence?...

— Non, ils sont repartis.

— Déjà? Cependant il y a encore beaucoup de

monde à Bade, des Parisiennes surtout. Je sais cela, moi, parce que les Parisiennes qui sont catholiques viennent entendre la messe dans la chapelle du couvent, et là je les vois, je les admire; elles sont si gracieuses, si élégantes, une entre autres, la marquise de Pontanges.

— Ah! vous la connaissez, reprit Rodolphe avec surprise; et vient-elle seule?

— Non, elle est toujours escortée par un beau militaire hongrois, puis par un autre jeune homme qui doit être de Paris.

On laisse à penser l'impression que ces paroles firent sur Rodolphe. Il se débattit sur son lit, et peu s'en fallut qu'il ne se levât.

— Mais qu'avez-vous, dit sœur Marthe; pourquoi vous agiter ainsi?

— Je souffre un peu, et j'éprouve du soulagement à changer de position.

Ce n'était pas sa blessure qui le faisait souffrir; Rodolphe, pour l'instant, éprouvait une torture morale bien plus cruelle que la douleur. Fort heureusement, sœur Marthe était si belle, que dans un regard jeté sur son front pur, il puisa le courage de chasser de son esprit jusqu'au souvenir de l'indigne marquise. A son insu, l'image de la femme vint s'unir à celle de la sainte qu'il avait seule discernée jusqu'alors, dans la douce religieuse placée par le ciel

auprès de son lit de douleur. Mais songeant aux liens éternels qui l'arrachaient au monde, et aux mutilations que les règles austères du cloître avaient faites à sa beauté, il éclata bientôt en imprécations; il eut pourtant la force de se contenir, et se contenta de dire à sœur Marthe qu'elle était belle et qu'on avait eu tort de lui couper les cheveux.

En écoutant ce langage, Marthe baissa les yeux, et ne répondit pas. Les jours suivants, elle fut rêveuse. La supérieure, s'en étant aperçue, la dénonça à l'aumônier.

L'aumônier la fit venir, et, après une sévère morale, la somma de rapporter tout ce que Rodolphe lui avait dit.

— Mon père, dit alors Marthe, ce jeune homme m'a remerciée des soins que je lui avais rendus; puis il a ajouté : « que j'étais belle et qu'on avait eu tort de me couper les cheveux. »

— Ce sont des paroles sataniques, reprit l'aumônier, capables de souiller la blancheur de celles qui sont, comme vous, fiancées au ciel. Pour vous les faire pardonner, je vous condamne à la reclusion pendant un mois.

VI

Le jour que Rodolphe, complétement rétabli, sortit de l'hôpital, il vit passer devant lui deux voitures marchant en sens inverse.

Dans l'une se trouvait la marquise avec son mari et le jeune Hongrois. Tous trois retournaient à Paris.

Dans l'autre était sœur Marthe, couverte d'un grand voile. On la conduisait au couvent.

LES PETITES AFFICHES

L'AUTEUR.

Aimez-vous les histoires qui commencent ainsi : « Il ne fait pas encore jour chez Éliante ; cependant midi vient de sonner. »

LE LECTEUR.

Non.

L'AUTEUR.

Et de ce début : « Autour du château, il y avait un beau parc. » Qu'en dites-vous ?

LE LECTEUR.

Non.

L'AUTEUR.

Alors, préférez-vous celui-ci : « C'est une histoire singulière et terrible, et quoique j'aie soixante-six ans, etc. »

LE LECTEUR.

Pas davantage.

L'AUTEUR.

Je devine, vous avez une préférence pour cette phrase : « Il y a, au moment où nous écrivons cette ligne, dix-neuf cents ans environ, qu'une cangue magnifiquement dorée descendait le Nil. »

LE LECTEUR.

Pourquoi remonter au déluge ?

L'AUTEUR.

Compris. Alors revenons-en à ce début : « Au commencement de la restauration, etc. »

LE LECTEUR.

Celui-là n'est pas meilleur.

L'AUTEUR.

D'accord, mais adoptons celui-ci. « Croyez-vous, madame, qu'il soit possible d'être amoureux de deux personnes à la fois ? »

LE LECTEUR.

Fi donc !

L'AUTEUR.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, voici comment je vais entrer en matière.

Dans une maison de très-bonne apparence de la rue d'Hauteville, habitait un vieillard presque infirme. Veuf depuis longues années, son entourage se composait d'un neveu, son unique parent, d'une vieille gouvernante insupportable, d'un chien rempli d'éducation, et d'un perroquet pourvu d'un vocabulaire passablement grivois.

M. Saturnin, c'était le nom de ce digne rentier, vivait en discussion perpétuelle avec M. Fernand, son neveu, et Mlle Aldegonde de Bois-de-Rose, sa gouvernante. Sur quelque sujet que tombât la conversation, il survenait une dispute.

Ce vacarme mettait en belle humeur le chien et le perroquet, qui venaient joindre leurs cris aux vociférations de leurs maîtres. Alors la position n'était plus tenable; M. Saturnin prenait la fuite, et Fernand le suivait de près. Quant à Mlle Aldegonde, restée seule avec les animaux domestiques, elle se voyait forcée de composer avec eux et de leur partager les miettes du déjeuner.

M. Saturnin appartenait à cette classe nombreuse de rentiers qui ont consacré leur jeunesse et leur santé à amasser sou par sou, dans la rue des Lombards, les vingt-cinq mille livres de rente, avec lesquelles, arrivés à soixante ans, ils commencent à soigner la goutte, les catarrhes et les rhumatismes qui les dévorent sans relâche jusqu'à leur entrée au Père-Lachaise. C'était par conséquent l'oncle de comédie dans tout ce qu'il a de dur et d'insociable. Fernand, au contraire, était le jeune homme étourdi, prodigue, amoureux des plaisirs, insouciant de l'avenir. Son oncle avait pourvu aux frais de son éducation. Il avait en outre payé une foule de petites choses en dehors des frais universitaires, mais à l'avenir, il était fermement décidé à ne plus rien payer.

Ainsi s'expliquait l'extrême froideur qui existait entre l'oncle et le neveu. M. Saturnin composait, à part lui, le Traité des neveux cupides; Fernand, de son côté, composait celui des oncles inutiles. Et tout cela, pourquoi? Parce qu'il y avait dans le secrétaire de M. Saturnin un peu d'or qu'ils aimaient tous les deux d'une façon différente, l'un pour l'enfouir, l'autre pour le répandre à profusion. Reste à savoir auquel des deux s'adressait l'*auri sacra fames!...* de Virgile indigné.

La sécheresse perpétuelle du gousset de Fernand

le ramenait inévitablement sous le toit de M. Saturnin. Il ne pouvait sans argent continuer de fréquenter ces lieux élégants de Paris dont les charmants échos avaient jadis répété son nom et ses succès; car dans ces olympes terrestres, les succès ne s'achètent qu'au poids de l'or; les nymphes qu'on y rencontre sont encore de belles filles, j'en conviens, mais elles ne se laissent plus séduire par de belles paroles, et encore moins par de vaines promesses; et pour obtenir d'elles la plus légère faveur, le plus tiède sourire, il faut offrir des garanties.

Paris avait donc peu de charme pour le pauvre Fernand, qui consentit sans murmurer à s'en aller avec son oncle, à la campagne que ce dernier possédait à Pont-Sainte-Maxence. Il partit, comptant sur l'air pur des champs, sur l'ombre des bois, pour endormir ses regrets et mettre fin à ses tentations.

Et puis à la campagne, Fernand jouissait d'une plus grande liberté qu'à Paris : il pouvait au moins se soustraire à cette espèce d'inquisition que son oncle exerçait sans pitié sur les moindres actes de sa vie.

A peine arrivés à Pont-Sainte-Maxence, M. Saturnin, suivi de son jardinier, alla se mettre en extase devant ses poiriers, qui promettaient une abondante récolte. Pendant ce temps-là, Mlle Adelgonde se préparait à ses lessives, opération grave et dont les phases successives devaient durer au moins un mois.

Quant à Fernand, qui n'entendait rien ni au jardinage, ni aux lessives, il résolut de se livrer aux douceurs de la promenade. Tous les matins, après le déjeuner, il partait avec un livre dans sa poche, traversait les riantes prairies, et puis s'en allait se cacher dans les bois.

Un jour, assis comme Tityre à l'ombre d'un hêtre, il lisait avec nonchalance un roman de Balzac, intitulé : *Le Lis dans la Vallée*. Ce titre pastoral, en harmonie si parfaite avec sa propre situation, mit son esprit sur la pente du sentiment. Il pria le ciel de faire apparaître à ses yeux, non pas une Parisienne avec ses oripeaux de soie, mais une jeune fille des champs sans parure et sans artifice.

Sa prière monta jusqu'au ciel, car bientôt il aperçut dans la vallée une charmante promeneuse.

La jeune fille, accompagnée d'un vieux monsieur, bondissait avec la légèreté du zéphir au milieu des grandes herbes de la prairie. Fernand, ravi par tant de grâce, observait attentivement ses ébats, quand tout à coup il la vit disparaître. Cette fois, ce n'était pas un serpent qui se cachait sous l'herbe, mais une fleur éblouissante. Le vieillard, inquiet, appelle et n'obtient pas de réponse. Alors Fernand, avec l'agilité d'un tigre, arrive en plusieurs bonds vers la place où la jeune fille a disparu, persuadé qu'il fallait disputer cette charmante proie à quelque gouffre béant

et perfide prêt à l'engloutir. Il s'approche et sa frayeur se calme en voyant la jeune fille assise dans un simple fossé et cueillant des marguerites.

Fernand, les yeux attachés sur elle, trouva moyen sans dire un mot, de l'initier au trouble charmant de son âme. La jeune fille de son côté, par la chaste rougeur qui se répandit sur ses joues, trahit la pensée de son cœur ; elle se leva rêveuse, oubliant ses marguerites.

Le vieillard arriva près d'eux avant qu'ils eussent songé à se dire un seul mot.

— Merci, monsieur, dit-il à Fernand ; sans vous je n'aurais peut-être pas retrouvé ma femme.

— Sa femme ! se dit à part lui Fernand consterné.

Puis il tomba sur les genoux, anéanti, brisé. L'image de ce couple disparate souleva dans son esprit l'extase et l'aversion. Le spectacle imposant de la nature dont il était entouré, n'offrant à ses yeux qu'harmonie et proportions, semblait prendre à tâche de protester contre cette violation flagrante des lois humaines en vertu de laquelle on n'avait pas craint de donner une compagne si belle à un mari si vieux. Le soleil par ses rayons, le ruisseau par son murmure, la brise par sa fraîcheur, comme autant de juges échappés du ciel, prononçaient pour ainsi dire le divorce de ces deux êtres si mal assortis.

Fernand descendit bientôt des régions imagi-

naires, où l'esprit seul nous transporte. Il regarda en face la réalité, et vit alors, assez loin dans la prairie, la jeune femme fuyant devant lui comme un beau rêve inachevé, puis à ses pieds des marguerites et un mouchoir garni de dentelles ; à l'une des cornes, le nom d'Emma était écrit en broderies.

Fernand s'empara du mouchoir et des marguerites et rentra chez son oncle.

Comme la tunique de Déjanire, le contact de ce mouchoir alluma bientôt en lui la fièvre de l'amour. Il le respira sans cesse, et s'enivra bientôt de ce parfum idéal dont est empreint pour un amant l'objet touché par celle qu'il aime.

Le premier soin de Fernand fut de s'informer si le vieux monsieur était bien réellement le mari de la belle promeneuse, énormité que son esprit refusait à admettre. Hélas ! il acquit bientôt cette fatale preuve. Une portière, car il y en a à Pont-Saint-Maxence, lui donna tous les renseignements désirables ; par elle il apprit que le mari se nommait M. Gaspard, qu'il l'avait épousée parce qu'il était riche et qu'elle était pauvre. En terminant ce récit, la portière était en larmes !

En récompense, Fernand lui donna cent sous.

Alors la portière ajouta que M. Gaspard était extrêmement jaloux, et que, pour mettre sa femme à l'abri des adorateurs amenés à Pont-Saint-

Maxence par la belle saison, il allait partir en voyage avec elle.

Fernand tomba dans une tristesse profonde. Un matin il reçut une lettre qui contenait ces mots :

« Monsieur,

» Je porte des chaînes que le ciel seul pourra briser. Le présent est pour moi si lamentable, que je compte sur un avenir meilleur. Si vous pensiez quelquefois à moi, je serais moins malheureuse.

» A vous.

» Emma G... »

Les jours suivants furent encore plus tristes. Loin d'Emma, Fernand ne pouvait plus désormais vivre. Chaque jour il s'en allait visiter cet endroit de la prairie où sa bien-aimée lui était apparue. Il passait des journées entières couché sur le revers d'un fossé. A la nuit tombante il voyait reparaître au même endroit du ciel l'étoile scintillante de la veille. Mais, hélas! sur la terre il n'en était pas ainsi ; Emma la promeneuse ne reparaissait pas.

L'idée fixe de Fernand, son désir suprême, était de courir après celle qu'il aimait; mais pour cela il fallait le secours de la bourse de son oncle. M. Sa-

turnin n'était pas un homme facile à séduire. Les mille riens de la vie qui subjuguent les natures délicates n'avaient pas d'empire sur lui. Attentions, caresses, compliments, rien de tout cela n'était capable d'entamer la farouche enveloppe de cet homme positif, qui n'avait d'affection que pour son argent, et qui n'avait jamais pressé sur son cœur d'autre objet que la clef de sa caisse.

J'ai toujours pensé que le bon Dieu était propice aux amoureux. En voici une nouvelle preuve.

M. Saturnin reçut un matin une lettre de son portier, qui lui annonçait que son principallocataire avait donné congé, ce qui était pour lui une perte de quatre mille livres de rente.

Cette nouvelle bouleversa M. Saturnin. Fernand en fut ravi, en ce qu'il voyait là pour lui une occasion de venir à Paris.

M. Saturnin le fit partir.

Fernand s'en alla trouver un de ses compagnons de plaisir, et grâce à cette facilité avec laquelle les prodigues contractent, il loua à cet ami, moyennant cinq mille cinq cents francs, et pour cinq ans, l'appartement de son oncle.

Impossible de peindre la joie de M. Saturnin, au retour de Fernand, qui lui remettait le bail en règle. Il voulut célébrer cet heureux événement par un repas splendide. Il invita tous ses amis de Pont-Sainte-

Maxence, et grâce à quelques bouteilles de vieux vins, il leur communiqua son extrême jubilation.

Au dessert, pour mettre le comble à ses prodigalités, M. Saturnin se fit apporter un bocal que lui seul connaissait.

Ce bocal, ainsi que l'indiquait un morceau de vieux parchemin, contenait des prunes à l'eau-de-vie faites l'année du sacre de Charles X. Mais hélas! ce n'étaient plus des prunes. La chair, tannée par l'alcool, avait disparu; il ne restait plus que la peau et le noyau. Mlle Aldegonde, dans le but sans doute de juger de la force de son râtelier, essaya de briser un noyau; elle ne brisa que son râtelier, ce qui l'obligea à quitter la salle pour se débarrasser des débris de métal et d'ivoire qu'elle avait dans la bouche.

Là ne se bornèrent point les magnificences de M. Saturnin. Il donna à son neveu, à titre d'honoraires, un billet de cinq cents francs.

Le lendemain Fernand partait pour la Suisse.

Ce n'étaient ni les glaciers, ni les lacs, ni les vallées qui l'attiraient, mais la belle promeneuse, que son mari avait, dit-on, installée sur les bords du lac de Genève.

Trois jours après, il était sur le lac, cherchant sa bien-aimée. Il fit vingt fois le tour du lac, sillonna sa surface dans tous les sens et ne trouva personne.

Il perdit dix jours en recherches infructueuses. Déjà même il faisait ses malles pour visiter d'autres parages, quand il reçut deux lettres de Paris.

La première contenait ces mots :

« Avant-hier, j'étais à Genève, à l'hôtel de l'Europe ; mais mon mari ayant su que vous étiez si près de moi, m'a ramenée à Paris. La précipitation qu'il a mise dans cette retraite l'a fatigué à tel point, que je le crois sérieusement malade. Venez vite, on ne sait pas ce qui peut arriver.

» A vous.

» EMMA. »

La seconde était ainsi conçue :

« Monsieur Fernand.

» Votre oncle est furieux contre vous. Le locataire que vous lui avez procuré est un prodigue qu'on vient d'interdire. La justice a annulé le bail qu'il avait signé.

» Cette affaire a tellement bouleversé M. Saturnin, qu'il est très-malade. Venez vite, on ne sait pas ce qui peut arriver.

» Je vous embrasse de tout cœur.

» ALDEGONDE DE BOIS-DE-ROSE. »

Cette lecture jeta Fernand dans une sorte de crise nerveuse impossible à décrire. Il voyait se dresser devant ses yeux la double image de son oncle en fureur et d'Emma sans mari ; contraste froissant, il faut en convenir, mais qui, néanmoins, semait plus de sourires sur ses lvères que de terreur dans son esprit.

Il quitta Genève, et quatre jours après arrivait à Paris de grand matin.

Il entra dans un café pour satisfaire aux exigences impérieuses de son estomac.

Il demanda un journal. Il n'y en avait qu'un seul : *Les Petites Affiches.*

Ce journal est peut-être le document le plus précieux de notre époque, c'est un miroir qui reproduit dans toute leur nudité les événements de la vie intime et privée. Pour le vulgaire, ce n'est qu'un catalogue, qu'une affiche ; mais pour le philosophe et le penseur, c'est l'équivalent de la puissance du Diable-Boîteux.

Personne n'échappe à l'indiscrétion des *Petites Affiches.* On ne peut pas naître, se marier, mourir, adopter, vendre son bien, acquérir celui des autres, se disputer avec sa femme, mettre sa dot en péril, faire faillite, s'associer avec quelqu'un, être exproprié par l'État, se faire interdire, avoir besoin d'un emploi, sans passer sous les fourches caudines de cette malséante publicité.

Fernand feuilletait avec insouciance les diverses

pages de ce journal. Ses yeux s'arrêtèrent pourtant sur le chapitre intitulé : *Séparations de corps;* il en compta dix-neuf. Il savait assez de Code Civil pour apprécier que la justice avait ainsi autorisé, la veille, dix-neuf Parisiennes à coucher sous un autre toit que celui de leurs maris.

Il vit ensuite passer sous ses yeux le chapitre intitulé : *Demandes d'emplois.* Il lut ce qui suit : « Un homme de vingt-huit ans et sa femme âgée de vingt et un ans, désirent se placer comme valet de chambre et cuisinière, chez des personnes jouissant de 5,000 livres de rentes et n'habitant pas plus haut que le premier étage. Le mari, faible d'estomac, ne peut pas frotter plus d'une fois par semaine. »

Mais, ô surprise ! arrivant à la liste des décès, quel fut son étonnement en lisant : « M. Gaspard, soixante-dix ans. »

— Ah ! se dit-il, la belle Emma prévoyait cette catastrophe quand elle me priait de me hâter.

Après ce chapitre, se trouvait celui des *appositions de scellés après décès.*

Le premier nom de la liste était : « M. Saturnin, rue d'Hauteville. »

— Quoi ! mon oncle n'est plus ! dit Fernand, ce n'est pas possible, ce journal divague ! Et sans dire un mot de plus, il sortit du café et courut à la rue d'Hauteville.

Le concierge lui apprit qu'on célébrait à l'église Saint-Paul les funérailles de son oncle.

Fernand poursuivit sa course, et, en arrivant à l'église, il aperçut le convoi qui se dirigeait vers le cimetière.

Il alla prendre la place d'honneur à laquelle il avait droit ; il regarda les assistants et n'en reconnut aucun.

Son erreur ne dura pas longtemps. Il apprit d'un des employés des Pompes funèbres que le convoi de M. Saturnin était terminé depuis deux heures, et qu'il était à celui de M. Gaspard.

Fernand se retira confus. Peu d'instants après, il rejoignit Mlle Aldegonde, qu'il trouva noyée dans les larmes.

En sa qualité de seul héritier, il fit lever les scellés.

— Il n'a pas fait de testament, lui dit Mlle Aldegonde.

— Soyez tranquille, ma chère demoiselle, je vous promets une bonne pension.

Le lendemain, Fernand vint offrir ses compliments de condoléances à Mme veuve Gaspard. Comment peindre son émotion en présence de cette jolie veuve désormais libre, à laquelle il offrait sa fortune et son cœur ! Emma lui tendit gracieusement la main ; il la couvrit de baisers. Leurs doux regards s'inclinèrent tristement vers la terre. Avant de parler du bonheur

que Dieu mettait en perspective devant eux, ils voulurent payer ce tribut à ceux dont la cendre était encore chaude.

Le lendemain, Fernand revint auprès d'Emma. L'entrevue fut moins triste; les doux propos commencèrent. Emma lui apparut plus belle encore.

Il lui peignit en peu de mots les souffrances qu'il avait endurées depuis la scène de la prairie.

Emma, pour toute réponse, lui dit au milieu d'un sourire.

— Dans dix mois je serai votre femme.

LE

PHALANSTÈRE DU SCHAH DE PERSE

CONTE

PREMIÈRE PARTIE

Il était une fois un schah de Perse et sa sultane favorite.

Le schah était vieux et laid.

La sultane favorite était jeune et belle.

Le schah se nommait Ali, la sultane s'appelait Pervenche.

Le schah croyait fermement à sa descendance en ligne droite de Cyrus, à la science de Zoroastre, à la sagesse de son ministre et à la fidélité de Pervenche.

Ali était la personnification de la puissance dans tout ce qu'elle a de fatal selon les traditions de l'Orient. Il était, en vertu d'un dogme indiscutable, l'hé-

ritier d'une longue série de maîtres dont l'origine se perdait, non pas dans la nuit des temps, mais dans les rayons de l'aurore, qu'il appelait sa cousine. Cette parenté était écrite dans de vieux livres sacrés, et malheur à celui qui se serait avisé d'en douter. Chaque jour, dans son palais d'Ispahan, les mages qui lui enseignaient la sagesse lui disaient à son lever : « Grand schah ! toi cousin de l'aurore, neveu de la Grande-Ourse et prophète de Zoroastre, la Perse a été faite pour toi. Brahma du haut des cieux te sourit et te contemple. Tu es grand comme Cyrus ton aieul, tu es sage parmi les sages, ton peuple t'idolâtre et tes femmes sont fidèles. »

Voilà ce que, selon les coutumes de la Perse, les mages récitaient chaque matin au puissant Ali.

Dans sa jeunesse, Ali avait été belliqueux. Le roitelet d'une petite peuplade voisine de ses États, ayant eu l'audace de faire enlever une jeune esclave de Circassie qu'on lui ramenait de Smyrne, il lui déclara la guerre. Une bataille terrible s'engagea, dans laquelle trois cents éléphants mordirent la poussière. Le roitelet fut fait prisonnier. Ali rentra triomphalement dans sa capitale, monté sur un éléphant, auquel le roitelet captif servit de cornac. Les mages, étonnés de cette prouesse, firent bâtir près du palais d'Ispahan un monument destiné à en perpétuer le souvenir.

Quelques années après cette bataille mémorable, Ali rendit un jugement qui le posa comme législateur bien au-dessus du célèbre Salomon. Une femme avait été infidèle à son mari. Celui-ci, indigné, porta plainte devant le schah. La justice d'Ali ne se fit point attendre. Il ordonna que la femme infidèle serait brûlée, que son complice aurait la tête coupée, et que ses biens serviraient à acheter un sérail à l'époux outragé. Cette preuve d'immense sagesse plongea les mages dans un ravissement tel, qu'ils crurent devoir lui élever un autre monument.

Ali s'occupait peu des soins de son empire. Il avait confié les rênes de l'État au sage Bélus, chef des mages, son premier ministre, et sa confiance en lui était si grande qu'il n'intervenait dans les affaires publiques que dans les cas difficiles. Ce Bélus descendait en ligne droite des mages chaldéens, et il en possédait toute la sagesse. Il savait par cœur le livre de Zoroastre, lisait dans l'avenir, et de plus était d'une force très-remarquable sur ce qu'on appelle vulgairement la clef des songes. Comme Joseph auprès du pharaon d'Égypte, il avait donné des preuves éclatantes de son mérite, sans pour cela avoir perdu la moindre parcelle de sa modestie. Les mauvaises langues l'accusaient d'être un flatteur, mais il n'aurait point fallu professer cette opinion en présence d'Ali, qui, n'ayant pas lu La Fontaine, ne soupçonnait pas qu'un

flatteur pût vivre aux dépens de celui qui l'écoutait.

Malgré toute sa puissance, Ali s'ennuyait fort. Les nombreuses esclaves de son sérail avaient perdu le secret de dissiper les sombres soucis qui plissaient son front majestueux ; enfin, pour emprunter une image au jardin des fleurs de la rhétorique, depuis longtemps ses lèvres décolorées ne trempaient plus dans la coupe des illusions. Il n'aimait qu'une seule chose, l'opium qui lui procurait encore des extases. Aussi en prenait-il souvent. Alors son cerveau, perdu dans les vapeurs narcotiques, le transportait au milieu des riants horizons de ses premières années. Mais ce bonheur factice, qui s'envolait avec le sommeil, loin de porter remède à son indifférence, la rendait plus pénible encore à supporter. Bélus venait alors à son secours, et lui répétait à satiété qu'il était grand, sage, puissant, qu'il descendait de Cyrus, qu'il était cousin de l'aurore et parent de la Grande-Ourse. Ali ne laissait jamais achever la période de son ministre, et lui disait entre deux gros soupirs :

— Mage, tu m'ennuies.

Un jour qu'il avait absorbé plus d'opium que d'habitude, il fit un rêve qui le frappa d'une façon toute particulière. Au milieu de son extase, il avait aperçu un eunuque qui détachait un des diamants noirs qui ornaient son diadème, pour y substituer une perle fine d'une admirable beauté.

A son réveil il fit appeler Bélus, et lui demanda l'explication de ce songe. Le ministre, après l'avoir attentivement écouté, répondit que la question était si grave, qu'il lui fallait vingt-quatre heures pour méditer.

Bélus s'enferma dans le temple de Brahma, resta face à face avec le livre de Zoroastre, puis le lendemain, vêtu d'une grande robe parsemée d'étoiles et de croissants, la tête surmontée d'un bonnet pointu, il se présenta devant le schah, et lui tint à peu près ce langage :

— Un rayon de Zoroastre est descendu sur moi, et m'a permis de pénétrer le sens mystérieux de ton rêve. Rappelle-toi que les femmes qui ornent ton sérail ont toutes les cheveux noirs. Bientôt des confins de ton empire va venir une jeune vierge blonde trouvée près de la mer. Elle sera belle comme le jour et fera pâlir l'éclat de toutes celles que tu as aimées. Les diamants noirs de ton diadème représentent toutes ces étoiles éclipsées, et la perle que pendant ton sommeil un eunuque a substituée au diamant noir, c'est la vierge blonde dont je t'annonce l'arrivée.

Ali, quoique déjà vieux, tressaillit en écoutant ce langage ; ses yeux éteints se rallumèrent, sa bouche se prit à sourire. Bien que sa confiance dans Bélus fût sans bornes, il voulut néanmoins éprouver si la prédiction était exacte, et pour cela il prit une nou-

velle dose d'opium. L'extase ne se fit pas attendre. Son cerveau entrevit toutes sortes de bizarreries, mais aucune d'elles ne ressemblait à la vierge blonde qui lui était promise.

Il se réveilla furieux.

— Bélus m'aurait-il trompé? se dit-il à part lui ; si je le savais, je lui ferais couper la tête.

Quelques jours s'écoulèrent sans que rien de semblable à la merveille promise se présentât à son palais. Bélus, pour éviter l'orage qui le menaçait monta sur un éléphant très-rapide à la course, et partit avec quatre esclaves pour une vallée distante de cinquante lieues d'Ispahan.

Vers le milieu du jour, alors que le soleil de la Perse darde ces rayons verticaux qui dessèchent la nature, il s'approcha du fleuve qui arrose la vallée, et tomba bientôt dans un essaim de jeunes filles. Alors, aidé de ses esclaves, il renouvela ce procédé brutal que les Romains avaient jadis employé à l'égard des Sabines. Il fit une trop riche capture, car au lieu d'une blonde, il en trouva trois, et, comme le berger Pâris, son embarras fut grand lorsqu'il lui fallut choisir. Il opta cependant pour celle des trois jeunes filles qui, par coquetterie sans doute, avait imaginé de poser sur sa chevelure une couronne de pervenches.

Deux jours après, Pervenche, montée sur un éléphant caparaçonné d'or, de cachemires et de pierre-

ries, arrivait sous la tente du schah. Sa résignation avait quelque chose de touchant.

Pervenche était le type parfait de la beauté orientale. Elle ressemblait un peu à ces femmes que les peintres ont offertes à nos yeux toutes les fois qu'ils ont voulu représenter Vénus ou une odalisque se parfumant au sortir du bain. Il va sans dire qu'elle possédait les trente-deux perfections qui en Orient, servent de signalement à toutes les esclaves destinées à peupler les harems et les sérails.

Pour se faire une idée de la petitesse de son pied, il faut dire que la pantoufle de Cendrillon n'aurait pu lui servir que dans le cas où elle aurait eu des engelures; car il y avait, entre les pieds des femmes ordinaires et le sien, la même différence qu'entre le paturon d'un homard et celui d'une écrevisse. Sa taille flexible se devinait sans avoir besoin d'être marquée par tous ces matériaux immenses que nos couturières amoncellent sous les jupes qu'elles fabriquent. Quand Pervenche se remuait, au lieu de ce balancement monotone auquel en sont réduites toutes les femme, elle décrivait, avec sa taille, une série de spirales grâcieuses comme les élans d'un convolvulus, qui portaient à croire qu'elle n'avait pas de colonne vertébrale.

L'incarnat de ses lèvres possédait le reflet éclatant de la grenade en bouton. Quant à ses joues, elles

n'étaient ni pâles ni colorées, elles avaient cette teinte laiteuse du camélia blanc. Le regard, pénétrant à travers ce tissu délicat, distinguait des myriades de petites veines roses entre-croisées comme un peloton de soie vierge.

Ses yeux, d'un bleu pâle comme le soleil d'automne, projectaient une sorte d'ombre lumineuse, dans laquelle scintillaient toutes les couleurs du prisme. La prunelle était parsemée de petits points qu'on apercevait à des profondeurs infinies, comme les étoiles la nuit dans l'onde calme et transparente d'un lac, ou plutôt comme ces taches radieuses répandues sur le disque du soleil. Le blanc mat qui encadrait la prunelle, possédait le reflet éblouissant de ces avalanches de neige que le vent détache du sommet escarpé des montagnes. Toutes ces perfections microscopiques donnaient au regard de Pervenche une puissance fascinatrice à laquelle ne pouvait se soustraire le mortel fortuné sur lequel il daignait s'arrêter. Si ce démon se fût avisé, comme les femmes de notre pays, de faire ce que l'on nomme vulgairement des œillades, cet acte de coquetterie eût inspiré au novice le plus timide toutes les hardiesses de la séduction, peut-être même tous les instinct du crime. Aussi n'était-ce pas trop de ce voile éternel que les Orientaux, nos maîtres en fait de jalousie, appliquent sur le visage de leurs femmes

pour tempérer la fatale influence de ces yeux et conjurer les désastres que leur contemplation eût certainement entraînés.

Des historiens ont gravement raconté qu'un astronome du nom de Ptolémée avait fait croire aux Égyptiens et à bien d'autres peuples que la luxuriante chevelure de la reine Bérénice s'était élevée dans l'azur des cieux pour servir de coiffure à une comète, hyperbole à l'aide laquelle le savant Égyptien a voulu immortaliser la beauté des cheveux de la susdite reine. Eh bien! n'en déplaise à Ptolémée, nous affirmons que Pervenche avait une chevelure plus longue et plus belle que celle de la reine Bérénice. D'abord en réfléchissant un peu, on est naturellement porté à croire que les cheveux de Bérénice n'ont paru si longs, qu'à cause du voisinage fortuit de cette reine avec l'empereur Titus qui portait les siens très-courts. A vrai dire les cheveux de Pervenche ressemblaient moins à des cheveux qu'à cette végétation délicate qui entoure le bouton de la rose mousseuse. Comme nuance, ils s'étaient arrêtés àcette limite périlleuse qui n'a point de nom dans notre pauvre langue, mais qui est bornée d'un côté par le roux et de l'autre par le blond filasse. C'était, si l'on veut, ce reflet adorable que Raphaël a choisi pour quelques-unes de ses vierges ou, si on le préfère, celui qui avait passionné le docteur Faust pour la suave Marguerite, un jour

que par hasard elle s'était avisée de se coiffer en bandeaux.

Il serait par trop classique de dire que Pervenche avait une forêt de cheveux. Cependant nous acceptons la figure quoique très-usée. Une forêt, soit ! mais une forêt vierge, qui n'aurait supporté le joug d'aucun peigne, et qui fière de son indépendance, se jouait en spirales brillantes comme les pousses nouvelles de ces arbustes rares qui se dilatent au souffle du printemps.

La nuance délicate de ses cheveux avait toujours été préservée de la souillure inévitable qui serait résultée pour elle du contact impur des mains grasses d'un coiffeur. Disons encore qu'on s'était bien gardé d'introduire dans leur onde éclatante cet attirail de ficelles et de broches de fer, qui feraient croire que la mode, parmi nous, assimile la coiffure d'une femme au palissage d'un arbre fruitier.

Si l'on ajoute à tous ces avantages une grâce infinie, un gazouillement d'oiseau, une gentillesse d'enfant et une câlinerie de chatte, on se fera une idée à peu près exacte de cette merveille qui a nom Pervenche.

Le shah, en présence de cette réalité qui dépassait en beauté l'image de sa vision, lui décerna sans plus tarder le titre de sultane favorite, et lui fit endosser

le brillant costume de l'emploi. Ce costume exige quelques explications.

En Perse, les sultanes favorites ne sont point mises comme en Turquie. Ainsi, elles ne portent pas leurs cheveux nattés; elles laissent les femmes du Grand-Turc partager cette erreur avec les Suissesses et les Alsaciennes. Pour rien au monde elles ne voudraient consentir à se laisser pendre dans le dos ces lanières enrubanées qui ressemblent à des cordons de sonnette ou aux célèbres rênes des coursiers d'Hippolyte. Elles ne s'affublent pas davantage de ces ustensiles en carton appelés *turbans*, que l'auteur de *Corinne* portait si majestueusement. La coiffure d'une Persane consiste en un petit filet de soie bleu de ciel, en tous points semblable à celui qu'Alexandre le Grand trouva sur la tête de Statyra après la bataille d'Arbelles. Qu'on juge de l'effet magique que produit cette coiffure bleue, quand celle qui la porte est blonde comme l'était Pervenche. Ce filet est en outre orné de gros diamans, de sorte que ce mélange de cheveux et de pierreries ressemble à ces fils de la vierge parsemés de gouttes de rosée, qui miroitent çà et là dans les prairies par les derniers beaux jours d'automne.

Elle porte un collier de perles fines, puis un bracelet fermé par un diamant incroyable. Elle est couverte d'une tunique de mousseline blanche bariolée

de fleurs massives, suspendues à sa traîne aérienne. Quand par hasard le soleil a l'impertinence de ne pas uire, ce qui est fort rare en Perse, la sultane favorite se fait envelopper dans les plis infinis et soyeux de a pourpre de Tyr.

Comme la sultane ne marche jamais, elle est chaussée de bas de soie roses, à coin d'or, puis de pantoufles doublées de duvet blanc. De sa main gauche elle agite sans cesse un éventail en nacre de perle, garni des plumes étincelantes du colibri. Elle se tient couchée sur des coussins de tapisserie.

Le schah voulut inaugurer par des fêtes l'arrivée de Pervenche. Pour cela, il fit venir à Ispahan tout ce que son royaume renfermait de comédiens, de jongleurs, de joueurs de flûte, de dompteurs de tigres et d'artificiers. Il décida que les fêtes dureraient huit jours. Des théâtres et des cirques pouvant contenir des myriades de spectateurs furent construits exprès pour cette solennité. Les poëtes furent également mis en réquisition, et une forte récompense fut promise à celui qui composerait le meilleur sonnet sur la sultane favorite.

Il en est un peu de la Perse comme des autres pays; les bons poëtes y sont fort rares. On présenta au concours une foule de sonnets dans lesquels Pervenche fut cinquante fois comparée à la brise et à aurore. Ils étaient tous détestables, à l'exception

d'un seul qui était charmant. L'auteur obtint le prix, qui consistait en plusieurs marcs d'or. A peine l'eut-il touché qu'il disparut. On présuma que c'était par modestie, et pour se soustraire aux compliments des gens lettrés. C'était pour une autre cause. Un professeur de français découvrit la ruse : ce sonnet était une traduction littérale de quatre strophes d'Alfred de Musset.

Les fêtes furent splendides. On brûla, pour les feux d'artifice, autant de poudre qu'il en fallut à Napoléon pour gagner la bataille d'Austerlitz ; on égorgea deux cents tigres, dont la peau servit à faire un tapis à Pervenche ; les joueurs de flûte s'exténuèrent à force de souffler dans leurs instruments ; puis après, le peuple, rassasié d'émotions, fut rendu à ses travaux.

Il était sans doute écrit dans le livre de Zoroastre que Pervenche devait jouer le rôle de sultane favorite, car elle apprit, en fort peu de temps, l'art d'être insolente et de fatiguer, par ses caprices, les innombrables esclaves chargées d'aller au-devant de sa pensée. Néanmoins, malgré son éminente position, elle ne se trouvait pas heureuse. La petite moue qui contractait ses lèvres indiquait aux physionomistes tout le vide de son cœur, toute la tristesse de son âme.

Hélas ! pauvre fille des champs, quelque doux que fût le duvet de son nid, quelque fastueux que fût le

cortége qui suivait sa marche, toutes les fois que des esclaves la portaient sur son palanquin, elle regrettait l'obscurité de sa naissance, et eût échangé toute sa grandeur pour l'amour d'un jeune pâtre. Son front était toujours sombre, ses lèvres avaient oublié le sourire. Le regard jaloux et terne du maître qui avait eu la fatale idée de l'attacher à sa puissance, paralysait dans leur essor tous les élans de sa jeunesse. Elle avait d'abord conçu la pensée de la résignation, mais c'était là une tâche au-dessus de ses forces. Parfois elle enviait le sort de ces femmes qui, tout en n'aimant point leurs maris, concluent par intervalle une sorte de trêve avec leur aversion.

En vain Ali la suppliait de formuler un souhait, fût-il ridicule, impossible. Elle ne désirait qu'une seule chose, la liberté, et il ne voulait point la lui rendre. Pauvre colombe, un aigle impitoyable la tenait dans ses serres, il fallait s'ennuyer ou mourir !

Or, un beau jour, après une année de servage, Pervenche, couchée près d'Ali, s'ennuyait comme la lune un jour d'éclipse. Bélus, premier ministre, vint, comme de coutume, parler avec son maître des affaires de l'État ; il paraissait inquiet et soucieux.

Le schah, en le voyant, lui dit :

— Eh bien ! Bélus, qu'y a-t-il de nouveau en Asie ?

— Rien, répondit le ministre.

— Et en Europe ?

— Ah ! de ce côté, c'est différent. Il s'y passe des choses d'une effrayante gravité.

— Et que s'y passe-t-il ? fit le schah ; parle, réponds.

— Eh bien ! maître, reprit Bélus, l'Europe est bouleversée. Le dieu du mal a le dessus. Il a déchaîné sur cette partie du monde un fléau qui menace d'emporter avec lui les trônes et les rois.

Le schah frémit à ce discours. Quant à Pervenche, elle balançait sa petite tête avec une complète indifférence.

— Mais quel est ce fléau ?

— Ce fléau, reprit dogmatiquement Bélus, se nomme le socialisme. Il fait de nombreux prosélytes, qui s'apprêtent à conquérir le monde et à le soumettre à ses lois. Les socialistes apportent dans la lutte une ardeur qui rappelle celle autrefois déployée par les califes du prophète Mahomet.

— Mais, après tout, que veulent les socialistes ?

— Ce qu'ils veulent, ô grand schah ! c'est démolir toutes les institutions existantes, puis après réinstaller l'humanité tout entière dans le paradis terrestre.

A ce mot, Pervenche sortit de sa torpeur. Son regard s'illumina de feux magnifiques ; puis, regardant Bélus, elle lui dit :

— Dans le paradis que rêvent les socialistes, y aura-t-il des serpents comment dans l'ancien ?

La sagesse de Bélus l'empêcha de répondre à cette question. Il baissa chastement les yeux.

Ali crut se débarrasser de la curiosité de Pervenche en lui répondant assez sèchement que, les serpents ayant perdu toute leur malignité, il importait peu de savoir s'il y en aurait dans le paradis des socialistes.

Bélus reprit aussitôt :

— Des nouvelles qui nous parviennent d'Europe annoncent que les socialistes émigrent dans toutes les directions. Il faut donc aviser aux moyens de leur fermer les portes de la Perse.

Ali, enchanté de la prévoyance de son ministre, le congédia en lui recommandant surtout de doubler la garnison des frontières.

Bélus sortit en s'inclinant.

Jetant les yeux sur Pervenche, Ali fut soudainement frappé de la métamorphose qui s'était opérée en elle. Sa petite moue avait disparu. Sa luxuriante chevelure, échappée du filet qui la tenait captive, flottait sur ses épaules en boucles parfumées. Pour la première fois, elle le regardait en face et donnait à ses yeux cette expression de volupté que sait trouver une femme toutes les fois que son âme, son esprit ou son cœur conçoivent un grand désir. Quand une femme a recours à ce déploiement de forces, elle est irrésistible et peut accomplir tous les miracles de la lyre d'Orphée.

Le schah comprit bien vite que Pervenche allait abuser de son crédit ; mais, malgré sa longue expérience en matière de caprices de sultane, il ne devinait pas celui qui faisait présenter sa requête d'une façon si éloquente.

— Que désires-tu, Pervenche? s'écria-t-il dans son transport. Parle, ma puissance n'est-elle pas ton esclave?

— Eh bien! dit Pervenche, en lui faisant un collier de ses bras, j'avoue que je suis tourmentée par un grand désir.

— Que veux-tu? D'avance je jure d'y accéder.

— Je veux, dit-elle en hésitant, comme une femme qui va mordre dans le fruit défendu, je veux... je veux... voir un socialiste!

Les contorsions qu'éprouve un cure-dent jeté sur des braises ardentes ne sont rien comparées au frémissement nerveux qui s'empara d'Ali en entendant formuler un tel souhait. On eût dit qu'il sentait pénétrer dans son cœur, non pas seulement la pointe d'un poignard, mais le dard d'un serpent. D'un geste convulsif il repoussa brutalement la sultane, et lui tourna le dos ; mais comme elle insistait toujours, malgré son horreur, il changea de tactique, espérant vaincre par la douceur un caprice dont il ne pouvait triompher par la violence.

Il fut asssez maître de lui pour calmer sa fureur. Alors, se rapprochant de Pervenche, il lui dit :

— Renonce à ce souhait ridicule qui me déplaît, et que rien ne saurait justifier. Désire tout ce que tu voudras, je te l'accorde. Veux-tu que j'augmente le nombre de es esclaves ? Veux-tu des perles plus grosses et plus brillantes que celles qui ornent tes parures ? Te serait-il agréable de contempler le spectacle d'un combat d'éléphants ? Faut-il que, pendant la nuit, je fasse brûler mes palais ? Voilà des caprices que je comprends, et qui font honneur à une sultane. Mais quant au désir vulgaire que tu exprimes, je ne veux pas le satisfaire, parce qu'il est injurieux pour ton bon goût, et qu'il donnerait à penser à mes sujets que le diadème que j'ai posé sur ta tête a étouffé ton esprit. Par Zoroastre, je t'en conjure, renonce à ton désir !

Mais Pervenche avait une volonté très-ferme. Quand elle voulait une chose, elle la voulait bien. Elle écouta sans murmurer les superbes discours d'Ali, puis quand il eut terminé ses périodes, elle s'écria de nouveau :

— Je veux voir un socialiste !

DEUXIÈME PARTIE

Ali se retira furieux et rejoignit Bélus, auquel il fit part de toutes ses inquiétudes.

Son ministre l'écouta respectueusement, et quand il eut fini son discours, il tenta de lui prouver, avec son éloquence habituelle, qu'il ne fallait attacher aucune importance à ce caprice de femme, qui se dissiperait aussi facilement qu'il avait été conçu. Puis il ajouta, pour le rassurer complétement, qu'il se chargeait de rendre la Perse impénétrable à tout socialiste. Il s'agissait, pour cela, de transmettre des ordres sévères à toutes les frontières.

Une femme à laquelle l'excès de la puissance ne laisse rien à désirer devient la proie de l'ennui, mais

cet ennui s'accroît encore lorsque cette femme conçoit un désir qu'il lui est impossible de satisfaire.

Pervenche devint plus triste, et au fond de son cœur elle reprochait au schah d'être plus exorbitant que jamais.

En vain Bélus avait essayé de la consoler. Il avait échoué dans cette tentative, et Pervenche lui avait très-carrément signifié de la laisser tranquille.

Grâce à cet incident, on ne s'amusait plus à la cour d'Ali. Bélus, sous prétexte qu'il veillait au salut de l'empire, ne disait plus un seul mot. Ali boudait Pervenche, qui de son côté le lui rendait avec usure. De sorte que le palais du schah était transformé en temple du Silence.

Les cuisiniers apprêtaient des festins somptueux auxquels les convives ne touchaient pas. Chaque matin on distribuait aux pauvres d'Ispahan les cervelles de becfigues, les tranches d'ananas, les langues de paon et les filets de pêche de la table d'Ali. Le peuple ne comprenait rien à ce raffinement de charité. Bizarre enchaînement des choses d'ici-bas! Les Persans savouraient toutes ces douceurs, parce que le schah ne voulait point procurer un socialiste à Pervenche.

A la fin, ce spectacle affligea Bélus, et comme il aimait sincèrement son maître, il chercha le moyen de ramener la gaieté à sa cour.

Il consulta les mages, comptant sur leur sagesse pour opérer ce miracle.

Les mages tinrent conseil, et après une délibération très-vive, voici quel fut le résultat de leurs méditations.

Il fallait, pour rendre la gaieté au schah, lui faire endosser la chemise du plus heureux de ses sujets.

Bélus, armé de cette recette, se mit à l'œuvre sans plus tarder. Il questionna son entourage sur la félicité respective de tous les Persans.

On lui désigna un financier qui possédait des millions.

Il alla trouver ce financier, le félicita de sa fortune, le complimenta sur les splendeurs de son harem, sur le luxe de ses équipages, sur le nombre de ses esclaves; mais il ne tarda point à reconnaître que ce financier, dont on lui avait signalé le bonheur sans nuage, était au contraire extrêmement malheureux, et qu'il tremblait qu'on ne lui enlevât ses trésors pendant la nuit.

Bélus s'en alla frapper à une autre porte. On lui avait désigné un célèbre gastronome qui passait sa vie à table, dégustant les mets délicieux qu'il faisait apprêter par des cuisiniers venus des quatre coins du monde. En effet, ce gastronome avait été heureux, mais ses beaux jours étaient passés, depuis qu'une gastrite incurable le condamnait au supplice

de ne plus toucher, sous peine d'indigestion, aux raffinements culinaires qu'il avait inventés.

Il existait un savant retiré au fond d'une tranquille province, dont les jours s'écoulaient au milieu des camélias, des roses du Japon et des plantes les plus rares qu'il cultivait loin du fracas des villes, loin des intrigues du monde.

Au dire d'Horace, ce savant devait être excessivement heureux. Hélas! vain espoir. Cet amateur des jardins était pour l'instant dans une fureur extrême, parce qu'il avait découvert sur la fenêtre de son cordonnier, un œillet de fantaisie infiniment plus beau que tous ceux de ses jardins. Ensuite, il apprenait, par un journal de Paris, qu'un horticulteur hollandais était parvenu à découvrir une rose bleue, découverte d'autant plus injurieuse pour lui, qu'il avait été couronné par l'Académie d'Ispahan, pour un traité en trois volumes, tendant à prouver que la nature avait décidé dans sa sagesse qu'elle ne donnerait jamais naissance à la rose bleue.

Bélus se retira prêt à conclure qu'il n'existait pas en Perse un seul sujet heureux, lorsque passant près d'une limpide rivière, il aperçut dans un bateau une belle jeune fille de dix-sept ans, qui raccommodait ses filets, en jetant aux échos de la rive les roulades harmonieuses de sa voix.

La fortune, dit-on, ne fait pas le bonheur. Si l'on

doutait de la justice du ciel, cette pensée nous y ferait fermement croire.

La jeune fille, en apercevant Bélus, cessa de chanter et se prit à rougir.

— Que fais-tu là, ma belle enfant? s'écria Bélus.

— Seigneur, répondit-elle, je répare mes filets afin de faire une meilleure pêche, et de gagner quelque monnaie pour payer la tunique blanche qu'un juif a bien voulu me vendre à crédit.

La simplicité de cette réponse et la modestie d'un tel désir révélèrent subitement à Bélus qu'il se trouvait en face d'une de ces existences primitives, pour laquelle le bonheur n'est pas encore une chimère, par cette raison bien simple qu'elle le fait consister dans ce que la civilisation appelle dédaigneusement une puérilité.

Bélus fit signe à cette jeune fille de le suivre. Il la conduisit à Ispahan et la présenta aux mages, qui l'acceptèrent comme le prototype du bonheur. Nul doute qu'avec ce talisman le schah ne fût délivré de l'ennui pyramidal qui menaçait ses jours.

Ali, prévenu de cette découverte, consentit à essayer du remède prescrit par les mages, dans lequel d'ailleurs il paraissait avoir une foi sans réserve. Il fallait donc qu'il endossât la chemise de la plus heureuse de ses sujettes.

Des esclaves se mirent à l'œuvre pour déshabiller la jeune fille.

Mais hélas! ô douleur! cette jeune fille n'avait pas de chemise!

Bélus, consterné, évoqua l'ombre de Zoroastre. Le prophète n'apparut point.

Les mages, également consternés, conclurent que le schah était fatalement voué à l'ennui.

Un certain jour on vit apparaître, sur le milieu de la place d'Ispahan, en face du palais du schah, un jongleur indien d'une grande habileté. Son adresse prodigieuse amassa bientôt une grande foule autour de lui.

Pervenche, avertie par le bruit, daigna faire approcher de la fenêtre du palais le lit sur lequel elle s'étendait nonchalamment, afin de voir les tours d'adresse du jongleur.

Ali et son ministre s'étaient également installés à une autre fenêtre.

Le jongleur, après avoir joué avec ses boules de cuivre, proposa des remèdes à tous les assistants; mais s'apercevant qu'on ne lui achetait rien, il passa presque aussitôt à d'autres exercices.

Comme on n'avait contre lui aucun sentiment de défiance, il put, sans être nullement troublé, prononcer un long discours dans lequel, sans respect pour l'autorité du schah, il attaqua sa puissance, ses

priviléges et ses prérogatives, et reprocha au bon peuple d'Ispahan d'être un vil troupeau d'esclaves. Il terminait son allocution en offrant à son auditoire une théorie sociale qui, en même temps qu'elle promettait du bonheur pour tout le monde, abolissait le travail et la peine. Il suffisait, pour réaliser ce riant avenir, de quitter la ville, et de s'en aller bâtir une sorte de ruche gigantesque qu'il appelait phalanstère, et dans laquelle chacun devait avoir sa place au soleil.

Ce mot de phalanstère sonna fort mal aux oreilles de Bélus, qui, sans être d'une force remarquable en science sociale, avait une teinture assez exacte de cette expression technique.

Bélus, indigné, donna l'ordre aux gardes du palais d'arrêter le jongleur.

Mais le peuple, qu'il récréait par ses discours, prit fait et cause pour ce dernier, et par son attitude menaçante fit clairement comprendre aux gardes qu'il se ferait écharper plutôt que de l'abandonner. Cette résistance inattendue prit en peu de temps les proportions d'une révolte.

Ali, sous les yeux duquel la scène se passait, ne distinguait rien de grave dans cet événement, et trouvait les ordres de son ministre un peu trop sévères.

Par malheur, un seul mot de Bélus suffit pour lui faire changer d'avis et renoncer à la clémence.

— Maître, lui dit Bélus, ce jongleur est un socialiste, il développe ses dangereuses doctrines, et si on ne l'arrête pas je ne réponds plus de votre propre sécurité.

Ces paroles pétrifièrent le schah, mais le peuple persista dans sa résistance avec un acharnement redoublé.

C'est dans les moments difficiles que les grandes natures doivent se montrer. Ali ne faillit point à ce devoir. Il étendit les bras, ce qui signifie, selon les usages de la Perse, qu'il s'apprêtait à parler.

— Sujets, dit-il, en s'adressant à la foule, puisque vous ajoutez foi aux paroles de cet inconnu, essayez du bonheur qu'il vous propose. Que faut-il pour exécuter ses gigantesques projets? qu'il parle, je lui concède tout ce qu'il peut désirer.

Ces paroles furent couvertes d'applaudissements.

Bélus devint plus sombre et blâma vertement cette concession faite à l'esprit de révolte.

Dès le lendemain, sans plus tarder, l'inconnu, ou plutôt le socialiste fut sommé par ses plus chauds partisans de donner les plans d'un phalanstère, et tout le peuple, armé de pioches, le suivit sur un emplacement situé aux portes d'Ispahan, qu'Ali lui-

même avait magnanimement désigné pour faire cette expérience.

Le socialiste prit le commandement des travailleurs. Il traça sur le papier les plans du phalanstère, puis après il ordonna aux ouvriers de creuser les fondations, d'approcher des matériaux et de préparer du mortier.

Il y avait environ huit jours que les malheureux Persans, exposés aux ardeurs du soleil oriental, piochaient la terre, et les murs du phalanstère sortaient à peine des fondations.

Constatant alors qu'ils étaient soumis à un travail infiniment plus dur que leur travail habituel, ils se révoltèrent contre ce faux prophète, et refusèrent de lui obéir. Honteux de leur aveugle crédulité, ils firent aussitôt entendre des imprécations et des menaces, et leur hostilité devint si grande, que le socialiste, justement épouvanté, crut prudent, pour sauver ses jours, de chercher son salut dans la fuite. Il fut poursuivi par ces forcenés, et sans son extrême agilité, il serait tombé en leur pouvoir.

Parvenu dans les rues tortueuses d'Ispahan, le socialiste courait à l'aventure, sans but et sans direction.

Le hasard, ou plutôt sa bonne étoile, le conduisit au palais du schah, dont il escalada les murs. Après quelques sauts passablement périlleux, il se trouva

dans un jardin délicieux, et s'empressa d'aller se cacher derrière un buisson de jasmin.

Quelle fut sa surprise, lorsque, regardant autour de lui, il aperçut l'image de Pervenche, qui, ayant appris qu'il était socialiste, jetait sur lui un regard bienveillant et doux, exprimant la miséricorde.

Une foule d'idées se pressèrent à la fois dans sa tête égarée. Il se croyait transporté dans le paradis de Mahomet, auprès de la plus séduisante de ses houris. Sa situation lui rappelait encore celle du valeureux Renaud dans les jardins d'Armide.

Séduit et fasciné par les yeux de Pervenche, il se précipita à ses pieds, et lui demanda prosaïquement sa protection.

Pervenche ne l'entendit pas. Alors il eut recours à la poésie, et avec une onction qui eût fait honneur à un amoureux de la Comédie-Française, il lui adressa ces deux vers d'Hernani :

> Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
> Au malheureux que tout abandonne et repousse ?

Pervenche ne saisit pas la beauté de ces deux vers, qui s'appliquaient pourtant si bien à la situation. Alors il eut recours à la langue persane, et lui exposa, tant bien que mal, ses frayeurs et ses craintes.

Pour toute réponse, Pervenche le fit asseoir près d'elle et tremper ses lèvres dans une coupe de corail, contenant un sorbet délicieux.

Ils demeurèrent cinq minutes en face l'un de l'autre.

Que se passa-t-il ?

C'est un secret enseveli dans les mystères du sérail. Disons toutefois, en historien fidèle, que Pervenche était belle, qu'elle était seule, et que l'ombre du berceau de jasmin était fraîche comme la grotte de Calypso.

Les Persans irrités, ayant appris que le socialiste s'était réfugié dans le palais du schah, mirent un frein à leur fureur. Le palais est un lieu d'asile.

Ali et Bélus, qui perdaient sottement leur temps à délibérer, sortirent de leur conciliabule.

Ils se montrèrent cléments. Le socialiste obtint son pardon, à la condition de quitter immédiatement la Perse.

Un sauf-conduit fut chargé de l'escorter jusqu'à la frontière.

Avant que le peuple ne se fût éloigné du palais, Ali monta sur son balcon et lui adressa cette paternelle allocution :

— Vous venez d'apprendre à vos dépens qu'il faut bien se garder des faux prophètes qui veulent bou-

leverser le monde avec leurs folles doctrines. Que cette leçon vous serve pour l'avenir.

Bélus, sans respect pour son maître, lui coupa brusquement la parole et ajouta :

— Songez, Persans, que le sage Ali est neveu de l'Aurore, parent de la Grande-Ourse, grand comme Zoroastre, et que lui seul peut vous rendre heureux. Allez au temple prier votre dieu de lui accorder de longs jours.

Le peuple s'éloigna content.

Le soir, dans le palais, une grande révolution s'accomplit.

Pervenche paya de sa disgrâce son entrevue avec un socialiste. Deux esclaves coupèrent ses beaux cheveux blonds.

Ali les fit placer près de son trône, et il a soin de dire à chaque nouvelle esclave qui entre dans son sérail :

— Si tu es infidèle, je te ferai pendre avec ces cheveux !

DÉDICACE

DU PHALANSTÈRE DU SCHAH DE PERSE

A MADAME LA MARQUISE DE ***

Balzac a dit, dans la *Physiologie du Mariage*, que les livres naissaient mystérieusement dans le cerveau des auteurs comme les truffes dans les plaines parfumées du Périgord. Cette vérité est un titre que pourraient invoquer tous les maladroits qui tiennent une plume pour se dispenser d'expliquer le motif, la cause ou le prétexte des créations qu'ils ont l'audace

de livrer à la publicité. Parfois cependant, l'esprit obéit à des provocations tellement bizarres, qu'il est bon de signaler ces particularités aux psychologistes qui recherchent encore la solution de ce problème qui consiste à savoir si nos idéessont le résultat de nos sensations, ou si nos sensations sont le résultat de nos idées.

Je vous veux trop de bien, madame, et je suis trop persuadé que vous dormez assez pour continuer longtemps sur ce ton-là; aussi je m'empresse de vous raconter comment l'idée me vint de brûler tant d'encens en l'honneur des cheveux blonds.

J'étais un certain jour chez un coiffeur très-célèbre de la rue de la Paix, qui voulait me persuader que *l'huile d'Alcibiade* était une essence préférable à *l'eau athénienne*, et tandis que je flétrissais autant qu'elle le mérite une telle hérésie, je vis entrer une jeune fille pâle, triste, fatiguée, mais néanmoins fort belle. Elle venait proposer au coiffeur de lui vendre l'épaisse forêt de cheveux blonds qui couronnait le sommet de sa tête. En même temps elle dénoua son bonnet, retira son peigne et laissa tomber une cascade de cheveux blonds cendrés.

Le coiffeur, avec cette insensibilité commerciale inventée dans leurs comptoirs par les Carthaginois, lui répondit que les cheveux blonds n'avaient aucune valeur, que l'Alsace et la Bretagne fournissaient et au delà aux besoins de la consommation, et qu'en conséquence, il ne pouvait payer ses cheveux plus de dix francs.

Ce mot fit fuir la jeune fille.

Je sortis furieux, bien décidé à la suivre, mais elle marchait si vite qu'il me fut impossible de l'aborder. Je perdis sa trace sur la place Vendôme.

Trois jours après, je ne pensais plus à cette jeune fille, ni à ses cheveux, ni à l'insensibilité du coiffeur, et il est probable que je n'y aurais jamais songé davantage sans une rencontre tout à fait fortuite.

Un jeudi, aux Italiens, on jouait le *Barbier de Séville*. Pendant l'entr'acte, je promenais ma lorgnette sur ces groupes de jolies femmes constellées de diamants, qui, trois fois par semaine, viennent, alors qu'il neige, fleurir sur le devant des loges. Mes yeux s'arrêtèrent sur une jeune dame, belle, noble et gracieuse, dont le visage rayonnait comme une île

de fleurs au milieu d'un torrent de cheveux blonds. Je quittai ma stalle pour la voir de plus près, et en passant près de sa loge, je la vis causant avec des lions. Il était précisément question de ses cheveux. Elle avouait naïvement qu'ils ne lui appartenaient pas, et qu'elle les avait achetés moyennant dix francs, à une pauvre fille, par l'entremise de sa femme de chambre.

Cet aveu, fait avec une franchise dépourvue de toute coquetterie, me fit pardonner à ce charmant petit geai de s'être paré des plumes du paon. Je passai brusquement et je regagnai ma stalle. Mais au lieu de prêter une oreille attentive aux notes harmonieuses de Rossini, je me rappelai ma pauvre fille aux cheveux blonds, et je changeai de sentiment.

Alors, me tournant du côté de la dame, je me dis à part moi : « Tandis que tu t'épanouis avec tant de complaisance sous les regards de tes admirateurs, il y a dans quelque mansarde une pauvre fille qui porte le deuil de sa chevelure, et qui, pour cacher la profanation qu'elle a osé exercer contre elle, s'est sans doute appliqué sur la tête un bonnet aussi affreux

que le tien est coquet et tentateur. » Puis, songeant que toutes les autres femmes pouvaient avoir imité cet exemple, je ne crus plus à leur beauté menteuse, et je demeurai persuadé que celles qu'au premier abord j'avais considérées comme autant d'étoiles, n'étaient en réalité que des astres éteints. Alors mon regard sceptique, repoussant toute illusion, se prit malgré moi à sonder les mystères de leurs toilettes et à séparer d'elles tout ce qui ne leur appartenait pas. Cette investigation fut horrible.

Je sortis des Italiens le cœur navré. A la porte, je rencontrai un médecin et un vaudevilliste, auxquels je fis part de mes impressions. Le médecin me répondit que non-seulement les femmes vendaient leurs cheveux, mais qu'il y en avait d'autres qui vendaient leurs dents, et que c'était un commerce très-lucratif.

Quant au vaudevilliste, il ne me dit rien et se contenta de m'écouter. Trois mois après, il fit une pièce en deux actes avec l'histoire que je lui avais racontée.

Voilà, madame, l'aventure qui m'a fait écrire ce

conte que j'ai l'honneur de vous dédier, persuadé que vous voudrez bien accepter cette dédicace, en souvenir de la pauvre fille qui se coiffe à la Titus, depuis le jour où vous portez des bandeaux.

GUSTAVE CLAUDIN.

UN TALENT D'AGRÉMENT

Il y a de cela dix ans. Il était midi. Un monsieur, âgé d'environ soixante ans, était assis dans le salon de son appartement de la rue Laffitte.

Un autre monsieur du même âge est introduit. La conversation suivante s'engage entre eux :

— Encore de mauvaise humeur ? tu ne riras donc plus ? Pourquoi cet air menaçant et irrité ?

— Comment peut-il en être autrement ? répliqua le monsieur assis dans son fauteuil, tout autour de moi conspire à me mettre en fureur. Bénédict, mon fils, me laisse seul. Ma gouvernante est devenue invisible, et s'est emparée de mon valet de chambre. Voilà pour les êtres qui m'entourent. Quant aux

objets qui m'environnent, ils se mettent aussi de la partie pour augmenter ma mauvaise humeur.

— Et qu'est-ce que tes meubles peuvent te faire? hasarda le visiteur. En voudrais-tu à ton secrétaire de ce qu'il ne renferme pas assez de billets de banque?

— Il n'est pas question de mon secrétaire, mais de mes horloges et de mes montres. Ainsi, je suis en face de ma pendule, qui marque onze heures et demie; ma montre indique onze heures trois quarts, et le cadran solaire que j'aperçois par ma fenêtre marque midi précis! Le canon vient de sonner, ou plutôt de partir. Si je me plains à mon horloger, il me répond que le soleil retarde en été et avance en hiver; et, tout en faisant des cuirs, il discute à perte de vue les choses auxquelles il n'entend évidemment rien.

— Je ne vois pas dans tout ce que tu dis l'ombre d'un motif pour se mettre en colère. En quoi t'importe-t-il de connaître l'heure à la minute? Qu'il soit midi, midi moins un quart, voire même onze heures et demie, cela doit t'être indifférent, puisque tu n'as rien à faire.

Il se fit un instant de silence, dont nous profiterons pour faire connaître ces deux sexagénaires.

Celui assis dans le fauteuil était M. le baron de Nangis, noble de l'ancien régime, qui avait conservé

l'étiquette, le costume, les préjugés et les scrupules du dernier siècle. Il était resté fidèle à la culotte courte, aux bas de soie et aux souliers à boucles. De son large gilet et des manches de son habit s'échappaient des flots de dentelles. Les mœurs et les modes actuelles le mettaient en fureur. Il protestait contre notre costume, contre la laideur des pantalons, contre le sans-façon d'à présent, et contre le cigare, qu'il qualifiait de poison. Mais il protestait surtout contre son fils unique Bénédict, qu'il appelait le chevalier, et auquel il ne pardonnait pas d'être de son siècle. Le baron était veuf depuis longtemps. Il avait tenté de tous les moyens pour inculquer au chevalier les principes de la plus pure galanterie. Il lui avait donné des maîtres de toute espèce, afin de le rendre musicien, peintre, beau danseur; disons encore qu'il avait ajouté au programme de l'éducation contemporaine, une foule de raffinements délicats que Faublas a possédés le dernier, tels que de broder, de coiffer une dame, de lui poser des mouches, de lui peindre les sourcils et de porter son éventail. Par malheur, le chevalier Bénédict s'était empressé d'oublier tous ces talents d'agrément.

Quand il allait dans le monde avec son fils, il était furieux de voir le chevalier familier avec les dames, leur prendre audacieusement le bras, au lieu de leur présenter respectueusement la main, et les commettre

dans le tourbillon de la valse, au lieu de leur ménager un épanouissement dans le menuet. Et quand Bénédict sortait du salon pour aller fumer avec ses amis, oh! alors, sa fureur éclatait en imprécations. Dans l'excès de son emportement, il s'écriait qu'à présent, en France, les gentilshommes avaient cédé la place à des jockeys.

Or, comme Bénédict fumait beaucoup, et préférait la liberté des fêtes publiques à la contrainte des salons, il s'ensuivait que M. le baron de Nangis était toujours en colère.

Bénédict, que sa fortune à venir dispensait de travailler, se laissait aller au courant de ses caprices et de ses désirs, et passait sa vie à étaler, sur le boulevard de Gand et aux avant-scènes des théâtres, les modes les plus nouvelles, les toilettes les plus excentriques.

Quant à l'autre personnage, c'était un autre baron appelé M. de Navailles, ami de M. de Nangis, qui venait lui faire part d'une nouvelle importante.

— J'ai découvert, lui dit-il, une femme pour ton fils. La demoiselle est riche, noble, jeune et belle, élevée par une gouvernante sévère. Son éducation lui permettra sûrement de briller dans le monde.

— Mon fils se marier? reprit le baron, c'est impossible. Il a plus besoin d'une nourrice que d'une femme.

Il est sans caractère, sans gravité, et tout à fait incapable de porter les chaînes du mariage.

— Mais si la compagne que je lui destine changeait les chaînes en guirlandes; si l'éclat de sa beauté arrachait ton fils à son désœuvrement, si son esprit aimable et son caractère résolu remédiaient à son manque de gravité, est-ce que tu ne consentirais pas à cette union?

— Oui, mais dans le cas seulement où je trouverais dans une jeune fille une volonté ferme qui pourrait dominer la futilité de Bénédict, et lui faire la loi.

En cet instant, le baron de Nangis se prit à sourire. Sa physionomie paraissait si affable, qu'il n'y avait pas à douter qu'il ne pardonnât à sa montre et à son horloge leur contradiction avec le soleil. Il reprit aussitôt :

— Ah! si tu avais découvert un pareil trésor tu me rendrais bien heureux, et je ferais tous mes efforts pour l'accaparer.

— Eh bien! je l'ai trouvé. Je viens te demander la main de ton fils pour Mlle Aurore-Antoinette de Boisgontier, fille du marquis de Boisgontier, gentilhomme breton, chevalier de Malte, grand-croix de Jérusalem et de divers autres ordres.

L'énumération de ces titres et qualités fut interrompue par l'entrée majestueuse de Mlle Armande de Beauvisage, dame de compagnie du baron.

Mlle Armande était une brune de quarante-sept ans, haute en couleurs et mal conservée. Elle portait une de ces robes à grands ramages sur lesquelles les oiseaux doivent avoir envie de se poser. Pour compléter l'effet, elle était coiffée d'un turban ottoman, qui la faisait ressembler à ces princesses infortunées surprises en voyage par des brigands. Elle s'était appliqué sur le front, pour dissimuler la blancheur de sa chevelure, un tour en cheveux peints; mais le tour avait perdu son équilibre, de sorte que la chevelure passait par dessus. En face de ce beau désordre, il était difficile de conserver sa gravité. Enfin, sur l'extrémité d'un nez passablement long, et encore plus rouge, on distinguait une paire de lunettes vacillantes, dont l'un des deux verres était fendu en étoile.

Mlle Armande avait, ainsi qu'on le dit vulgairement, voix au chapitre. Le baron la consultait toutes les fois qu'il s'agissait de prendre une importante résolution. Elle fut initiée aux projets de mariage.

Son premier mot fut une approbation complète à ce projet, qui, selon elle, était capable de mettre fin à ce qu'elle appelait pudiquement les erreurs de Bénédict.

— Baron, dit-elle, en relevant ses lunettes, j'appelle Bénédict qui fume dans sa chambre; et sans plus tarder vous allez l'instruire de ce qui se passe.

Bénédict fut mis au courant.

Tout d'abord il refusa, alléguant en termes assez vagues que l'état présent de son cœur s'opposait à ce qu'il pût se marier.

Ce refus mit en fureur Mlle Armande, qui, se redressant avec fierté, prononça l'allocution suivante :

— Chevalier, vous devez épouser Mlle Aurore-Antoinette de Boisgontier, qui est jeune, belle, noble, riche, spirituelle, et cent fois préférable à votre Fédora. Jusqu'à présent je me suis tue sur vos erreurs, et sur vos faiblesses ; mais mon attachement pour M. le baron, pour vous, me fait un devoir de déchirer le voile que par bonté j'ai consenti à étendre sur vos révoltantes amours. Fédora est une infidèle qui aime vos cadeaux, mais non votre personne, et qui vous plantera là très-bien, quand vos largesses s'apaiseront. Non contente d'absorber toutes vos ressources, elle crève les chevaux de M. le baron. Ancus-Martius, ce cheval suberbe que M. votre père avait acheté il y a un an, est mort d'une fluxion de poitrine en attendant, par une nuit froide, Mlle Fédora qui jouait au baccarat dans un bal au profit des Polonais.

— Quoi ! dit le baron, c'est Fédora qui a fait crever Ancus-Martius ?

— Oui, baron, mais laissez-moi parler et achever de confondre le chevalier.

Fédora ne vous aime pas, en voici la preuve en

main. Et alors, tirant une lettre de sa poche, Mlle Armande lut ce qui suit :

« Monsieur Bénédict,

» Je cesse de vous voir; j'ai trouvé un Russe qui m'offre en diamants la parure que vous me refusez en rubis.

» Veuillez, je vous prie, me restituer la bague que vous portez à l'index de votre main gauche. »

— L'ingrate! dit Bénédict, puis arrachant la bague, il la jeta par la fenêtre et dit au baron :

— Mon père, pardonnez-moi mes erreurs. Je consens à épouser Mlle de Boisgontier.

— Ah! c'est bien, chevalier, très-bien, interrompit Mlle Armande; souffrez que je vous embrasse; vous vous conduisez en gentilhomme, et vous avez été superbe dans le sacrifice.

Le baron de Nangis s'apprêtait à faire un discours, mais Mlle Armande le conjura de se taire.

Il fut convenu que Bénédict partirait le lendemain pour Tours, et que dans quatre jours il serait présenté à sa fiancée au milieu d'un grand bal.

M. de Nangis conjura le chevalier de renoncer aux

cigares, aux façons familières et de se rappeler les leçons de courtoisie, de politesse et d'urbanité qu'il lui avait fait donner par ses maîtres. Peu s'en fallut qu'il n'exigeât de Bénédict qu'il dansât le menuet. Ce fut encore Mlle Armande qui l'en dissuada, en lui faisant observer que le menuet était passé de mode.

Le lendemain, Bénédict partait pour Tours.

Le baron de Nangis avait donné à son fils, le chevalier, pour faire son voyage, une chaise de poste qui n'était point sortie de la remise depuis le retour de Louis XVIII. Il avait consenti à le faire accompagner par son valet de chambre.

Or Bénédict cheminait vers Tours.

Renversé dans le fond de sa voiture et songeant à son mariage, il concevait des idées fantasques et bizarres comme les spirales de fumée qui s'échappaient de son cigare. Sa future était-elle belle? telle était la question qu'il se posait à chaque instant, et à laquelle il ne pouvait répondre, puisqu'il ne l'avait jamais vue. L'amoureux qui pense à sa belle absente, place son image en face des illusions de son esprit et des pulsations de son cœur. Les ravissements de son âme aspirent vers un but; mais l'amoureux qui s'exalte et qui soupire pour une femme inconnue, endure une torture impossible à décrire, par cette raison, facile à comprendre, que l'inconnu c'est l'infini. La pensée, impétueuse comme la foudre, se

débat, sillonne toutes les cases du cerveau et enfante mille images qu'elle agite comme des marionnettes. Elle rassemble en faisceau tous les échantillons de beauté qu'elle a rencontrés sur la terre et, après s'être stérilement passionnée pour tous, fatiguée, déçue, elle s'arrête et renonce à soulever le voile impénétrable qui lui cache son idole. Par malheur, la curiosité est un démon impitoyable qui n'accorde pas de trêve à ceux qu'elle persécute. Cette pensée, qui vient d'avouer sa défaite, de confesser son impuissance, se relève fière et superbe et se persuade qu'un second effort la rendra plus clairvoyante.

— Aimer une femme inconnue ! c'est courir après une ombre, c'est demander à nos regards de s'élever jusqu'à la face des anges, ou de plonger jusqu'aux perles qui miroitent au fond des mers. Ces caprices ont leur grandeur.

Les belles âmes doivent dédaigner la réalité et la laisser au vulgaire. Aimer une femme qu'on a vue! c'est là un amour banal, un amour de tout le monde. C'est ainsi qu'on aime depuis le commencement du monde ; mais aimer une femme inconnue! voilà une tentation bien autrement séduisante. Est-ce que les hommes de l'âge d'or avaient jamais entrevu Vénus ? Est-ce que la muse, cette chaste maîtresse qui voltige au chevet du poete, a jamais soulevé le bord de son fichu ? Ses rigueurs n'ont pas refroidi ses amants qui, toutes

les fois qu'elle daigne les appeler ou leur sourire, quittent sans murmurer les images grossières qu'ils n'encensent qu'à défaut d'elle. Et cependant avec elle, point de baiser, mais une communion mystérieuse qui laisse à sa beauté l'éclat de son aurore, et aux roses de sa couronne leur pureté virginale.

Il y avait environ douze heures que Bénédict courait sur la grande route, quand il aperçut devant lui le clocher d'une petite ville ; peu d'instants après, il entrait dans les murs de Nogent-le-Rotrou. Le postillon, pour avertir ses camarades de la poste qu'il amenait un voyageur payant grassement l'honneur de le conduire, fit claquer son fouet, et en administra quelques coups vigoureux à ses chevaux. Par malheur la chaise de poste, qui avait perdu depuis longtemps l'habitude de courir, se brisa dans un cahot, précisément à la porte de la ville. Bénédict mit pied à terre. Il fit demander un carrossier, qui, après avoir examiné les avaries, l'avertit qu'il ne pourrait continuer sa route que le lendemain matin.

Il fallut bien se résigner à attendre.

Le chevalier ne connaissait personne dans la ville. Il ne changea point de costume, et, conservant sa casquette de voyage, il s'en alla errer par les rues. Tout d'abord, il voulut visiter les curiosités de l'endroit, ressource de tout voyageur contraint de s'arrêter.

Vers trois heures de l'après-midi, le hasard le conduisit sur une espèce de promenade plantée d'arbres, et là, il rencontra toute la société de la ville, réunie en cercle autour de la musique d'un régiment, qui exécutait des ouvertures d'opéra et des valses de Strauss. Un observateur trouve son profit partout où il y a foule. Aussi Bénédict, qui dans le premier moment avait maudit l'accident qui le forçait de s'arrêter, ne regretta plus ce retard.

Il vit passer de jeunes dames charmantes avec leurs petits enfants portés par des nourrices; puis des demoiselles conduites par leurs mères. Elles n'étaient pas toutes jolies, mais parmi elles il s'en trouva plusieurs qui fixèrent son attention, et qui lui firent même sortir son lorgnon de sa poche.

Il remarqua avec un certain étonnement, que les demoiselles portaient toutes au bras gauche des bracelets d'ivoire ornés de gros cœurs. Il se posa mille questions pour expliquer cette mode, et ses réflexions le conduisirent à penser que les demoiselles de Nogent-le-Rotrou devaient être toutes bien franches, puisqu'elles portaient le cœur sur la main.

La musique, après avoir joué une ouverture solennelle, et partant ennuyeuse, exécuta une valse tellement entraînante, que les demoiselles cédèrent presque toutes à un balancement qui témoignait de tout le bonheur qu'elles éprouveraient à danser.

Parmi les demoiselles qui se balançaient en marquant la mesure, ses yeux en distinguèrent une plus gracieuse que les autres ; sa figure un peu pâle, encadrée au milieu d'une luxuriante chevelure, avait un cachet de distinction qui l'impressionna fortement. Elle était escortée d'une femme âgée, qu'on eût appelée dans les tragédies une confidente, en Espagne une duègne, et que parmi nous on nomme une femme de chambre.

La valse terminée, la femme de chambre s'approcha de sa jeune maîtresse et lui fit observer qu'il était temps de rentrer.

Inutile de dire que Bénédict suivit la trace de cette charmante inconnue. Après avoir traversé quelques rues étroites, il arriva sur une espèce de boulevard, et vit la jeune fille entrer dans une maison de fort bonne apparence.

Hélas ! il devint triste quand il cessa de la voir, et sans réfléchir, il resta immobile devant la porte, en proie à ce désappointement qu'on éprouve, lorsque nos facultés admiratives se trouvent privées de la cause qui les a éveillées; mais comprenant qu'il était malséant de rester à cette place, il s'éloigna tout rêveur. En peu d'instants il se trouva à l'autre bout de la ville, au milieu d'un marché. La vue des légumes et des volailles le fit fuir ; il marcha devant lui san direction, et un quart d'heure après, le hasard le ra-

menait devant la maison où la jeune fille était entrée.

En cet instant les fenêtres d'un salon du rez-de-chaussée étaient ouvertes, ce qui lui permit de distinguer la jeune fille, et tout près d'elle une vieille dame fort majestueuse, que tout d'abord il prit pour une grand'mère. Cette vieille dame avait un air quelque peu aristocratique. Elle portait un bonnet surchargé de riches dentelles et un tour en faux cheveux ; on devinait, à son teint, qu'elle avait dû, dans son jeune temps, abuser du fard et des mouches.

La jeune fille parlait avec animation et disait à la vieille dame :

— Tu verras que je ne serai jamais prête à l'heure. Ton coiffeur est insupportable. Je le commande pour quatre heures, voilà qu'il en est cinq, et il me fait dire qu'il a encore cinq dames à coiffer avant moi. D'abord je veux arriver de bonne heure au bal, afin d'être bien placée. La vieille dame écouta ce langage avec un calme bienveillant, puis elle dit, après un moment de silence :

— Ne t'impatiente pas, mon enfant, mon coiffeur ne sait pas que tu es avec moi. Quand je suis seule et qu'il est trop occupé, je lui envoie mes faux cheveux et il les fait apprêter par sa femme.

Bénédict, inspiré par le désir extrême de pénétrer dans cette maison, trouva dans ce dialogue un

prétexte pour s'y introduire. Ne savait-il pas coiffer une dame? Il avait toujours considéré ce talent comme entièrement superflu; mais, en cet instant il en comprenait toute l'utilité et entrevoyait déjà le profit immense qu'il pouvait en tirer. Il aurait donné tout ce qu'il savait de latin, de grec, de science et d'escrime, pour ses faibles notions de l'art capillaire, qu'il se préparait à exercer pour la première fois. Ainsi que nous l'avons dit, son costume de voyage, plus que négligé, ne s'opposait point à ce qu'il se fît passer un garçon coiffeur, s'en allant à Paris chercher de l'ouvrage. Ensuite, il se savait doué d'un aplomb suffisant pour jouer son rôle en conscience. Et plus tard, si l'imposture se découvrait, il trouverait un compliment bien tourné, à l'aide duquel il parviendrait à se faire pardonner.

Cette perspective le mit au comble de la joie. Sans plus réfléchir sur cette témérité, il sonna bravement, et s'adressant au domestique, il le pria de l'introduire auprès de sa maîtresse.

Quand il fut dans le salon, il annonça à la vieille dame qu'il était coiffeur de son état, qu'il allait à Paris, et que chemin faisant, il tâchait de trouver de l'ouvrage pour se défrayer de ses frais de route.

L'attitude bien humble qu'il avait su prendre fit réussir sa ruse. Ses propositions furent acceptées, et tout d'abord, avant de coiffer la jeune fille, on le

pria d'arranger le tour de tête de la vieille dame, qui devait, elle aussi, aller au bal le soir.

Cette corvée inattendue ne découragea point Bénédict. Il fit, comme on dit, contre fortune bon cœur. On lui apporta une tête de poupée sur laquelle il plaça le tour, qu'il se hâta de brosser rudement, au risque d'en arracher les cheveux. Pendant qu'il essuyait ce revers de la médaille, la jeune fille, aidée par un monsieur âgé qui se trouvait là, achevait une amplification française, devoir qui lui était imposé pour mettre le comble à son éducation.

C'est un fort curieux spectacle que d'observer le supplice d'une jeune fille de dix-sept ans, aux prises avec ce qu'on appelle une dissertation française. Les maîtres, sans pitié pour les suaves intelligences qu'ils ont mission de développer, semblent tous s'être proposé de les éteindre, en leur choisissant les sujets les plus saugrenus qu'on puisse imaginer. Tous ces doctes maîtres traitent les demoiselles comme des hommes d'État. Au lieu de les entretenir du printemps, qui a quelque analogie avec leur fraîcheur, ils leur imposent la tâche impossible de faire parler les généraux et les ministres de l'antiquité. Quelle idée sublime ont les pères de donner dix francs par cachet à un vieux professeur pour qu'il enseigne à leurs filles la recette de faire parler Thémistocle, Annibal, Charlemagne, voire même Chris-

tophe Colomb! Quelle préparation logique aux soins de la maternité, que d'entretenir une fille de dix-sept ans de Caton, de César et d'Épaminondas!

Or, tandis que Bénédict brossait avec colère le tour de faux cheveux, la jeune fille s'abîmait l'esprit à chercher (c'était le sujet de son amplification) ce qu'Alexandre le Grand pouvait avoir dit au roi Porus pour le consoler de sa défaite et du massacre de ses éléphants. La pauvre petite, la tête appuyée sur ses coudes, tordait ses cheveux dans les crispations de ses mains. En face de ces deux monarques, elle prenait un air contristé et lamentable, qui plissait son beau front. Nous affirmons, sans crainte de nous tromper, que si Alexandre avait pu prévoir que sa victoire sur Porus dût, dans la postérité, causer un tel ennui à une jeune fille, il se serait bien gardé de vaincre le roi des Indes.

Lorsque Bénédict eut achevé sa besogne, il se leva, et pria son autre cliente de s'apprêter pour qu'il la coiffât. Elle ne se le fit pas répéter, et remit au lendemain son amplification, en protestant à la vieille dame qu'elle manquait absolument d'idées, et qu'elle ne voyait du reste pas l'utilité de faire parler des personnages qu'elle ne connaissait pas.

Cet acte de rébellion lui valut une petite morale; la vieille dame ajouta :

— Ton maître ne sera point content ; il t'a donné

ce sujet parce qu'il a rapport à ce tableau qui orne mon salon.

En effet, le tableau de Porus et d'Alexandre était suspendu à un clou. Les deux rois, sous une tente magnifique qui ressemblait à ces lits gigantesques du dernier siècle, se livraient à un dialogue vif et animé, et rivalisaient par les plumes et les panaches dont étaient surmontés leurs casques.

Bénédict, d'après la façon dont il était traité, ne pouvait pas douter qu'on le prît réellement pour un garçon coiffeur. Personne ne lui parlait, et il n'osait, de son côté, engager la conversation.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il vit tomber en cascade d'ébène les longs cheveux de la jeune fille, après qu'ils furent affranchis du peigne qui les fixait en chignon sur le sommet de la tête. Il passa le démêloir avec précaution jusqu'à ce qu'ils fussent bien séparés les uns des autres, ensuite il traça d'une main sûre une raie partant d'une oreille et allant rejoindre l'autre, afin de diviser la portion des cheveux devant servir aux bandeaux, de ceux roulés en torsade et fixés par le peigne. Quand il en fut arrivé à cette phase de l'opération, la jeune fille lui dit en se mirant dans la glace :

— Faites-moi, monsieur, des bandeaux bien crevés, les bandeaux me vont très-bien le soir; puis

vous me poserez sur le côté gauche de la tête les deux roses qui sont là toutes prêtes.

Bénédict s'inclina.

En un instant, les cheveux maniés par sa main blanche et légère se convertirent en bandeaux luisants, et alors il put contempler dans tout son éclat la charmante figure qu'il était si facile de parer.

— Ayez soin, dit la jeune fille, de bien lisser mes cheveux sur le front, car, à cette place, ils sont très-rebelles et se dérangent au moindre mouvement.

En effet, une mèche de cheveux, qui d'abord avait paru souple et docile, se releva fièrement. Cet accident, loin de détruire son ouvrage, ne faisait que donner plus de physionomie à la figure de la jeune fille. Un coup de brosse suffit pour abattre la mèche et la mettre à la raison.

Après sa soumission, Bénédict posa les deux roses, et alors, sous le prétexte de juger son ouvrage, il eut la hardiesse de regarder sa cliente en face.

On a souvent plaisanté le coiffeur. Eh bien ! nous trouvons qu'il y a beaucoup de poésie dans cette profession. Il est, pendant un instant, le confident des craintes et des joies de celle qu'il a coiffée. Il est forcément initié aux élans de sa coquetterie, aux secrets de ses intentions. Il essuie parfois sa mauvaise humeur, mais aussi il voit luire son premier sourire, et

c'est là un avantage qui vaut bien l'étrenne d'une barbe. Nous sommes certain que Pygmalion ne devint amoureux de sa statue qu'après avoir achevé sa coiffure, c'est-à-dire les apprêts qui complètent la beauté et la placent à l'apogée de son éclat.

Bénédict, immobile, interdit comme Pygmalion, se serait comme lui agenouillé devant cette merveille, sans la crainte de se trahir ; mais plus heureux que le statuaire, il n'avait rien à demander au ciel; car au lieu d'une froide statue, c'était une belle jeune fille pourvue du feu sacré qu'il avait devant les yeux.

Qui sait combien aurait duré cette extase! Par malheur, il avait joué son rôle avec tant de vérité, que la jeune fille, ouvrant un tiroir, y prit une pièce de cent sous qu'elle lui mit dans la main, en lui indiquant la porte pour sortir.

La demoiselle alla se placer devant une glace, et passa une minutieuse inspection de sa coiffure. Tout d'abord elle n'en parut point satisfaite. Elle reprochait aux roses de ne point tomber gracieusement, à ses bandeaux d'être sans hardiesse, à tous ses cheveux d'être trop sévèrement massés, défaut qui en effaçait la finesse. Voilà quel fut sa première impression. Mais bientôt elle se réconcilia avec elle-même, et daigna se trouver belle. Alors elle se prit à rire. Son visage, épanoui par la joie, respirait le bonheur, et creusait dans sa joue droite une délicieuse petite

fossette qu'on était tenté de prendre pour le ricochet de son sourire.

Bénédict, caché près d'un arbre de la rue, avait observé toute cette scène de coquetterie. Qu'on juge de la rougeur qui monta vers le front de la jeune fille, quand elle le reconnut en s'approchant de la fenêtre. Elle jeta sur lui un regard incompris, sans doute, des passants, mais prodigieusement mystérieux pour celui sur lequel il tombait.

Nous disons mystérieux, et à dessein, parce que Bénédict pouvait assigner à ce regard une foule de significations. Était-il destiné à lui faire comprendre qu'on discernait en lui autre chose qu'un coiffeur? Ou bien était-il une de ces hardiesses que se permettent les femmes quand elles se trouvent en face d'un inférieur dont elles considèrent l'admiration comme un tribut, jamais comme un hommage?

On nous objectera peut-être que nous accordons aux jeunes filles une expérience et une duplicité incompatibles avec leur innocence? Cette objection ne nous causerait aucun embarras; les moralistes, par leurs écrits et leurs maximes, prouvent à l'observateur qu'ils ignorent ce que c'est que l'ingénuité. Ils ont la naïveté de croire que les jeunes filles gardées à vue ne savent absolument rien. C'est là une respectable erreur que nous serions désolé de dissiper, attendu qu'elle est peut-être la seule illusion qui

reste aux vieux parents. A ce titre, elle nous est chère, et pour rien au monde nous ne voudrions qu'elle disparût. Mais cette concession n'empêche pas d'entrevoir la vérité, et la vérité est que les jeunes filles savent une partie de ce que nous admettons qu'elles ignorent. Voulez-vous leur donner de l'esprit ? a dit Beaumarchais, enfermez-les. Le sentiment de l'intuition, chez elles, est cent fois plus puissant que les télescopes de tous les astronomes. Ce n'est pas d'hier qu'il en est ainsi. Ève fut curieuse, puisque, malgré les précautions de son chaste époux, elle sut bien trouver le fruit défendu dans le sentier tortueux du paradis terrestre. Ève a transmis à toutes ses filles cet instinct clairvoyant pour lequel la cuirasse de la prudence aura toujours des défauts.

Tout d'abord, Bénédict se persuada que sa distinction, protestant contre son subterfuge, l'avait fait reconnaître, et déjà son amour-propre, chatouillé par tant de présomption, s'apprêtait à chanter victoire; mais il fut arrêté dans son essor quand il vit la jeune fille fermer la croisée avec indifférence, comme pour se soustraire à l'importunité d'un passant trop curieux.

Il fut assez indulgent pour croire que la jeune fille allait au moins entr'ouvrir les rideaux, et jeter sur lui un furtif regard. Il attendit, mais en vain. La croisée resta close, le rideau parfaitement baissé.

— Oh! se dit-il à part lui avec rage, décidément c'est une petite sotte qui ne mérite pas sa beauté. Est-ce que je ressemble à un coiffeur?

Il va sans dire qu'il se prodigua tout le baume qu'étendent sur leurs blessures les talents incompris, les génies méconnus.

En passant devant une glace exposée à l'étalage d'une boutique, il se toisa des pieds à la tête, et se trouva l'air excessivement gentilhomme. Il ne lui fallut rien moins que cette expérience pour le convaincre que rien n'était changé à sa personne, et qu'il pouvait encore sans crainte se présenter dans un salon.

Mais, hélas! il ne se doutait pas du nouvel affront qui l'attendait.

Au milieu de la rue, il fut abordé par une femme de chambre qui venait, au nom de la vieille dont il avait brossé les faux cheveux, le prier d'aller coiffer une autre personne de sa connaissance, que le coiffeur de l'endroit avait également oubliée.

Cette proposition le plongea dans une superbe fureur. Il envoya promener la femme de chambre, et, s'emparant de la pièce de cent sous qu'il avait reçue et remise machinalement dans sa poche, il la jeta dans la sébile d'un aveugle qu'il aperçut tout près de lui, chantant avec une voix de ténor éreinté le cantique de saint Roch. Les passants ne comprirent rien

à la scène. L'un d'eux le surnomma le Bourru bienfaisant.

Bénédict retourna vers sa voiture, qu'il trouva sur le chantier. Le raccommodage n'était pas terminé. Ce retard le condamnait à passer la nuit dans une ville où l'on était stupide à ce point de l'abaisser au niveau d'un coiffeur. Comme il lui fallait un gîte pour coucher, il se fit conduire au meilleur hôtel de la ville, et s'installa dans une bonne chambre du premier étage, avec balcon donnant sur la rue.

Il dîna assez mal. Son aventure de la journée l'avait mis dans une de ces dispositions qui feraient trouver mauvaise la cuisine de Vatel.

Après le dîner il s'aperçut qu'il régnait dans l'hôtel une animation que ne comportait pas la petitesse de la ville. C'était un va et vient continuel, puis des conversations, des pourparlers, enfin, tous les indices d'une cérémonie.

Il apprit, par un garçon, que le soir même il y avait dans l'hôtel un bal de noces auquel devait assister une très-nombreuse compagnie.

Le salon était au pouvoir des lampistes qui s'apprêtaient à allumer les lustres. Des musiciens en habit noir arrivaient avec leurs instruments, et dans l'office un confiseur préparait des flots de punch et de sirops.

Tous ces apprêts étaient à peine terminés que déjà les invités arrivaient en foule, désireux de ne rien perdre de la fête.

Bénédict, songeant que le but de son voyage était une présentation d'abord, et peut-être un mariage ensuite, se promit d'examiner avec attention cette fête nuptiale, et de puiser dans ce spectacle les instructions salutaires qui pourraient prochainement lui servir.

Il existe une chanson dans laquelle un auteur certainement célibataire a osé dire que le plus beau jour de la vie était celui du mariage. Pour croire à cette chanson, il faut écarter avec soin de sa mémoire ce que, par expérience, nous avons tous vu aux noces auxquelles nous avons assisté.

Y a-t-il dans la vie un rôle plus embarrassant pour un homme, que la parade à laquelle on est condamné pendant ce jour solennel? La beauté pour un homme est un fort médiocre avantage ; il y en a cinquante autres plus enviables et qui servent bien mieux à nous pousser dans le monde. Néanmoins, le jour de ses noces, il est vraiment désagréable de ne pas être joli garçon, parce que ce jour-là vous cessez d'être un homme, vous êtes un marié, c'est-à-dire, ce type d'élégance, de grâce et de perfections que les poëtes et les peintres ont eu la malignité de représenter avec des cheveux bouclés, des

couleurs roses sur les joues, des bouches en cœur et des couronnes de fleurs sur la tête.

Or, quand vous remplacez tous ces brillants avantages par une maigreur excessive, ou par un embonpoint forcé ; quand au lieu d'un teint de lis et de rose vous avez un visage ridé par le travail ou noirci par le soleil, il en résulte pour les béats admirateurs, qui bourdonnent autour de vous, un désapointement qu'on pourrait traduire par ces mots: *Mon Dieu ! monsieur, que vous êtes laid !*

Impossible, si on a de l'esprit, d'en faire usage pour conjurer le péril de la situation, car le titre de marié impose une foule de devoirs qui ne vous laissent point le temps d'être spirituel : ainsi, il faut être empressé auprès de sa femme, témoigner beaucoup d'amour et d'impatience, aller au-devant de ses désirs et de ses pensées, lui tenir son livre de messe, son mouchoir, son éventail, son flacon, et tout l'attirail des objets qui la parent.

Dans un jour de noces, à quelque classe de la société qu'on appartienne, on ne peut se soustraire aux plaisanteries téméraires des malins esprits; il se trouve toujours dans le nombre des invités, quelque farceur jovial qui ne manque pas de dire au marié en regardant sa femme: *heureux coquin !* Allusion nouvelle et pleine de distinction.

En face de ces énormités, un marié ne sait évi-

demment quelle contenance tenir ; c'est à prendre son mouchoir et à se voiler la face. Ce supplice dure ordinairement deux jours pendant lesquels il faut servir de plastron à tous ceux qui s'obstinent à vous persécuter. Nous comprenons celui qui, au sortir de l'église, enlève sa femme pour s'épargner de telles tribulations.

Quant à la mariée, son rôle est encore plus embarrassant. Mais sur ce point, nous imiterons Pascal sur la chasteté, et nous n'aborderons pas ce sujet périlleux.

Enfin, après une heure d'attente, et lorsque déjà la salle de danse était remplie de monde, Bénédict, vit apparaître, escortée par la vieille dame, la jeune fille dont il avait tressé les cheveux : elle portait une robe blanche d'une extrême simplicité; son arrivée arracha à tous les curieux, un cri d'admiration; une grisette montée sur une chaise la proclama la plus belle.

Bénédict approuva ce jugement et dit à celle qui l'avait rendu :

— Ce n'est pas étonnant qu'elle soit la plus belle, c'est moi qui l'ai coiffée.

Il appuya tellement sur le *moi*, qu'il lui donna quelque chose de cornélien.

Bénédict apprit que son inconnue était une demoi-

selle de haut parage, qui ce soir-là daignait assister au bal de noces de sa sœur de lait.

Il fit des bassesses pour obtenir un simple regard, sans pouvoir y parvenir. Il crut même remarquer qu'il la contrariait par sa présence ; il s'éloigna, le désespoir dans le cœur, et rejoignit son domestique, qui préparait la chambre dans laquelle il devait dormir.

Le calme de la nuit lui fit regretter l'aventure dans laquelle il s'était imprudemment engagé. Le regard dédaigneux de la jeune fille lui donnait fort à penser.

Il ne se dissimulait pas qu'il avait complétement échoué dans ses projets de séduction et qu'après tout malgré sa distinction, il avait été confondu avec un coiffeur.

Cette perspective le faisait bondir.

Il importait donc à sa dignité de remonter sur son piédestal, et de détromper, même au prix d'une explication, celle qui le méconnaissait à ce point.

En ce monde, nous acceptons une méprise quand elle est à notre avantage ; si elle nous amoindrit, nous avons toujours le soin de la dissiper. Un sot auquel on accorde de l'esprit se laisse faire, mais il est bien rare qu'un homme d'esprit ne réplique pas quand par hasard on méconnaît son mérite. Dans l'échelle des sacrifices, un homme avouera qu'il fait de mau-

vais vers; il n'admettra jamais qu'une femme était fondée à lui préférer un rival.

Bénédict, excité par le désir de se rehausser aux yeux de celle devant laquelle il avait si misérablement abdiqué sa valeur, conçut une grande résolution. Il projeta de partir le lendemain pour Tours, de se faire présenter, de renoncer à la main de Mlle de Boisgontier, puis de revenir à Nogent-le-Rotrou rejoindre son inconnue, et d'arracher le voile obscur dans lequel il s'était si sottement enveloppé. Et alors son esprit, emporté sur les ailes du caprice, savourait par avance les douceurs d'une victoire qui devait le venger de sa défaite; au lieu de ce regard dédaigneux qui le mesurait avec tant d'impertinence, il apercevait un sourire bienveillant, désireux de se réconcilier avec lui. Mais fier à son tour, il résistait aux premières provocations, et pour consentir à la paix il demandait des otages.

Il continua sa route, et le soir descendait chez le baron de Navailles.

La présentation ne devait avoir lieu que dans deux jours. Le baron, qui prévoyait son impatience, essaya de le calmer et de le distraire pour adoucir la cruauté de l'attente.

Qu'on juge de son étonnement, lorsqu'au lieu d'un amoureux impatient, il s'aperçut qu'il n'avait devant lui qu'un être indifférent et calme, prodiguant son

admiration aux beautés du site, aux fleurs de son jardin, aux tableaux de sa galerie, et ne laissant pas échapper le moindre soupir.

Le baron, pour savoir à quoi s'en tenir, crut devoir questionner Bénédict.

— Ah çà! mon jeune ami, vous n'êtes donc pas amoureux?

— Pourquoi le serais-je? je ne connais pas ma future.

— Mais vous supposez donc que je veux vous unir à quelque fille oubliée sur sa tige et brûlant des cierges à sainte Catherine?

— Je ne suppose rien du tout. D'accord avec mon père, vous voulez me marier. Je consens, pourvu toutefois que celle qu'on me destine me plaise. Je dois la voir demain. J'attends. Si je me passionnais de confiance et que la noble demoiselle ne répondît pas à l'idée que je m'en serais faite, il serait trop douloureux pour moi d'éteindre mes illusions. C'est donc pour me mettre sûrement à l'abri de tout désappointement que je reste froid et calme. Si au contraire, ma future est belle, dans ce cas ne craignez rien, je réparerai le temps perdu; l'Amour est grand garçon dès le berceau.

Le baron de Navailles, en écoutant ce langage de philosophe blasé, éprouvait un profond étonnement.

— Est-ce que par hasard, dit-il à Bénédict, vous n'auriez point oublié complétement Mlle Fédora ?

Cette supposition fit sourire Bénédict ; il répondit au baron :

— J'ai perdu jusqu'au souvenir de Fédora ; je sais qu'elle a crevé Ancus-Martius, mais je ne l'aime plus du tout.

Non, Fédora, vous n'étiez pour rien dans la froideur du chevalier. Bénédict pensait à son inconnue, il soupirait après ce charmant visage qui lui était apparu sur sa route comme ces étoiles imprévues qui voltigent sur la tête des voyageurs égarés.

Hélas, quand un amoureux court après sa belle, la prudence exigerait qu'on lui mît un bandeau sur les yeux, afin que, chemin faisant, il ne s'éprît pas subitement des fleurs qu'il rencontre dans la prairie. Il faut, pour arriver plus sûrement à la terre promise, parcourir d'horribles déserts ; c'est l'histoire du pieux Énée qui ne put jamais aimer la blonde Lavinie, à cause de sa rencontre avec une veuve trop sentimentale sur le rivage africain.

Bénédict considérant son mariage comme un projet manqué, calcula sur sa montre dans combien d'heures il pourrait être de retour à Nogent-le-Rotrou. Il donna l'ordre à son domestique de commander des chevaux de poste à l'avance, son intention étant de partir après la présentation terminée.

Enfin le jour ou plutôt le soir solennel arrivé, il se rendit, en compagnie de M. le baron de Navailles, au grand bal au milieu duquel il devait apparaître aux yeux de celle qu'on lui destinait pour femme. Il allait à cette présentation sans aucune émotion, parce qu'elle n'était plus pour lui une épreuve, mais une pure formalité. Son rôle se réduisait à cette tâche facile, de saluer bien respectueusement une noble demoiselle, de lui débiter quelques compliments menteurs, puis après, de confesser sans motifs, que la jeune fille, tout en étant charmante, ne lui convenait pas. Prévoyant le cas où on le questionnerait sur sa répugnance, il avait préparé quelques arguments irrésistibles. Si la jeune fille était blonde, il n'aimait que les brunes; si elle était grande il préférait les petites femmes; enfin, si elle était grasse, il n'estimait que la maigreur, *et vice versa*.

Le bal était resplendissant : la beauté des dames réflétée par les glaces, donnait à la fête cette animation fébrile que les gens du monde demandent à la nuit en échange du sommeil. Les danseuses, emportées par les élans de l'orchestre, jetaient dans la fournaise d'une valse rapide les miracles de leur toilette.

La valse terminée, M. le baron de Navailles entraîna Bénédict dans un petit salon.

Puis, s'approchant d'une dame âgée, il lui dit tout bas à l'oreille, en prenant Bénédict par le bras :

— Madame la comtesse, je vous présente M. le chevalier Bénédict de Nangis, qui réclame la faveur de saluer Mlle Aurore-Antoinette de Boisgontier.

Et alors, Mlle de Boisgontier, qui tout d'abord avait baissé chastement les yeux, se leva et se mit en devoir de faire une révérence gracieuse.

Tout porte à croire que la révérence eût été faite selon les règles traditionnelles; par malheur, elle ne fut point achevée.

— Ciel! s'écria Mlle de Boisgontier indignée et se parant d'une grande majesté, faites éloigner cet homme. C'est mon coiffeur!

Impossible de décrire la surprise que ce mot, sorti de la bouche de Mlle de Boisgontier, peignit sur la face du baron de Navailles.

Bénédict, qui expiait si cruellement les conséquences de sa témérité, s'éloigna en s'inclinant, et pria le baron de le suivre.

Ce coup de théâtre répandit une grande émotion dans le bal.

Mme la comtesse de Boisgontier, après avoir perdu son fard et ses mouches, se trouva mal.

Bénédict, après qu'il fut sorti du bal, expliqua au baron de Navailles comment, à Nogent-le-Rotrou, tandis qu'on raccommodait sa voiture, il s'était introduit en qualité de coiffeur auprès d'une jeune

fille charmante, expédient que sa témérité avait offert à son impatience et à son ennui.

Et soit qu'il entrevît déjà la certitude d'obtenir son pardon, il ne prêtait qu'une médiocre attention à la morale sévère de M. de Navailles.

— Mais savez-vous bien, persistait à dire M. de Navailles, qu'à la place de Mlle de Boisgontier, je vous tiendrais rigueur, et que, malgré toutes vos explications, je ne pourrais m'empêcher de blâmer la légèreté avec laquelle, alors qu'il s'agissait pour vous d'une chose sérieuse comme le mariage, vous avez cédé à une fantaisie d'écervelé.

— Eh bien! moi, baron, reprit Bénédict, je ne partage pas votre opinion. Un mot d'explication édifiera tout le monde. A mon arrivée, vous m'avez reproché ma froideur. Elle tenait à cette cause que je ne voulais point épouser Mlle de Boisgontier, parce que j'avais laissé mon cœur à Nogent-le-Rotrou, où il m'avait été pris par une jeune fille inconnue à laquelle j'avais juré un amour éternel. A présent que, par le plus intelligent des hasards, cet ange est la femme qu'on me propose, je suis tout prêt à tomber à ses pieds. Je promets, si vous me procurez une entrevue avec Mlle de Boisgontier, d'obtenir de sa tante le pardon de ma faute, parce qu'elle est spirituelle, vous me l'avez dit, et qu'elle n'attachera point à cette plaisanterie plus d'importance qu'il ne faut

lui en accorder. Allons, baron, un peu de courage ; demain, il faut que je voie Mlle de Boisgontier. Son père, m'avez-vous dit, est un gentilhomme de l'ancien régime ; il comprendra tout ce qu'il y a d'original dans ma situation, et je suis bien sûr qu'il sera le premier à convenir qu'à mon âge il en eût fait autant. Quand on se permet d'être aussi belle que Mlle de Boisgontier, il ne faut point tenter les passants. Je l'ai vue, je l'ai aimée, et pour approcher d'elle, j'ai saisi le premier prétexte qui s'est offert à mon esprit. J'ai été son coiffeur, je me serais fait son domestique; mais cette abdication volontaire ne saurait diminuer mon mérite ni me faire refuser la faveur que je brigue à présent.

Bénédict apportait tant de feu à sa propre défense, qu'il n'était plus permis de douter qu'il ne fût réellement amoureux de Mlle de Boisgontier.

M. de Navailles, qui l'avait attentivement écouté, commençait à croire qu'il n'était pas impossible, avec un peu d'adresse, d'effacer jusqu'à la trace du scandale de la veille, et de reconquérir les bonnes grâces de la belle offensée.

Aussi, le lendemain, il se rendit chez M. de Boisgontier afin de sonder le terrain et d'expliquer le fatal malentendu.

Cette mission délicate exigeait une finesse toute diplomatique.

Il trouva M. de Boisgontier seul dans son parc.

— Ah! dit-il à M. de Navailles en l'apercevant, je vous chargerai à l'avenir de choisir des prétendants pour ma fille. Savez-vous bien que votre protégé mérite une bonne leçon que je lui donnerais à l'instant même, si mes rhumatismes me permettaient de toucher à mon épée!

— Du calme, marquis, reprit M. de Navailles; vous êtes en ce moment le jouet d'un malentendu que je viens précisément dissiper. Conduisez-moi, je vous prie, auprès de Mme la douairière de Boisgontier et de mademoiselle votre fille; leur présence est indispensable pour que l'explication soit complète.

Madame la douairière n'était pas encore remise de son évanouissement de la veille. Quant à Mlle de Boisgontier, son attitude était fort calme.

M. de Navailles, après s'être respectueusement incliné, ajouta:

— Je viens, madame, en ambassadeur, vous demander pardon, de la part du chevalier Bénédict de Nangis, d'une action qui, jugée impartialement, n'est en réalité qu'un acte de légèreté qui n'a pas dépassé les bornes des convenances. A Nogent-le-Rotrou, alors qu'il n'avait point l'honneur de vous connaître, il s'est introduit chez vous en qualité de coiffeur, vous avez accepté ses services, par cette même raison que vous ne le connaissiez pas; je cherche le cou-

pable, et je ne puis le trouver. Aussi viens-je exprès vous demander de ne point tenir rigueur au chevalier, et de lui octroyer la permission de se présenter et de s'excuser lui-même.

La douairière partit d'un éclat de rire, qui, partagé par Mlle de Boisgontier, devint bientôt général. Le pardon était au bout de cette hilarité ; la douairière loin d'en vouloir à Bénédict, trouva le quiproquo très-original et presque digne des héros de Versailles.

Mlle de Boisgontier, se rappelant sans doute l'attitude suppliante de Bénédict, ne se montra pas plus sévère.

Un quart d'heure après cette explication, Bénédict, escorté par M. de Navailles, se présentait devant sa fiancée, entourée de son père et de sa grand' mère.

Il s'inclina respectueusement, et s'adressant à la jeune fille, il lui dit en se prosternant à ses pieds :

— J'arrivais à Tours, le cœur brisé par la tristesse et regrettant un ange que j'avais entrevu sur la route ; ma seule espérance était d'aller le retrouver, pour lui exprimer tout l'amour qu'il m'avait inspiré. Jugez de mon bonheur, lorsque hier en me présentant devant vous, j'ai reconnu la radieuse étoile ou plutôt la comète qui m'avait confié sa chevelure. Pardonnez-moi l'indigne subterfuge qui m'a conféré

le galant privilége de plonger mes mains dans les flots de ce Niagara de cheveux noirs, et de poser sur votre front ce diadème de fleurs que vos joues font pâlir. Mais il est une autre coiffure, que le tendre chevalier qui s'incline désirerait substituer à l'œuvre du coiffeur. Je voudrais remplacer les roses par la blanche couronne de fleurs d'oranger.

En achevant ces mots, Bénédict s'était emparé de la main de Mlle de Boisgontier, et il la serrait avec tant de transport qu'il oublia de se relever.

— Parfait, dit la douairière qui en avait aux larmes; parfait, chevalier, recevez mon sincère compliment; impossible de pousser plus loin la galanterie française, vous avez été sublime dans votre déclaration. Au moins vous savez parler à une fiancée, et vous ne ressemblez pas à tous les futurs d'à présent, qui ne savent que discuter les clauses de leur contrat de mariage, et qui ne trouvent pas un mot aimable à dire à leur femme. De mon temps nous étions plus exigeantes; il nous fallait au moins un madrigal; mais relevez-vous, regardez votre future, et lisez sa réponse dans le tendre regard dont elle vous gratifie.

En effet, les yeux de Mlle de Boisgontier exprimaient une tendresse qui signifiait très-clairement qu'elle acceptait la couronne de fleurs d'oranger.

Quant à la douairière, elle pleurait à torrents, et son

fard, entraîné par le flot de ses larmes, dessinait sur ses joues des cartes de géographie.

M. de Boisgontier paraissait radieux, et M. de Navailles se frottait les mains en signe de jubilation.

Il se fit un instant de silence, sans doute parce que les grandes joies sont muettes comme les grandes douleurs.

Ensuite, on fit une longue digression sur l'aventure de Nogent-le-Rotrou, que chacun se plut à trouver charmante.

— Savez-vous, dit la douairière, en s'adressant au chevalier, que vous avez un précieux talent, et que vous coiffez admirablement! Est-ce à l'Université qu'on vous l'a enseigné?

— Non, madame, reprit Bénédict, je dois ce talent à mon père, qui prétend qu'il fait partie de l'éducation d'un gentilhomme.

— A l'avenir, dit M. de Boisgontier, vous coifferez votre femme, ce sera une économie.

— Et vous tâcherez, reprit M. de Navailles, de la détourner de l'idée de vous rendre la...

— Ah! baron! interrompit vivement la douairière, où avez-vous l'esprit? Le chevalier connaît les devoirs que le mariage impose, et ne manquera pas de dire un éternel adieu à certaines peccadilles char-

mantes pour un garçon, mais criminelles pour un mari. Ma petite-fille se réserve le monopole de son talent, et gare à lui s'il s'avise de l'exercer ailleurs. Dans ce cas je l'engage, pour se venger, à le prendre pour Samson et à se conduire comme Dalila.

MARGUERITE

Février 1849.

Parmi les notaires de la ville de Draguignan, figurait, il y a quelques années, un excellent homme qui s'appelait M. Gauthier. Exerçant depuis plus de vingt ans, il comptait pour amis sa clientèle tout entière. Il était, comme on le dit, fils de ses œuvres, et tenait fort à ce qu'il possédait. Il aimait immodérément la politique, et dévorait chaque jour trois énormes journaux.

Il était marié à la plus vertueuse et à la meilleure des femmes, et de l'amour extrême dont ils avaient brûlé tous deux dans leur printemps, ils étaient passés

à une amitié sincère, fondée sur une estime réciproque. A l'exception d'un goût trop prononcé pour la lecture de son journal, et pour le piquet-voleur, Mme Gauthier n'avait absolument rien à reprocher à son mari.

M. Gauthier était aussi père de famille. Le ciel lui avait accordé deux enfants : un fils, appelé Alfred, alors étudiant en droit à Toulouse, et une fille, Mlle Sophie, âgée de seize ans, déjà fort jolie et promettant de le devenir encore plus. Il avait doté ses enfants d'une éducation complète. Aux connaissances essentielles, il avait ajouté les talents d'agrément, comme la musique et la peinture. Il était fier que son fils sût le latin, et il pleurait de joie lorsqu'il contemplait une superbe tête de Romulus dessinée par sa fille, ou, lorsqu'après le dîner, elle lui jouait une polka sur son piano.

M. Gauthier était fort répandu dans la société de Draguignan, au sein de laquelle il passait pour un conteur agréable. Quand il voulait captiver sûrement l'attention de l'auditoire, il parlait de Paris, où il était allé une fois en sa vie, appelé par ses affaires. Jamais navigateur ne tira plus de relief d'un voyage autour du monde que M. Gauthier n'en tirait, au milieu de la société de Draguignan, de celui qu'il était allé faire à Paris. C'était dans cette grande ville qu'il avait vu la civilisation à son plus haut degré de splendeur. Chactas, enseveli dans les déserts de

l'Amérique, pour prouver à René qu'il connaissait la vieille Europe, disait qu'il avait assisté aux fêtes de Versailles, aux Oraisons funèbres de Bossuet, et aux tragédies de Racine. M. Gauthier, pour prouver qu'il connaissait Paris, racontait à ses concitoyens qu'il avait visité Notre-Dame, l'Opéra, le Jardin-des-Plantes, la Chambre des Députés et les abattoirs. Parlait-on architecture, M. Gauthier était monté sur les tours Notre-Dame, où il avait inscrit son nom. Était-il question de spectacle, il avait vu jouer le ballet de *l'Amour et Psyché*, et ne pouvait encore comprendre que des mollets de femme continssent tant de grâce et de force à la fois. Et si l'on parlait politique, il en avait encore plus à raconter, puisque, grâce au député de son arrondissement, il avait assisté à une séance de la Chambre, consacrée à la discussion d'une loi sur la pêche de la morue. On comprend facilement tout l'effet que ces détails, donnés par un témoin oculaire et digne de foi, devaient produire sur les Draguignanais, qui n'avaient jamais vu que leurs médiocrités provinciales.

Voilà pour les grandes réunions; mais en dehors, M. et Mme Gauthier avaient un cercle plus étroit, composé d'amis intimes, formant ce qu'on appelle la maison de Socrate, avec lesquels ils savouraient les douceurs du piquet-voleur.

Or, par une belle soirée du mois d'août, le petit

cercle était rassemblé. Le jeu était traité assez cavalièrement. M. Gauthier perdait quatre parties sans chanter ses malheurs. Une idée riante semblait régner dans son esprit. C'est que le lendemain était pour lui un jour de fête. La diligence ramenait en vacances son fils Alfred, et avec son fils la joie, le mouvement, la vie ! On se sépara ce soir-là plus tôt que de coutume.

En effet, le lendemain, Alfred descendant de la diligence, se précipitait dans les bras de ses parents venus à sa rencontre.

Mme Gauthier contemplait son fils avec orgueil, éprouvant au plus haut degré cette fascination commune à toutes les mères, que le ciel offre pour récompense à tout ce qu'elles endurent de peines et de tourments ; fascination aveugle, j'en conviens, mais que Dieu pardonne, j'en suis bien sûr. Mlle Sophie partageait l'enthousiasme de sa mère. Quant à M. Gauthier, il adressait force compliments à son fils au sujet de l'examen qu'il venait de passer avec succès.

Le temps des vacances devait s'écouler en fêtes et en parties. Chevaux, voitures, domestiques, tout avait été mis à la disposition d'Alfred.

Mlle Sophie devait accompagner son frère dans toutes ses excursions. Elle qui jusqu'alors avait été traitée en petite fille, se trouvait toute fière d'avoir à

ses ordres un galant cavalier. Parfois sa jolie figure devenait sombre et pensive. Elle songeait alors que les vacances ne dureraient que deux mois, et qu'après devait recommencer pour elle cette vie calme, sédentaire, uniforme, qu'elle menait chez ses parents. Mais lorsque cette pensée venait l'assaillir, elle s'en débarrassait facilement. A seize ans, un présent qui sourit est un voile impénétrable qu'on jette sur l'avenir, pour le perdre de vue et dissiper les craintes qu'il peut faire concevoir.

Pour Alfred, la fin des vacances avait quelque chose de moins effrayant. Bien que très-heureux d'être chez son père, le séjour loin du toit paternel n'était pas sans attrait pour lui. Il trouvait fort agréable de venir à Draguignan passer deux mois, mais il aurait considéré comme une inhumation la nécessité d'y rester toujours. Une tendance secrète, commune à tous les jeunes gens, qu'il ne s'expliquait pas et qu'il ne cherchait pas à s'expliquer, lui offrait l'absence de la ville natale non comme une rigueur, mais au contraire comme une douce nécessité. Il ne faut pas se méprendre sur ce sentiment. Des pères y ont vu, à tort, une preuve d'ingratitude, tandis que ce n'est qu'un élan irrésistible de la nature, qui substitue l'homme à l'enfant ; c'est l'aiglon qui prend son vol. Tant que l'homme est enfant, son cœur ne comporte que l'amour de sa mère; mais plus tard ce

cœur s'élargit et sent germer des sentiments nouveaux. L'homme perd-il ou gagne-t-il à ce développement ? Les rêves séduisants de la jeunesse valent-ils les douces joies de l'enfance? Un vieillard peut seul décider la question et dire, en interrogeant ses souvenirs, ce qu'il regrette le plus, des caresses de sa mère ou des baisers de sa première maîtresse.

A Toulouse, Alfred avait rencontré de joyeux compagnons qui l'avaient initié à des félicités inconnues. Ils lui avaient parlé de Paris et de ses splendeurs. Leurs récits avaient été pour lui le rêve de Jacob. Il avait aussitôt conçu le projet ambitieux de s'en aller étudier, l'année suivante, dans cette grande ville, et de tremper ses lèvres dans cette coupe enivrante; mais, pour réaliser ce beau projet, il fallait le consentement paternel, gênante formalité que les enfants rencontrent toujours comme une barrière opposée par la raison aux élans irréfléchis de leur témérité.

Il arrivait en vacances pourvu d'un plan combiné à l'avance.

Il devait d'abord faire parade du peu qu'il savait pour éblouir son père ; puis, au nom de sa belle ardeur pour la science, déblatérer contre la faiblesse de la Faculté de Toulouse, et vanter la supériorité de celle de Paris, berceau de tous les hommes supérieurs. Enfin, il devait consacrer au travail quelques

heures de la journée, afin de prouver par des actes la sincérité de ses protestations.

Pour jouer en conscience le rôle qu'il s'était imposé, Alfred, retiré dans la chambre qu'il occupait chez son père, s'était appliqué à lui donner un aspect de désordre qui doit toujours régner dans le sanctuaire de la science. La table sur laquelle il écrivait était encombrée de livres entr'ouverts dans lesquels il feignait de puiser la science à toutes les sources à la fois. Près de là, un immense tableau noir, couvert de signes algébriques complétait la décoration. Quant à lui, dans sa robe de chambre, affectant une contenance grave, souffrante et inspirée, la tête appuyée sur ses coudes pour la soutenir dans son laborieux enfantement, il apparaissait au milieu de tous ces emblèmes dans cette attitude mystérieuse que les almanachs donnent à Mathieu Laensberg méditant ses prophéties ; et lorsqu'à l'heure du déjeuner son père entrait dans sa chambre pour l'inviter à descendre, il prenait un air encore plus préoccupé, il lui répondait par un geste convulsif, comme autrefois Archimède surpris par un soldat romain qui le tua sur son problème.

Ce manége durait depuis quinze jours, lorsqu'un matin M. Gauthier fit observer à son fils que les vacances étant destinées à laisser un repos absolu aux facultés intellectuelles, c'était manquer compléte-

ment leur but que de travailler avec un tel acharnement. Son avis était qu'il laissât de côté ses livres et ses traités.

— Mon père, reprit Alfred, il n'est pas de vacances pour celui qui veut être un jour un homme remarquable. Dans notre siècle de lumières, le domaine de la science est tellement vaste, qu'une existence d'homme suffit à peine pour l'embrasser.

— J'admire, mon ami, toute ton ardeur pour la science; mais, en ma qualité de père, je dois autant de sollicitude à ta santé qu'à ta gloire, et j'exige que tu te reposes.

Les choses en restèrent là pendant quelques jours. Enfin le hasard vint au secours d'Alfred et poser catégoriquement cette question qu'il n'osait aborder, c'est-à-dire de savoir s'il n'irait pas à Paris l'année suivante pour y continuer son droit.

Ce fut la politique qui souleva ce débat. M. Gauthier avait lu dans son journal que les avocats faisaient les révolutions, tandis que le journal de son voisin, prétendait au contraire, que c'étaient les révolutions qui faisaient les avocats. Cette contradiction piquait sa curiosité en ce qu'il destinait son fils au barreau.

Alfred prit part à la discusssion, et se plut à reconnaître que les deux journaux étaient dans le vrai.

— Mais, ajouta-t-il, pour jouer un grand rôle comme avocat, il faut étudier et exercer ailleurs qu'à Toulouse.

— Où cela ? interrompit M. Gauthier.

— A Paris, reprit un ami de M. Gauthier qui entrait en cet instant.

— Parlez-vous sérieusement? fit M. Gauthier.

— Très-sérieusement. Quand on possède une fortune comme la vôtre, qu'on n'a qu'un fils, et qu'on l'aime comme vous aimez le vôtre, que ce fils n'est pas précisément aiguillonné par le besoin de gagner de l'argent ; quand on peut, au contraire laisser à sa jeune intelligence cette liberté complète, cette rêverie sans but, cette sorte de paresse que, d'ordinaire, on ne respecte pas assez, et qui seules permettent à une vocation de se produire ; quand, d'un autre côté, on a le courage de se séparer momentanément de ce fils, et de sacrifier les douceurs de la famille aux exigences de l'avenir, je ne puis concevoir comment on envoie un écolier sérieux ailleurs qu'à Paris?

— Eh bien ! reprit M. Gauthier avec feu, c'est chose arrêtée. Alfred, au lieu de retourner à Toulouse, ira continuer son droit à Paris.

. . . . . .

Les vacances terminées, Alfred partit pour la grande ville. Nous passerons sous silence les adieux

déchirants que M. et Mme Gauthier firent à leur enfant, qui s'en allait, comme tant d'autres, chercher la fortune et la gloire loin du pays natal.

La diligence se mit en marche, et bientôt disparut à l'horizon. Alfred, malgré la force irrésistible qui l'attirait à Paris, n'avait pu quitter sa mère sans répandre d'abondantes larmes, que par un faux sentiment d'amour-propre il voulait cacher à ses compagnons. Pourquoi les cacher? Des larmes qui coulent parce qu'on quitte sa mère, peut-on trouver quelque chose de plus saint sur la terre?

Le premier relai s'écoula sans qu'Alfred eût pu voir quels étaient ses compagnons de voyage. Qu'on juge de la douce impression qu'il ressentit, lorsque levant les yeux, il se vit en face d'une charmante petite fille blonde, qui pouvait avoir seize ans, et qui, elle aussi, pleurait et sanglotait; sans doute elle venait, comme lui, de quitter sa mère. Alfred jeta sur elle un de ces regards qui ne font pas rougir, et que Rubens, dans ses tableaux, met dans les yeux des anges qui regardent la vierge Marie. Elle était jeune comme lui, elle pleurait comme lui, elle allait sans doute à Paris comme lui. Tant de similitudes dans leurs destinées, jointes au temps nécessaire pour franchir la distance, présageaient une liaison inévitable. Ils étaient frère et sœur par leur âge, par leurs larmes, par leurs projets. C'était la même pen-

sée qui agitait leur âme, le même but qui les poussait à Paris.

Bien qu'on fût au mois d'octobre, le soleil était brûlant, la poussière intolérable. En peu de temps, l'intérieur de la diligence fut transformée en poudreuse fournaise.

Au pied d'une côte rapide, le conducteur vint proposer aux voyageurs de la monter à pied. Alfred offrit la main à la jeune fille pour l'aider à descendre. Toutes les hiérarchies de la voiture, coupé, intérieur et rotonde, se confondirent, à l'exception d'Alfred, qui disparut un instant. L'extrême beauté de la jeune fille ne tarda point à captiver l'attention des deux élégants du coupé. Leur satisfaction devint complète lorsqu'ils apprirent du conducteur que cette jeune fille, ou plutôt cette enfant, voyageait seule et sans protecteur. L'un d'eux s'approcha d'elle, et n'avait pas achevé sa première question, que déjà la jeune fille reprenait son coin dans l'intérieur. Alfred ne reparut qu'au sommet de la côte. Il arrivait avec une gerbe de fleurs. Quand chacun eut repris sa place, il mit son bouquet à la portière, et fit alors comprendre à sa voisine que c'était pour offrir un rempart au soleil et à la poussière qu'il était allé ravager les jardins d'alentour. Cette attention délicate, comparée à la brutale insolence du monsieur du coupé, toucha profondément la petite

voyageuse, qui tout à coup, avec un abandon naïf, dont un criminel seul aurait pu abuser, se mit sous la protection de son voisin. A partir de ce moment, une douce familiarité s'établit entre eux. Le silence fut rompu. La tristesse et les larmes disparurent pour céder la place au plus frais sourire. Que c'est beau le sourire sur des lèvres de seize ans!

Pour ces deux natures que les proportions étroites d'une diligence plaçaient l'une si près de l'autre, le voyage ne fut qu'une longue tentation. A l'étoile son auréole, à la fleur son parfum, à la beauté son émanation. L'auréole éblouit, le parfum enivre, l'émanation fait courir dans les veines les feux rapides de l'amour. Et tout cela se communique par des voies invisibles contre lesquelles ne peuvent rien les conventions sociales. Deux regards qui se croisent font éprouver de ces mystérieux frémissements cent fois préférables au toucher.

Après un tête-à-tête de soixante-douze heures, Alfred et sa compagne arrivèrent à Paris. On devinera sans explication le sentiment qui les dominait tous deux. Au moment de la quitter, Alfred sentit ses larmes prêtes à couler. La jeune fille lui dit à voix basse :

— Merci de votre protection, elle vous portera bonheur. Je m'appelle Marguerite ; pensez quelquefois à moi. Mais comme vous êtes riche et que je suis

pauvre, je vais prier Dieu de m'accorder la grâce de ne jamais vous rencontrer.

Et sans laisser au pauvre Alfred le temps de répondre, Marguerite disparut au bras d'une femme mal vêtue.

La cour des Messageries est une place peu convenable pour les orages du cœur; et cependant que de larmes elle a vu répandre! La fourmilière qui s'agite nuit et jour en cet endroit est mue par les sentiments les plus opposés. Si l'administration et ses employés procèdent avec indifférence au départ ou à l'arrivée d'une voiture, il n'en est pas de même de la foule nombreuse, tranquille à la surface, mais intérieurement agitée, qui assiste à cette opération. Pour le vulgaire, Alfred, perdu au milieu des bagages et des douaniers, n'était qu'un voyageur réclamant sa malle ; mais, pour l'observateur, c'était un amoureux désolé, qui emportait avec lui la bénédiction d'une jeune fille qu'il ne devait plus revoir.

Alfred monta dans une voiture de place, et se fit conduire à l'hôtel de Draguignan, situé rue des Grès-Sorbonne.

Ses amis l'attendaient sur le seuil de la porte. Après une accolade fraternelle, on passa dans une salle éclairée par la lueur d'un bol de punch qu'on allait boire à la santé du nouvel arrivé.

— A la santé d'Alfred ! s'écrièrent ses compagnons, à ses succès dans la grande ville de Paris !

Alfred répondit à ces provocations, mais avec un tel embarras, que bientôt il se vit en butte à mille questions indiscrètes.

— Comme tu es triste ! Est-ce que tu es fatigué ?

— Oui, messieurs ; la longueur du voyage m'a brisé ; il est tard, permettez-moi d'aller me reposer.

On le conduisit processionnellement à sa chambre d'étudiant.

Dès qu'il se vit seul, il devint triste. Il ne put dormir une seconde. Le matin, il se leva plus fatigué que la veille. La nuit n'avait été qu'une longue agonie durant laquelle il s'était débattu avec le souvenir de Marguerite.

Dès qu'il fit jour, il sortit furtivement. Dans son ignorance complète des proportions gigantesques de Paris, il s'imaginait que c'était une tâche facile de retrouver celle qu'il cherchait. Mais, hélas ! quel fut son désespoir quand, après avoir marché jusqu'à la nuit à travers des rues et des places dont il ignorait jusqu'au nom, il se vit perdu au milieu d'un désert d'hommes, et forcé de prendre une voiture pour retrouver son hôtel.

Ses camarades, ne pouvant expliquer une si longue absence, l'attendaient avec anxiété. Alfred, plus

triste et plus abattu que la veille, ne pouvait invoquer la fatigue comme excuse ; et, d'un autre côté, par un sentiment propre à tout amour profond, il ne voulait initier personne à son secret. Ses camarades furent impitoyables, et poussèrent si loin la plaisanterie, qu'il se retira courroucé.

La narration fidèle de son existence à Paris pendant les trois premiers mois qui suivirent son arrivée passerait pour un récit fabuleux. Le bohémien erran et nomade, le voleur traqué par la police, le mendiant sans pain et sans asile, n'endurèrent jamais le quart de ses angoisses. Dominé par un sentiment que les obstacles n'émoussaient pas, il apportait à ses recherches incessantes l'ardeur du début, la fièvre de l'impatience, l'impétuosité de la passion. Ses forces à la fin le trahirent. Il tomba sérieusement malade, et fut obligé de rester un grand mois dans son lit. Le délire le rendit indiscret.

Le jour de sa convalescence, on tint un grand conseil à son chevet. L'un de ses camarades, étudiant en médecine de seconde année, prit la parole au nom des autres, et signifia au convalescent que, s'il n'oubliait pas immédiatement Marguerite, on écrirait à son père qu'il le ramenât à Draguignan. Puis, pour chasser complétement de son cœur jusqu'au souvenir de la femme proscrite, il fut décidé qu'Alfred serait lancé dans un nouveau monde et mis en rapport avec

des femmes tout à fait mythologiques. Il fut même décidé qu'il changerait de quartier. De gré ou de force, il fallut consentir.

Ce remède eut un succès complet. Les fraîches couleurs de son âge reparurent sur sa face amaigrie. En peu de temps, il devint ce qu'on appelle à Paris un jeune homme à la mode. Ses amis applaudirent à ses succès, et crurent fermement avoir détruit dans son cœur jusqu'au souvenir de la pauvre Marguerite, persuasion qui résultait pour eux de l'air franchement vaurien qu'Alfred affectait à dessein. Mais si telle était leur persuation, telle n'était point la réalité. Aux yeux d'Alfred, il y avait si loin du culte fervent qu'il ne cessait de rendre à la suave Merguerite, à ce sentiment bas et factice qu'il éprouvait pour le genre de femmes qu'on lui avait prescrites, qu'il ne se croyait pas infidèle.

Alfred faisait désormais partie de ce qu'on appelle la jeunesse dorée. Il figurait au premier rang dans cette pépinière qui encombre, de quatre à six heures du soir, cette portion du boulevard des Italiens comprise entre Tortoni et la rue du Helder, pépinière composée *des chevaliers de la Désœuvrance* [1]. Si l'on pouvait écrire la biographie de tous ceux qui usent la semelle de leurs bottes vernies sur le bitume

1. On les appelle aujourd'hui les chevaliers du Pince-nez

de ce boulevard, sténographier ce que chacun d'eux invente, nie ou affirme, on livrerait à la postérité un monument fort curieux.

Six grands mois s'écoulèrent dans la nullité du plaisir.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Un matin, rentrant chez lui, Alfred fut abordé par une pauvresse en haillons qui lui demanda l'aumône, en lui offrant un bouquet de marguerites. En échange, Alfred donna toute sa bourse, et s'en alla le placer dans le plus beau vase de son appartement. Ce bouquet raviva toutes ses douleurs passées. Chacune de ces petites fleurs semblait dire à son oreille : Qu'as-tu fait de notre sœur ? Sans en être le gardien, Alfred cependant se sentit coupable ; il murmura contre son indifférence, et pria Dieu de lui pardonner ses récentes erreurs.

Il fut brutalement arraché de ce tribunal de la pénitence, devant lequel il s'était humblement agenouillé, par un de ses compagnons de plaisir, qui réclamait son concours pour mener à fin une aventure des plus téméraires. Il s'agissait de s'introduire dans un atelier de modistes, situé précisément en face de l'appartement d'Alfred. Grâce à quelques intelligences établies dans la place, le succès n'était pas

impossible. Alfred accepta la complicité, mais à condition que son cœur ne serait point de la partie.

La pluie, quand elle est d'or, pénètre, dit-on, partout. C'est peut-être pour cela qu'une heure après, Alfred et son ami étaient maîtres de l'atelier. Tous deux, il est vrai, avaient eu soin d'abdiquer l'air superbe et vainqueur. L'ami d'Alfred, avec une humilité de pèlerin, demandait l'aumône d'un baiser à une belle fille aux cheveux noirs, qui paraissait très-charitable. Elle lui répondit fièrement :

— Ici, la mendicité est interdite.

— Vous avez lu cela en allant à Saint-Cloud ?

— Précisément, monsieur.

Mais tout à coup, la scène devint dramatique, terrible.

Marguerite, la Marguerite tant cherchée, travaillait dans ce magasin. La vue d'Alfred la fit s'évanouir. Alfred s'apprêtait à lui porter secours, lorsqu'il vit entrer Mlle Rodogune, bergère de ce troupeau, qui venait, la menace à la bouche, chasser les deux loups qu'elle trouvait dans sa bergerie.

Il fallut descendre.

Une révolution s'opéra dans l'atelier. Moins heureuse qu'Esther dans son évanouissement, la pauvre Marguerite fut chassée. Une heure après, elle sortait de la maison emportant avec elle un petit paquet qui constituait tout son patrimoine.

Alfred l'attendait à la porte. Son trouble était tel, qu'elle le suivit sans résistance. Il la conduisit dans son appartement, l'installa dans une chambre, et lui dit avant de la quitter :

— Je vous protégerai ici, comme je vous ai protégée il y a six mois, pendant notre voyage; avec cette clef, vous êtes tout à fait séparée de moi; je ne vous demande d'autre faveur que de vous voir tous les jours un quart d'heure.

Marguerite accepta.

— Ah ! c'est bien, dit Alfred ; Dieu a su m'accorder la grâce de vous convaincre et de vous toucher. J'accomplis une sainte mission. Marguerite, ayez foi en moi, comme en votre mère.

— Ma mère ! reprit Marguerite en sanglottant, je n'en ai jamais eu, le ciel m'a refusé ce bonheur. Si j'avais eu une mère, est-ce que je l'aurais quittée ?

— Vous n'avez jamais connu votre mère?

— Non, jamais! En venant au monde, on m'a confiée à une brave paysanne des environs de Draguignan, qui a pris soin de moi pendant mes premières années ; ensuite, on m'a mise au couvent pour y recevoir une éducation inutile à ma pauvreté ! A seize ans, on est venu me chercher pour m'envoyer ici à Paris apprendre un état. Quant à ma mère, je ne l'ai jamais connue, et toutes les fois que je l'ai demandée, on n'a jamais répondu à mes questions.

— Mais alors, qu'allez-vous devenir? fit Alfred.

— Je vais écrire à ma nourrice qu'étant sans argent et sans place, je veux retourner près d'elle. C'est mal à moi d'accepter votre hospitalité, et cependant, c'est le seul moyen d'échapper au déshonneur.

En prononçant ce dernier mot, Marguerite était sublime. Son regard, miroitant dans les larmes, inondait d'un reflet divin le malheur et la résignation qu'exprimait son visage. Elle serrait de la main droite un petit sachet caché dans sa poitrine.

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Le mystère qui se rattache à ma naissance vous a surpris, sans doute. Il est vrai, je vous jure, ajouta-t-elle en présentant le petit sachet [1] à Alfred, qui lut alors très-distinctement :

MAIRIE DE LILLE.

20 MARS 1830.

Acte de naissance de Marguerite-Louise.

« Père et mère inconnus. Celle qui la perd aujour-
» d'hui dans la foule la récompensera plus tard. »

1. Je prie le lecteur de me pardonner *cette croix de ma mère*, tout à fait indispensable à mon histoire. Je sais tout ce qu'on a écrit contre cet accessoire passé de mode.

— Eh bien! reprit Alfred, ayez foi en Dieu, et peut-être que bientôt il réalisera les promesses de votre talisman.

— Je crois en Dieu ; mais je ne crois pas au bonheur.

. . . . . .

Il y avait quinze jours qu'on avait écrit à la nourrice de Marguerite, et l'on ne recevait pas de réponse. Depuis le même laps de temps, Alfred partageait avec Marguerite son appartement de garçon, ce qui scandalisait les femmes vertueuses du quartier. La portière se signait toutes les fois qu'elle entrait, et cependant jamais vierge, flanquée de duègnes et de verrous, ne fut peut-être aussi respectée que l'était Marguerite dans la chambre de l'étudiant.

Un matin avant qu'Alfred fût levé, il entendit frapper violemment à sa porte. Il ouvre, c'était son père qui venait le voir et lui demander l'hospitalité.

Que répondre à ses questions pressantes : M. Gauthier fronçait déjà le sourcil, car la portière avait parlé.

— Eh bien ! dit-il à son fils, tu as une chambre disponible, je vais en prendre possession.

— N'y entrez pas, mon père, je vous en conjure, dit Alfred en tremblant.

— Il serait dommage, en effet, reprit M. Gauthier, de troubler le sommeil de l'innocente créa-

ture qui repose là, près de vous. Ah ! c'est ainsi que vous vous conduisez, monsieur l'homme sérieux. Je vous emmène avec moi, mais avant je veux chasser moi-même celle qui vous a détourné de vos devoirs.

— Mais, mon père...

— Taisez-vous! je vous défends de parler.

Le bruit de cette explication avait réveillé Marguerite; elle s'était levée et ouvrait la porte; son visage étincelait de majesté. Elle jeta sur M. Gauthier un de ces regards qui foudroient, et lui dit avec calme:

— Malgré les apparences, je suis innocente, monsieur, et je vous engage à ne rien ajouter à ce que vous avez déjà dit, si vous tenez à ne pas m'injurier davantage. Je ne suis point une aventurière, et si vous avez une fille, sachez que je suis son égale.

— Oui mon père reprit Alfred, Marguerite est honnête, et peut-être que bientôt elle sera riche. Il y a sur sa naissance un mystère que je veux sonder.

— Mademoiselle, reprit monsieur Gauthier, s'appelle Marguerite?

— Marguerite-Louise, née à Lille, le 20 mars 1830, reprit la jeune fille.

— Pourriez-vous prouver ce que vous avancez? dit M. Gauthier avec surprise?

— Certainement, monsieur, reprit Marguerite; et cette preuve ne m'a jamais quittée, ajouta-t-elle en tirant le petit sachet de sa poitrine.

La stupéfaction de monsieur Gauthier avait sa cause. Il venait à Paris comme notaire, pour remettre au fisc la succession vacante d'une vieille chanoinesse qui léguait ses biens à une jeune fille qu'on ne pouvait retrouver. Cette jeune fille c'était, à n'en pas douter, la Marguerite, l'orpheline, née le 20 mars 1830, à Lille, ainsi que l'indiquaient simultanément le sachet et le testament. La succession était évaluée cinq cent mille francs.

Sans préambule ni précaution il crut devoir révéler à la jeune fille la fortune qui l'attendait.

Marguerite apprit qu'elle était riche, sans cupidité, sans orgueil. Elle porta ses regards vers Alfred, et lui offrit sa main.

Alfred la couvrit de baisers. Un mois après, la ville de Draguignan assistait à la bénédiction nuptiale de ces jeunes tourtereaux, et M. Gauthier fils disait à M. Gauthier père :

— J'ai su trouver à Paris une jolie femme et une belle dot; cela vaut bien un diplôme.

MINUIT A ROUEN

FANTAISIE

Nous ne pensons rencontrer aucun contradicteur en annonçant ce fait, que minuit sonne dans toutes les villes. Il sonne, c'est vrai, mais nulle part, peut-être, dans toute la chrétienté, il ne produit un effet semblable à celui qui se produit à Rouen, à ce passage solennel du soir au matin.

Minuit est la plus longue phrase du dialogue des horloges. C'est, si l'on veut, leur tirade. Dans les petites villes où il n'existe qu'une seule église, minuit est un monologue. Mais dans les grandes villes comme

Rouen, où il y a beaucoup d'églises et de monuments publics pourvus d'horloges, minuit est un dialogue que les dissidences des aiguilles prolongent indéfiniment.

A présent, l'heure est partout. Dans tous les clochers, à tous les étages des maisons, dans les goussets de ceux qui les habitent. Aussi n'est-il plus possible d'ignorer l'heure. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et en ouvrant l'histoire, nous apprenons qu'il fut un temps où l'homme en était réduit à interroger les coqs pour savoir si l'Aurore aux doigts de rose allait bientôt ouvrir les portes de l'Orient. Voilà pourquoi mon ami Murger, dans la *Vie de Bohême*, appelle le coq *une horloge à plumes*.

Il existe dans une bibliothèque de Genève, patrie de l'horlogerie, un livre très-respectable établissant que ce fut un Sybarite, que les coqs empêchaient de dormir, qui promit une forte récompense à celui qui pourrait inventer un instrument destiné à réveiller ceux auxquels il importait de se lever de grand matin. Un mécanicien descendant d'Archimède, dévoré de la soif de l'or, se mit à l'œuvre, et, après de nombreuses recherches, inventa le coucou.

Les coqs et les coucous régnèrent assez longtemps. Ils furent détrônés par les cloches. Les hommes, ayant bâti des églises, les surmontèrent d'un clocher. Le clocher fut surmonté d'une horloge à sonnerie, et

l'horloge elle-même surmontée d'un coq. On voit encore en France un grand nombre d'églises sur lesquelles plane majestueusement un coq en fer-blanc. C'est ainsi qu'on explique la promotion de ce vaillant oiseau à cette éminente position. Il y a bien d'autres allégories qui se rattachent à ce symbole; mais le sujet que nous traitons est trop vaste par lui-même pour que nous puissions nous aventurer dans la moindre digression.

Il faut distinguer les cloches sonnées par les sonneurs de celles qui sont agitées par le grand ressort de l'horloge. Minuit, par exemple, est l'œuvre du grand ressort, et l'*Angelus* celle du sonneur.

Au moyen âge, chaque clocher d'église était pourvu d'un garde armé d'une arbalète, qui, sous le prétexte de protéger la sécurité des dormeurs, les réveillait pour leur crier : Il est minuit, habitants, dormez! Cette contradiction nous a frappé toutes les fois que nous avons assisté à la représentation de la *Tour de Nesle*, et nous a rappelé l'histoire de ce voyageur devant partir à cinq heures du matin, auquel un garçon venait dire à trois heures : Monsieur vous n'avez plus que deux heures à dormir.

Dans les temps primitifs, les hommes, ne travaillant point la nuit, n'avaient nul besoin de connaître l'heure. Une foule de raisons concouraient à ce qu'ils passassent dans les bras de Morphée toute la durée

du temps pendant lequel le soleil s'en allait éclairer d'autres mondes. D'abord ils ne connaissaient point la chandelle ; ensuite ils ne voyageaient que de jour, attendu que les routes étaient rares et les voitures inconnues.

Mais lorsque, plus tard, la civilisation en fut arrivée à ce point de progrès ou de décadence, de détruire le miracle par lequel Dieu, selon la Bible, avait séparé la lumière des ténèbres, et de vouloir, elle aussi, opérer son petit *fiat lux*, il fallut bien mesurer la durée de la nuit avec autant de précision que celle du jour. De là les horloges sonnant elles-mêmes, non seulement les heures, mais encore les fractions.

Adieu, bruits majestueux du silence, enchantements de l'obscurité, sommeil de la nature! L'homme emporté par le vertige troubla pour toujours le repos de la nuit. Il fit sonner les horloges, il alluma des réverbères, il s'attarda dans les rues, il imagina des patrouilles, il donna des bals, enfin il inventa ce cortége de circonstances bruyantes grâce auquel, à présent, une ville n'est plus une ruche laborieuse le jour, et tranquille la nuit, mais une fourmilière confuse qui, plus tôt qu'on ne le croit, obligera les amants passionnés du repos de prendre la fuite et de s'en aller le demander à quelque chaumière écartée.

Ces explications données, prenons les choses comme

elles sont à présent, et revenons au plus vite à notre sujet.

A Rouen, le nombre des horloges est considérable. Des calculs de la plus rigoureuse exactitude prouvent que l'heure sonne de façon à être entendue de toute la ville à vingt-cinq places différentes, en comprenant les églises et les monuments publics. Il y a bien encore çà et là quelques cadrans enroués parlant à voix basse à leurs plus proches voisins, et qui ne figurent pas dans le concert général.

Pendant le jour, les bruits divers de la rue, les conversations des parleurs couvrent le son des cloches et des sonneries. Mais, pendant la nuit, ces bruits, diminués par le fait de ceux qui ont encore conservé l'habitude de se coucher, se calment et s'adoucissent. Les hommes cèdent la parole aux horloges.

Or, à minuit, le bavardage des cloches et des timbres prend des proportions effrayantes, ainsi qu'on va le comprendre au moyen des chiffres que nous allons poser.

Nous avons dit que l'heure sonnait à Rouen dans vingt-cinq endroits. Une horlorge, pour indiquer minuit, frappe sur son timbre vingt fois de suite, c'est-à-dire huit petits coups pour les quatre quarts, puis douze coups pour les douze heures. En multipliant ce nombre vingt par vingt-cinq, nombre des horloges, on obtient un total de cinq cents coups.

Nous serions désolé que MM. les horlogers vissent une personnalité dans ce que nous allons raconter. Mais enfin nous devons constater que les susdites vingt-cinq horloges ne sont pas toujours d'accord. Il y en a qui avancent, et d'autres qui retardent. Les unes marquent ce qu'en astronomie on appelle le *temps vrai*, les autres ce que (toujours en astronomie) on nomme le *temps moyen*.

Il résulte de ces différences que minuit, pour sonner partout à Rouen, exige un temps que nous pouvons évaluer, sans exagération, à une demi-heure. Saint-Maclou a quelquefois débité son discours avant que Saint-Romain ait commencé le sien. Tandis que Notre-Dame en est à sa péroraison, Saint-Ouen n'est pas sorti de l'exorde. Enfin, il arrive que la Bourse coupe sans politesse la parole à la Mairie, et que la Préfecture donne la réplique à Saint-Vincent.

Nous ne saurions exposer toutes les combinaisons que peut présenter ce concert d'horloges; mais nos lecteurs comprendront qu'elles sont susceptibles, selon qu'il y a plus ou moins d'harmonie dans leur marche, de chanter des chœurs, des duos, des trios, des quatuors, des quintettes, parfois même des soli et des récitatifs.

Dans une troupe d'opéra, il y a les ténors, les barytons, les basses, les contralti, les soprani, c'est-à-dire autant de voix différant les unes des autres, et

correspondant aux divers tons des instruments. Eh bien! toutes les variétés de la voix humaine, toutes les octaves d'un piano, tous les tons d'un violon, se retrouvent dans le timbre des cloches. Il y a loin du mugissement du bourdon au caquetage d'une clochette.

Le bourdon s'écoute parler, comme un acteur qui joue la tragédie. Il se complaît dans sa sonorité, et ne lance sa seconde parole que quand les montagnes d'alentour lui ont restitué l'écho de la première. La clochette, au contraire, bredouille avec une volubilité qui tient tout à la fois du bavardage de la portière et du galimatias d'un écolier récitant une fable. Enfin, pour comble de confusion, il y a les simples cloches, qui ne se laissent troubler ni par le stentor bourdon, ni par les timbres fêlés des clochettes qui l'environnent.

Le passant attardé que le hasard expose, pour la première fois, à ce colloque d'horloges, le considère comme un de ces bruits importuns du jour, et se bouche les oreilles. S'il a les nerfs sensibles, il se sent agacé, et rentre chez lui furieux du luxe d'horlogerie déployé dans la ville. Nous excusons sa fureur, attendu que, selon nous, un carillon est pire qu'un charivari.

Hélas! profane, pourquoi te fâcher si vite? Tu nies donc la singularité de la fantaisie, le fantasque

du hasard, la poésie du désordre ? Tu as donc oublié que le génie ne chevauche qu'à travers l'inconnu, et que les plus grandes découvertes ont été faites à l'insu et contre tous les calculs de ceux qui s'abîmaient dans la méditation ? L'inventeur de la poudre n'était pas plus artificier que ne fut opticien, avant ou après lui, l'inventeur des lunettes. Les alchimistes n'ont jamais trouvé de l'or au fond de leur creuset, précisément parce qu'ils en cherchaient. Les Espagnols en ont trouvé au Pérou, parce qu'ils n'en cherchaient pas. Si la solution devenait le salaire de tous les chercheurs de problèmes, les hommes sont si curieux qu'ils posséderaient demain la pierre philosophale et la science infuse. « Si je savais ce qu'il y a dans les étoiles, je ne les regarderais plus, » disait Fontenelle, qui, soit dit en passant, a dû bien souvent entendre sonner minuit à Rouen.

Cet encens donné au hasard comme puissance en matière de découvertes, n'est de notre part qu'un tribut de reconnaissance payé à ce maître stupide, qui se montre parfois assez bon garçon envers ceux qui lui accordent la confiance qu'un aveugle place en son caniche.

Or, un soir que minuit sonnait, je parcourais les rues de la ville, *nescio quid meditans nugarum,* attitude baptisée par Horace, que je soupçonne, précisément à cause de ces quatre mots, d'avoir été le plus

grand flâneur de son temps. Je me trouvai bientôt près du Champ-de-Mars, désert et silencieux comme le jardin des Capulets. Sous l'allée d'arbres qui en couronne le talus, je distinguai, à la lueur des réverbères, des ombres humaines dans lesquelles je reconnus bientôt une Juliette pendue au bras de quelque Roméo. Par malheur, ce doux entretien était près de finir. Juliette, sourde aux prières de Roméo, faisait la cruelle, et, avec la prudence et la flexibilité d'un serpent, se dégageait des bras qui voulaient la retenir. Elle fuyait à toutes jambes, légère et gracieuse comme un oiseau.

Pourquoi ? Je n'en sais rien ; mais en cet instant, je pensai à cet air de l'opéra de *Guillaume Tell : Toi que l'oiseau ne suivrait pas,* etc., et je m'apprêtais à le fredonner, lorsque tout à coup une harmonie puissante, large et plaintive comme les vibrations d'une harpe éolienne, retentit à mes oreilles, et joua précisément le susdit air de *Guillaume Tell.*

Après avoir cherché quel pouvait être l'invisible orchestre qui m'inondait de ses échos mystérieux, je reconnus, à n'en pas douter, que ce bruit étrange était formé par le son des cloches des diverses églises de la ville, renvoyé par les flancs de la côte de Bon-Secours.

Tout d'abord je ne voulus point croire à cette bizarrerie musicale, à cet écho harmonique tenant

presque du miracle, et laissant bien loin derrière lui tout ce que la fable s'est plu à raconter des gouffres enchantés où les navigateurs anciens étaient allés se briser.

Cependant, je me rappelai qu'au Cirque-Olympique de Paris, j'avais entendu jouer très-distinctement des airs avec des séries de sonnettes de toute grandeur, agitées en mesure. Cela s'appelait le carillon chinois. Mon air de *Guillaume Tell* figurait précisément dans le répertoire.

Le lendemain, je retournai au Champ-de-Mars à la même heure. Le vent soufflait, comme la veille, dans la direction du sud-ouest. A minuit, j'entendis les cloches sonner dans le lointain, et peu à peu leur tintement répéter l'air de : *Toi que l'oiseau ne suivrait pas.*

Énumérer le cortége d'idées absurdes qui me traversèrent l'esprit serait une tâche impossible. Dans l'excès de mon étonnement, j'allais jusqu'à soupçonner la muse du grand Rossini d'avoir volé les clochers de Rouen. L'énormité de cette inconvenance fut seule capable de me ramener à la raison, mais sans pour cela m'enlever la certitude morale que j'avais, d'avoir entendu l'air en question.

Le lendemain, je retournai encore au Champ-de-Mars. Minuit sonna et je n'entendis plus rien qui ressemblât à mon harmonie de la veille.

— La direction du vent a changé, m'écriai-je tout haut.

— Non, me répondit un Roméo que je n'avais point aperçu, pas plus que sa Juliette. La direction du vent n'a point changé, mais hier, les horlogers ont remonté les horloges. Leur parfait accord a détruit l'harmonie !

FIN.

TABLE

Pages

PRÉFACE 1

ROMÉO II 7

L'ODYSSÉE D'UN FLANEUR 49

UNE CONVALESCENCE A L'HOPITAL 119

LES PETITES AFFICHES 147

LE PHALANSTÈRE DU SCHAH DE PERSE 163

UN TALENT D'AGRÉMENT 199

MARGUERITE 239

MINUIT A ROUEN 263

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15.

UN FRANC LE VOLUME

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

Format grand in-18, imprimé avec caractères neufs, sur beau papier satiné.

Édition contenant 500,000 lettres au moins, 350 à 400 pages par volume

H. DE BALZAC (ŒUVRES COMPLÈTES)

Seule édition de LA COMÉDIE HUMAINE, *complète, classée suivant les dernières indications de l'auteur.*

Scènes de la Vie privée.

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE. — LE BAL DE SCEAUX. — LA BOURSE. — LA VENDETTA. — MADAME FIRMIANI. — UNE DOUBLE FAMILLE. 1 vol. ..... 1 fr.

LA PAIX DU MÉNAGE. — LA FAUSSE MAITRESSE. — ETUDE DE FEMME. — AUTRE ETUDE DE FEMME. — LA GRANDE BRETÈCHE. — ALBERT SAVARUS, 1 vol. de 400 pages ..... 1 fr.

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES. — UNE FILLE D'ÈVE, 1 vol. de 416 pages ..... 1 fr.

LA FEMME DE TRENTE ANS. — LA FEMME ABANDONNÉE. — LA GRENADIÈRE. — LE MESSAGE. — GOBSECK, 1 vol. de 400 pages ..... 1 fr.

LE CONTRAT DE MARIAGE. — UN DÉBUT DANS LA VIE, 1 volume de 370 pages ..... 1 fr.

MODESTE MIGNON, 1 vol. de 320 pages ..... 1 fr.

BÉATRIX, 1 vol. de 361 pages ..... 1 fr.

HONORINE. — LE COLONEL CHABERT. — LA MESSE DE L'ATHÉE. — L'INTERDICTION. — PIERRE GRASSOU, 1 vol. de 340 pages ..... 1 fr.

Scènes de la Vie de province.

URSULE MIROUËT, 1 vol. de 360 pages ..... 1 fr.

EUGÉNIE GRANDET, 1 vol. de 320 pages ..... 1 fr.

LES CÉLIBATAIRES, 1er vol. — Pierrette. — Le curé de Tours ..... 1 fr.

Les Célibataires, 2e vol. — Un Ménage de garçon..... 1 fr.
Les Parisiens en province. — L'Illustre Gaudissart. — La Muse du département, 1 volume de 310 pages..... 1 fr.
Les Rivalités. — La Vieille Fille. — Le Cabinet des antiques, 1 vol. 1 fr.
Le Lys dans la vallée, 1 vol. de 340 pages..... 1 fr.
Illusions perdues, 1er vol. — Les Deux Poëtes. — Un grand homme de province à Paris..... 1 fr.
Illusions perdues, 2e vol. — Ève et David..... 1 fr.

Scènes de la Vie parisienne.

Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Esther heureuse. — A combien l'amour revient aux vieillards. — Où mènent les mauvais chemins, 1 vol. de 400 pages..... 1 fr.
La Dernière Incarnation de Vautrin. — Un Prince de la bohême. — Un Homme d'affaires. — Gaudissart II. — Les Comédiens sans le savoir, 1 vol. de 380 pages..... 1 fr.
Histoire des Treize. — Ferragus. — La Duchesse de Langeais. — La Fille aux yeux d'or, 1 vol. de 420 pages..... 1 fr.
Le Père Goriot, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.
César Birotteau, 1 vol. de 380 pages..... 1 fr.
La Maison Nucingen. — Les Secrets de la princesse de Cadignan. — Les Employés. — Sarrasine. — Facino Cane, 1 volume de 500 pages..... 1 fr.
Les Parents pauvres. — La Cousine Bette, 1 vol. de 452 pages.... 1 fr.
Les Parents pauvres. — Le Cousin Pons, 1 vol. de 384 pages... 1 fr.

Scènes de la Vie politique.

Une Ténébreuse Affaire. — Un Épisode sous la Terreur, 1 vol. de 340 pages..... 1 fr.
L'Envers de l'Histoire contemporaine. — Z. Marcas, 1 vol. de 340 pages..... 1 fr.
Le Député d'Arcis, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.

Scènes de la Vie militaire.

Les Chouans. — Une Passion dans le Désert, 1 vol. de 384 pages. 1 fr.

Scènes de la Vie de campagne.

Le Médecin de campagne, 1 vol..... 1 fr.
Le Curé de village, 1 vol..... 1 fr.
Les Paysans, 1 vol..... 1 fr.

Études philosophiques.

La Peau de chagrin, 1 vol. de 316 pages..... 1 fr.
La Recherche de l'Absolu. — J.-C. en Flandre. — Melmoth réconcilié. — Chef-d'œuvre inconnu, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.
L'Enfant maudit. — Gambara. — Massimilla Doni, 1 vol. de 320 pag. 1 fr.

Les Marana. — Adieu. — Le Réquisitionnaire. — El Verdugo. — Un drame au bord de la mer. — L'Auberge rouge. — L'Elixir de longue vie. — Maître Cornelius, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.
Sur Catherine de Médicis, 1 vol. de 390 pages..... 1 fr.
Louis Lambert. — Les Proscrits. — Séraphita..... 1 fr.

Études analytiques.

Physiologie du mariage..... 1 fr.
Petites Misères de la vie conjugale..... 1 fr.

Théâtre.

1er vol. : Vautrin. — Les Ressources de Quinola. — Pamela Giraud. 1 fr.
2e vol. : La Marâtre. — Le Faiseur..... 1 fr.

Œuvres diverses.

Contes Drolatiques, 3 vol., chaque volume..... 1 fr.

A. DE LAMARTINE

Geneviève, Histoire d'une Servante, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.

GEORGE SAND

Mont-Revêche, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.
La Filleule, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Les Maîtres Sonneurs, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
La Daniella, 2 vol..... 2 fr.
Adriani, 1 vol..... 1 fr.
Le Diable aux champs, 1 vol..... 1 fr.

Mme É. DE GIRARDIN (œuvres littéraires)

Nouvelles, 1 vol. de 385 pages..... 1 fr.
Marguerite, ou Deux Amours, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Monsieur le Marquis de Pontanges, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.
Poésies (complètes), 1 vol. de 370 pages..... 1 fr.
Le Vicomte de Launay (Lettres parisiennes), avec portrait en taille douce, 3 vol..... 3 fr.
La Croix de Berny, 1 vol. de 320 pages, en collaboration avec Théophile Gautier, Méry, Jules Sandeau..... 1 fr.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

La Lionne, 1 vol. de 364 pages..... 1 fr.
Julie, 1 vol. de 380 pages..... 1 fr.
Le Maître d'école, 1 vol. de 380 pages..... 1 fr.
Les Drames inconnus, 5 vol..... le vol. 1 fr.
Les Mémoires du Diable, 2 vol. de 464 pages..... le vol. 1 fr.
Le Magnétiseur, 1 vol..... 1 fr.

ALPHONSE KARR

Histoires normandes, 1 vol. de 330 pages..... 1 fr.
Devant les tisons, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.

JULES SANDEAU

Un Héritage, 2 vol. de 300 pages..... 1 fr.

LE DOCTEUR L. VÉRON

Mémoires d'un Bourgeois de Paris, 5 vol..... le vol. 1 fr.
Cinq cent mille francs de rente, 1 vol. de 384 pages..... 1 fr.

LÉON GOZLAN

La Folle du logis, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
L'Amour des lèvres et l'Amour du cœur..... 1 fr.
Aristide Froissart, 2 vol.....le vol. 1 fr.

PHILARÈTE CHASLES

Souvenirs d'un Médecin, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Le Vieux Médecin (pour faire suite aux *Souvenirs d'un Médecin*), 1 vol. 1 fr.

ALEXANDRE DUMAS FILS

Diane de Lys, 1 vol..... 1 fr.
Le Roman d'une Femme, 1 vol. de 400 pages..... 1 fr.
La Dame aux perles, 1 vol. de 400 pages..... 1 fr.
Trois Hommes forts, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Le Docteur Servans, 1 vol. de 300 pages..... 1 fr.
Le Récent Mustel, 1 vol. de 350 pages..... 1 fr.

CHAMPFLEURY

Les Bourgeois de Molinchart, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Les Amoureux de Sainte-Périne, 1 vol..... 1 fr.

AMÉDÉE ACHARD

La Robe de Nessus, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Belle-Rose, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.
Les Petits-Fils de Lovelace, 1 vol. de 400 pages..... 1 fr.
La Chasse royale, 2 vol..... 2 fr.

LÉOUZON LE DUC

L'Empereur Alexandre II, avec portrait, 1 vol..... 1 fr.

JULES GÉRARD (le tueur de lions)

La Chasse au Lion, ornée de 12 magnifiques grav. par G. Doré, 1 v. 1 fr.

MÉRY

Les Damnés de l'Inde, 1 vol. de 470 pages..... 1 fr.

Mme MANOEL DE GRANDFORT

L'Autre Monde, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.

LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON

Une Conversion, 1 vol. de 284 pages..... 1 fr.

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

Souvenirs d'un Zouave devant Sébastopol, 1 vol. de 300 pages... 1 fr.
Voyages et Aventures au Chili, 1 vol..... 1 fr.

DE SAINT-FÉLIX

Mademoiselle Rosalinde, 3 1vol de60 pages..... 1 fr.
Le Gant de Diane, 1 vol..... 1 fr.

CHARLES MONSELET

Monsieur de Cupidon, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.

Mme LAFARGE (née Marie Capelle)

Heures de prison, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.

ARNOULD FREMY

Les Maitresses parisiennes (première partie), 1 vol. de 320 pages. 1 fr.
Les Maitresses parisiennes (deuxième partie), 1 vol..... 1 fr.
Les Confessions d'un Bohémien, 1 vol. de 363 pages ..... 1 fr.

MISS EDGEWORTH

Demain, 1 vol..... 1 fr.

CH. DE BOIGNE

Petits Mémoires de l'Opéra, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.

STENDHAL (BEYLE)

Chroniques et Nouvelles, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

Deux Ans en Afrique, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.

PAUL FÉVAL

La Reine des Épées, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.
Blanchefleur, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.
Le Capitaine Simon, 1 vol..... 1 fr.

MAXIME DU CAMP

Mémoires d'un Suicidé, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Les Six Aventures, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.
Le Salon de 1857, 1 vol..... 1 fr.

HIPPOLYTE CASTILLE

Histoires de Ménage, 1 vol. de 300 pages..... 1 fr.

AURÉLIEN SCHOLL

Les Esprits malades, 1 vol..... 1 fr.

COMTE DE VILLEDEUIL

Paris a l'envers..... 1 fr.

Mme MOLINOS-LAFITTE

L'Éducation du foyer, 1 vol. de 320 pages ..... 1 fr.

HENRY MONNIER

Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme, 2 vol..... 2 fr.

ÉDOUARD DELESSERT

Voyage aux Villes maudites, 1 vol. de 288 pages..... 1 fr.

FRANCIS WEY

Le Bouquet de cerises, 1 vol. de 360 pages..... 1 fr.

L. LAURENT-PICHAT

La Païenne, 1 vol..... 1 fr.

MOLIÈRE (œuvres complètes)

Nouvelle édition par Philarète Chasles, 5 vol..... le vol. 1 fr.

EUGÈNE CHAPUS

Les Soirées de Chantilly, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.

Mme ROGER DE BEAUVOIR

Confidences de Mlle Mars, 1 vol. de 320 pages..... 1 fr.
Sous le masque, 1 vol. de 330 pages..... 1 fr.

LOUIS LURINE

Ici l'on aime, 1 vol..... 1 fr.

NESTOR ROQUEPLAN

Regain : la Vie parisienne, 1 vol..... 1 fr.

Mme LA COMTESSE D'ASH

Les Degrés de l'échelle, 1 vol..... 1 fr.
La Marquise sanglante, 1 vol..... 1 fr.

ALBÉRIC SECOND.

Contes sans prétention, 1 vol..... 1 fr.

ARSÈNE HOUSSAYE

Les Filles d'Ève, 1 vol. de 300 pages..... 1 fr.

V. VERNEUIL

Mes Aventures au Sénégal, 1 vol, de 300 pages..... 1 fr.

LOUIS ULBACH

La Voix du sang, 1 vol..... 1 r.
Suzanne Duchemin, 1 vol ..... 1 fr.

GALOPPE D'ONQUAIRE

Le Diable boiteux a Paris, 1 vol..... 1 fr.
Le Diable boiteux en province, 1 vol..... 1 fr.
Le Diable boiteux au village, 1 vol..... 1 fr.

BARBEY D'AUREVILLY

L'Ensorcelée, 1 vol..... 1 fr.
L'Amour impossible, 1 vol..... 1 fr.

LE COMTE DE MOYNIER

Bohémiens et Grands seigneurs, 1 vol..... 1 fr.

PAUL DHORMOYS

Une Visite chez Soulouque, 1 vol..... 1 fr.

PAUL JUILLERAT

Les Deux Balcons, 1 vol..... 1 fr.

Mme LOUISE COLLET

Quarante-cinq Lettres de Béranger, 1 vol..... 1 fr.

GRANIER DE CASSAGNAC

La Reine des prairies, 1 vol..... 1 fr.
Danaé, 1 vol..... 1 fr.

STEPHEN DE LA MADELAINE

Le Secret d'une Renommée, 1 vol..... 1 fr.

JULES NORIAC

Le 101e Régiment, 1 vol..... 1 fr.

ÉLIE BERTHET

Les Chauffeurs, 1 vol..... 1 fr.
La Roche tremblante, 1 vol..... 1 fr.

KAUFFMANN

Brillat le Menuisier, 1 vol..... 1 fr.

JULES DE LA MADELÈNE

Le Marquis des Saffras, 1 vol..... 1 fr.

ERCKMANN-CHATRIAN

L'Illustre docteur Mathéus, 1 vol..... 1 fr.

R. G. DAVID et CH. VINCENT

Le Tueur de Brigands, 1 vol..... 1 fr.

ED. OURLIAC

Les Garnaches, 1 vol..... 1 fr.

JULES LECOMTE

Les Pontons Anglais, 2 vol..... 2 fr.

Mme DE SURVILLE

Balzac, sa Vie et ses Œuvres, 1 vol..... 1 fr.

J. B. BORÉDON

Gabriel et Fiammetta, 1 vol..... 1 fr.

LÉON HILAIRE

Nouvelles Fantaisistes 1 vol..... 1 fr.

ROGER DE BEAUVOIR

La Lescombat, 1 vol..... 1 fr.
Les Mystères de l'Ile Saint-Louis, Chroniques de l'Hôtel Pimodan, 1re série : *Charles Gruyn*..... 1 fr.
2me » *L'anneau de Fouquet*..... 1 fr.

WILLIAM THACKERAY

Les Mémoires d'un Valet de Pied. 1 v. (Traduit par Will. Hughes) 1 fr.

E. FARCOT

La Navigation atmosphérique, 1 vol..... 1 fr.

BINDING SECT. JUN 20 1970

PQ
2207
C68P6

Claudin, Gustave
Point et virgule

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 03 03 012 2